



Lib. Sc. I. cap. 3.



Case. Villars A. 81



L'ART

DE SE

TRANQUILLISER.



L'ART

DE SE

TRANQUILLISER DANS TOUS LES ÉVÉNEMENTS DE LA VIE.

*Tiré du Latin du célèbre ANTOINE-
ALPHONSE DE SARASA.*

Quatrieme Edition, revue & corrigée.

*Ce livre appartient à M^{re}
Daniel o Sullivan
Capitaine au Reg^t
D. Infant. du Roy
Aquila ce 28 Janvier 1769*



A PARIS,
Chez Nyon, Quai des Augustins, à l'Oc-
casion.

M. DCC. LXVIII.
AVEC APPROBATION.



P R É F A C E

D E L' É D I T E U R.

A Ntoine Alphonse de Sarasa, Jé-
suite, nâquit à Nieuport en
Flandre l'an 1618. Son Pere & sa
Mere étoient Espagnols de Nation,
c'est tout ce qu'on en peut savoir.
Les Journalistes des Savans n'ont
guere fait mention de notre *Al-*
phonse, quoiqu'il eût bien mérité leur
attention, ayant été fort célèbre
de son temps dans les Mathémati-
ques & dans la Morale. Il employa
sa jeunesse à cultiver les Beaux-Arts,
ensuite de quoi il s'appliqua à la
Philosophie & aux Mathématiques,
pour perfectionner de plus en plus
la vivacité & la pénétration de son
esprit. Il s'attacha particulièrement
à l'étude de la Morale; & il savoit

insinuer avec succès dans l'esprit de l'homme les vérités divines, & les devoirs qu'elles nous imposent, en levant les obstacles, & en détruisant les préjugés, qui arrêtent l'effet de la Parole de Dieu, comme cet ouvrage, l'ART DE SE TRANQUILLISER, le démontre clairement.

Il fit jusqu'à sa mort les fonctions de Prêtre à Gand, à Bruxelles & à Anvers; & ses discours savans, agréables & touchans lui acquirent un applaudissement général. Sa vie ne fut pas de longue durée. Il mourut à Anvers l'an 1667. regretté d'un chacun.

Ses Ouvrages sont en estime parmi les bons connoisseurs. On peut dire, qu'il étoit le *Leibnitz* de son temps, qu'il savoit proposer les choses les plus difficiles d'une manière aisée, intelligible & agréable. Son

DE L'ÉDITEUR. iii

ART DE SE TRANQUILLISER en est encore une preuve, en ce qu'il a obtenu une grande approbation. Les hommes les plus célèbres en font encore aujourd'hui beaucoup de cas, à cause du sujet incomparable, qu'il y traite, de la maniere agréable & de l'éloquence naturelle, avec lesquelles il y propose les choses les plus difficiles. Cet ouvrage est loué non seulement par les Catholiques Romains, tels que sont *Jean de Capoue*, *Philippe Alegambe* & autres, mais encore par les Savans les plus célèbres d'entre les Protestans. *Mr. Erhard Weigel*, *Mr. de Leibnitz* & *Mr. de Wolff* en ont eux-mêmes porté le jugement le plus avantageux. Quand des gens de ce caractère font l'éloge d'un semblable ouvrage, quand ils le lisent avec plaisir, quand ils s'en servent eux-mê-

iv P R É F A C E

mes dans les leurs , & qu'ils en empruntent des vérités , on peut sûrement conclure de là , que c'est un bon livre : tel est l'avantage de l'ouvrage , que nous donnons ici au Public.

On n'a qu'à le confronter à la *Théodicée de Mr. de Leibnitz* & à la *Morale de Mr. de Wolff* ; & on trouvera , comment ils se sont servis avec fruit de cet ouvrage , & comment ils ont employé les vérités , qui y sont contenues , pour les rendre plus universelles. Où entendoit-on d'ailleurs parler du *Meilleur Monde* ? Depuis le temps de *Mr. de Leibnitz* cette Doctrine est à la mode parmi les Philosophes. Mais il n'a pas été le premier , qui l'ait soutenue , c'est notre Auteur qui l'a proposée long-temps avant lui. C'est aussi de ce même Ouvrage , que le

DE L'ÉDITEUR. v

célèbre Poëte Allemand *Mr. Broc-*
kes a tiré le sujet de sa dernière Pie-
ce , dans laquelle il se rassure contre
les frayeurs de la mort , ce qui mar-
que bien l'estime , qu'il en faisoit.

Nous ne nous étendrons pas beau-
coup en paroles sur l'éloge de cet
Ouvrage ; nous nous contenterons
de dire, que de tous ceux, qui ont
pris à tâche de nous recomman-
der *le Contentement de l'Esprit & la*
tranquillité de l'Ame, il n'y en a pas
un qui ait traité ce sujet si digne-
ment que *Sarasa*. Au lieu que les
autres se sont donné la peine de
ramasser toutes sortes de petits mo-
tifs, & qu'ils ont à peine effleuré
le plus grand, notre Auteur con-
noissant toute la grandeur de son
sujet, & s'embarrassant fort peu de
toutes les autres petites raisons,
qui pourroient nous porter d'ailleurs

vj P R É F A C E

à nous tranquilliser, ne fonde son raisonnement que sur le seul grand & puissant motif, qui peut opérer dans nos cœurs ce salutaire effet, je veux dire, *sur la Providence & sur la direction divine*. C'est pour cet effet, qu'après avoir prouvé & démontré clairement la Providence & la Direction de Dieu, comme l'unique fondement solide de notre tranquillité, il leve tous les doutes, que l'on pourroit former là-dessus, & fait voir enfin, *comment cette assurance de la Providence & de la Direction divine doit nous tranquilliser dans tous les événemens de la vie*. C'est ainsi que s'attachant au seul vrai motif, qui doit nous remplir d'allégresse & de tranquillité, il ne perd pas un moment de vue son sujet, & fonde là-dessus toute la force de son raisonnement, d'une manière

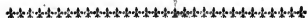
DE L'ÉDITEUR. vij
d'autant plus solide, que la base en
est toujours la même, & toujours
la plus propre à nous tranquilliser
contre toutes les choses qui peu-
vent nous inquiéter & troubler no-
tre repos.

Cet Ouvrage est non seulement
un des plus dignes & des plus so-
lides, mais aussi un des plus beaux
& des plus agréables, qui aient en-
core paru sur ce sujet, le stile en
étant par-tout élégant & parfaite-
ment digne de l'éloquence de l'Au-
teur, & du sublime sujet qu'il traite.
Ce sujet intéresse tous les hommes
en général, & chacun en particulier,
en quelque état & de quelque con-
dition qu'il soit; car qui est-ce qui
ne souhaiteroit pas de pouvoir de-
meurer tranquille, malgré tous les
événemens de la vie? Pour moi, je
puis dire, que je l'ai lu avec plaisir,

que j'ai été convaincu de la solidité de ses raisons, & que j'en ai été en même temps très-édifié; & ainsi je ne doute aucunement, que tous ceux, qui voudront bien se donner la peine de le lire, n'en retirent beaucoup d'utilité, en quelque état & de quelque condition qu'ils soient. Dieu veuille, que tous ceux qui le liront, soient convaincus des vérités qu'il renferme, & en ressentent l'heureux effet: je veux dire, cette allégresse & cette tranquillité, qui se font sentir dans une âme, quand elle est parfaitement convaincue, que c'est Dieu qui gouverne tout, qu'il cherche toujours le bien de sa créature, & qu'il fait tout amener à une heureuse fin.



L' A R T
D E S E
TRANQUILLISER
DANS TOUS LES ÉVÉNEMENTS
DE LA VIE.



PREMIERE PARTIE.
Contenant une démonstration de la Pro-
vidence divine.

PREMIERE RÉFLEXION.

*Il est possible de jouir en ce monde d'une tran-
quillité constante & durable. Cet art con-
siste principalement à se soumettre aux
affaires d'ici-bas, sans prétendre qu'elles
se reglent suivant notre volonté.*



Le désir d'être heureux est
inné chez tous les hommes ;
ce sentiment est dans le cœur
d'un chacun ; nous sentons tous
cette impulsion, qui nous porte au bon-

A

heur & qui nous le fait désirer ardemment ; si quelqu'un osoit y contredire, qu'il interroge son propre cœur.

Quoique ce désir soit commun à tous les hommes , plusieurs cependant se persuadent, que l'on ne sauroit jouir en ce monde d'un contentement qui soit constant & exempt des vicissitudes que nous éprouvons. Il est des âmes inquiètes, qui se plaignent continuellement de la misère des temps, des maux auxquels toute la nature humaine est sujette ; ils murmurent contre l'ordre des choses ; de-là ce désir qui les porte ardemment à la joie, les attriste & les afflige. Le contentement, ce bien si doux, le seul qui puisse couronner le bonheur de l'homme, se présente à leur imagination ; leur désir en augmente & devient la source de leur tourment & de leur inquiétude. Car qu'y a-t-il qui puisse plus troubler & plus tourmenter l'esprit de l'homme qui se représente un bien & qui en désire ardemment la possession, que de s'imaginer qu'il en sera toujours privé ?

Mais il est impossible, ajoute l'homme inquiet, qu'il y ait pendant cette vie un contentement durable. Idée fautive, qui nous représente le monde comme une pri-

son, tandis que Dieu ne nous y a placés que pour faire notre bonheur. Opinion désespérante, qui tourmente l'homme aussi long-temps qu'il aspire à une tranquillité immuable. Prouvons & tâchons de persuader à nos lecteurs qu'une satisfaction constante & permanente est possible en ce monde. Démontrons aux hommes, qu'ils peuvent être heureux & contents, avant que de leur proposer les moyens, qui peuvent procurer ce bonheur & ce contentement de l'esprit. Car à quoi nous serviroit-il de ne parler que d'une belle chimere ?

La nature bienfaisante a imprimé si profondément dans le cœur de l'homme le désir d'une satisfaction permanente pendant cette vie, que chacun y aspire avec ardeur. Ce désir suit le pauvre dans sa chaumière, & le riche sous ses lambris dorés ; il ne quitte pas le noble & le roturier, il détermine toutes leurs actions, pour le satisfaire. Ce désir juste & équitable est encore sanctifié par l'Écriture. SAINT PAUL dit aux fideles dans son Épître aux Philippiens, Chapitre IV. *Réjouissez-vous toujours en notre Seigneur, je vous le dis encore : réjouissez-vous.* Ces paroles seroient-elles un précepte ? L'Apô-

tre nous commande d'aspirer à une joie durable. Seroient-elles une simple exhortation? Il nous y anime & tâche de nous y porter. Quoi qu'il en soit, SAINT PAUL nous invite à ne pas nous tenir au simple désir d'une joie constante, mais à en goûter les douceurs & à nous réjouir toujours.

Dieu & la nature ne font rien en vain : la nature auroit-elle imprimé dans le cœur de l'homme un si violent désir, s'il ne pouvoit être satisfait? Ou l'esprit de Dieu, cet esprit de sagesse commanderoit-il, insinuerait-il quelque chose d'impossible en ce monde? Que signifieroient donc ces paroles? *Réjouissez-vous toujours, & encore une fois : réjouissez-vous.* La saine raison m'apprend à en tirer ces conséquences. 1°. Une tranquillité constante & durable, où l'ame est toujours satisfaite, est possible; & l'homme peut l'acquérir. 2°. Ceux, qui pensent différemment, doivent accuser d'erreur la nature, cette mere bienfaisante, qui nous inspire ce désir, & l'Ecriture, qui nous y excite. En effet qui ne taxeroit de fourberie un Médecin, qui, pour guérir d'un mal violent, ordonneroit un remède qui ne se trouveroit que dans un autre monde, ou

que le malade ne pourroit point se procurer. 3°. Nous sommes les instruments de notre malheur, quand nous nous lamentons, ou que nous soupignons avec tristesse. Pourquoi tourmenter notre esprit, quand nous pouvons toujours vivre contents, pourquoi nous affliger, quand nous pouvons avoir l'esprit gai & tranquille?

Après avoir établi cette vérité constante, que l'on peut parvenir à la jouissance d'un contentement permanent, nous demanderons : comment pouvons-nous obtenir ce contentement? Est-il un effet du hazard? En sommes-nous en possession, avant même que nous pensions à l'acquérir, ou devient-il le fruit de nos soins? Les hommes regardent le bien comme leur partage; leur cœur insensé murmure, dès qu'il lui coûte la moindre peine. Nous flatterions ces âmes basses, qui sont ensevelies dans l'indolence, si nous leur laissions entrevoir une jouissance facile & exempte de peines. Mais qu'ils interrogent SENEQUE, ce sage payen leur dira, qu'on ne tient pas la joie du hazard, & qu'il faut se donner de la peine pour parvenir à sa possession. Cette sentence ne plaira pas à ceux dont

le cœur paresseux n'est capable d'aucun effort. En vain désireront-ils pendant toute leur vie une joie durable ; s'ils ne se servent pas des moyens , qui peuvent en procurer l'heureuse possession, ils ne parviendront jamais à sa jouissance.

La prudence doit dicter le choix de ces moyens. Un choix imprudent est souvent cause que fort peu de gens acquièrent ce contentement , après lequel ils aspirent. Beaucoup s'égarent, & tous leurs efforts deviennent inutiles ; d'autres parviennent à un contentement, mais qui n'est point durable ; ils courent une carriere, qui n'est point tracée, les difficultés les ennuyent & bientôt les rebutent.

Pour parvenir à un contentement constant & durable, ce ne seroit point encore assez des moyens que la prudence nous auroit dictés, si l'usage de ces moyens répand l'amertume dans notre ame. Il faut faire choix de ceux qui peuvent être employés avec plaisir. Il faut éviter toute voie trop pénible ; elle ne nous conduiroit qu'à un contentement passager. Ayons recours à un exemple pour mettre notre pensée dans un plus grand jour. Un Pilote se réjouit, quand il est entré dans le Port ; il quitte le gouvernail avec plaisir ;

il s'approche de l'ancre d'un pas léger, son bras est prompt à le détacher. Il le jette & se repose. Si ce Pilote est entré dans le Port sans peine & avec un vent favorable, si sa navigation a été heureuse & faite par un temps serein, sans avoir couru aucun danger, sa joie est constante & durable, le souvenir de ce voyage lui fait plaisir. Mais si pendant cette navigation il a couru bien des dangers, s'il a effuyé bien des périls, si son vaisseau a souvent donné contre des écueils, s'il s'est vu enfin en danger de périr à chaque moment, il se réjouira sans doute d'être arrivé au Port; mais sa joie peut-elle être constante & durable? Le souvenir de tout ce qu'il a souffert, n'empoisonnera-t-il pas cette joie; & ne tremble-t-il pas, lorsqu'il pense qu'il aura encore souvent les mêmes dangers à courir? Concluons, que pour rendre notre joie durable, nous devons choisir des moyens auxquels un certain contentement soit attaché.

Quels sont donc ces moyens? Qu'on me permette de ne pas répondre à cette question, qu'auparavant nous ne nous soyons formés une juste idée du contentement & de la joie. Il est nécessaire de la connoître, avant que de songer aux

moyens de l'acquérir. Les hommes sont là-dessus d'un sentiment bien différent, parce que peu connoissent la nature de la vraie joie. Ils la souhaitent, ils la désirent, & ils ignorent, en quoi elle consiste. Assez ordinairement nous ne savons pas ce que nous désirons, parce que la raison ne règle pas toujours nos souhaits; & cette ignorance est cause, que la plupart des hommes ne parviennent pas à cette joie permanente qu'ils désirent. Au moins devons-nous connoître le bien que nous voudrions acquérir ?

Quelle différence ne remarque-t-on pas dans les idées, que les hommes se forment d'une chose, qui est cependant le but, auquel ils aspirent tous ? L'un croit que la joie consiste dans la possession des richesses ; il amasse avec beaucoup de peine des biens, il fait élever de grands palais, il les embellit & les orne au-dedans & au-dehors, son opulence le flatte & le réjouit ; il boit & il mange comme le mauvais riche. Mais à peine a-t-il commencé à goûter cette satisfaction, qu'il lui vient dans l'esprit des pensées qui l'inquiètent.

Le jour, qu'il a passé dans la gaieté & dans les plaisirs, n'est pas toujours suivi

d'une nuit tranquille; peu de chose la trouble. Si par hazard le vent ou quelque autre cause excite le moindre bruit à sa porte, son imagination se frappe; il croit entendre des voleurs, qui en veulent à ses trésors, peut-être même à sa vie, pour se les procurer plus sûrement. Les rideaux de son lit sont-ils agités, il se croit assassiné; il est prêt à crier, à demander du secours, sans être encore en danger. Une autre inquiétude succède, lorsqu'il se souvient de ce que dit SALOMON : *Les richesses se font des ailes & s'élèvent en l'air comme une aigle.* Le palais & les terres de cet homme opulent ajoutent encore à cette inquiétude. Il tremble qu'un incendie ne réduise en cendres ses superbes édifices; que les eaux n'inondent ses prairies; qu'une grêle violente n'écrase ses moissons. Nouveau jour, nouveaux soucis; nouveaux soins, nouveaux tourments! ce qui devoit réjouir le riche lui cause les plus grandes peines; parce qu'il ne peut s'assurer pour l'avenir ce qu'il possède actuellement. Un autre fait consister son contentement en d'autres choses plus inquiétantes encore, & il ne trouve que peines & soucis. O misérables joies!

Travaillons donc à nous former une juste idée d'une joie constante & durable, afin que chacun connoisse de quoi nous voulons l'instruire. Qu'on ne s'imagine pas que cette joie consiste en un sentiment extérieur ravissant, & qu'il faille prendre ce mot dans le sens, que lui donnent ordinairement les mondains, qui sont attachés à la terre. Si nous adoptions l'idée que s'en forment ces gens-là, quelles contradictions n'entraîneroit pas une telle joie, lorsqu'il s'agiroit de l'appliquer à tous les hommes. La plupart la font consister dans un état où le corps ressent un bien-être; ils la font éclater par des cris & par des jeux; ils dansent, ils sautent, ils rient, & goûtent les plaisirs sensuels. Voilà l'idée que les hommes mondains se forment de la joie. L'Écriture nous fait une vive peinture de cette fausse joie. Elle dit des enfants de ce monde : ils se réjouissent en temps de moisson, & ils sont joyeux, quand ils partagent le butin; quand la paix regne dans leur maison, & en bannit la crainte, quand les leurs sortent comme un troupeau, quand ils vieillissent dans la prospérité, ils poussent des cris de joie au bruit des timbales & au son de la har-

pe, & font bonne chere dans l'abondance : quand ils peuvent vivre avec magnificence, c'est alors que leur cœur nage dans la joie.

Voilà l'idée que la plupart des hommes se forment de la joie ; elle ressemble à celle du mauvais riche, qui fut enfin obligé de dire ces paroles : *je suis cruellement tourmenté dans cette flamme.* Choisirions-nous une telle joie, dont l'effet est un gouffre inépuisable de tristesses & de peines, & qui cause des tourments éternels dans les flammes les plus vives ? Une telle idée de la joie est fautive ; c'est une joie mondaine, qui n'est fondée que sur des choses périssables & passageres, qui la font évanouir. Eh pourroit-elle être constante & durable ! il faudroit donc que la nature des choses changeât, & que l'effet devint plus noble que sa cause. Une joie de cette espece intéresse le corps plutôt que l'esprit ; le plaisir qu'elle procure, demeure attaché à la superficie de la chair, & ne pénètre pas dans l'intérieur de l'homme ; il est passager & ne dure qu'autant que continue cette agréable disposition du sang, qu'autant que ce doux mouvement & ce sentiment du suc radical nous chatouillent : *tous ces plaisirs,*

dit SENEQUE, *ne touchent & ne remplissent point le cœur, ils changent bientôt de face, & se relâchent en peu de temps.* Hélas ! tout ce qui est sous le ciel n'est qu'argille dorée, qu'écume, que vaine fumée, qu'une ombre qui passe. Dès que les choses de ce monde cessent, ou que nos sentiments, qui y ont donné lieu, s'affoiblissent, la joie qu'elles nous procuroient, finit d'elle même ; elle s'évanouit, & sa perte ébranle, tourmente & martirise notre esprit. Loin de nous une joie de cette nature ! la joie, après laquelle nous soupirons, doit être constante : elle doit pénétrer dans l'intérieur du cœur ; il faut qu'elle intéresse directement l'esprit de l'homme. La joie dont nous parlons avec SENEQUE, est cet état où *l'esprit est libre, plein de joie & au-dessus de tout.* Nous la faisons consister *dans ce repos sublime & dans cet état désirable de l'esprit, où rien ne l'ébranle, où il est toujours tranquille & au-dessus de toutes les tempêtes qui s'élèvent contre lui, & où il surmonte tous les maux, qui accompagnent la vie humaine.* Voilà la joie à laquelle nous voudrions ramener les hommes.

Que cette idée de la joie est excellente, au prix de celle qui remplit à la fin

l'esprit de trouble, de crainte, de désespoir & de peines éternelles! qu'il est grand d'être continuellement exposé aux orages, & d'avoir toujours l'esprit serein! qu'il est avantageux d'être au-dessus des caprices de la fortune, de voir les richesses sans les envier, la pauvreté sans la craindre! qu'il est heureux de voir toutes les révolutions sans inquiétude, de jouir d'une tranquillité, que rien ne puisse ébranler! o joie désirable! état fortuné de l'homme! que peut-on te comparer?

Avant que d'aller plus avant, prévenons une objection, de crainte que beaucoup de gens éblouis par le spécieux qu'elle renferme, ne veuillent plus réfléchir sur les moyens, dont nous ferons bientôt la recherche, pour se procurer un vrai repos, & ne refusent de les approfondir. Nous avons dit plus haut, qu'il y a des gens qui bannissent du monde un repos & un contentement durables, & qui se persuadent, qu'il est impossible de se les procurer sur la terre. Nous avons fait voir combien ce sentiment est erroné. Nous venons d'ajouter que cette joie consiste dans un repos. Delà nos adversaires croient avoir trouvé des armes con-

tre nous-mêmes. Entendons-les parler; voyons, à quoi peuvent tendre leurs pensées : que trouvent-ils pour appuyer leurs préjugés ?

Si la joie consiste dans un repos, il n'est pas possible, disent-ils, qu'elle soit durable; n'est-il pas évident, qu'un pareil état ne peut pas exister ici-bas ? Qui est-ce qui auroit assez peu d'expérience des affaires du monde, qui est-ce qui auroit la vue assez bornée & l'esprit assez faible, pour n'en pas voir l'impossibilité ? Tout est en mouvement; cela est certain. Mille révolutions fâcheuses se succèdent coup sur coup. Avec quelle facilité ces sortes d'accidents ne troublent-ils pas le repos d'une ame, qui étoit parvenue avec beaucoup de peine au bonheur d'en jouir ? Hélas ! à peine commence-t-elle à le goûter, qu'il est troublé & interrompu. Ici l'envie, la noirceur, la calomnie s'élèvent pour vous tourmenter; la cupidité & la chicane s'unissent pour vous frustrer des biens que vous tenez du Seigneur. Tel est le train du monde. A combien d'inquiétudes le mariage même n'est-il pas sujet ? Combien de maris indifférents, de femmes infidèles, d'enfants ingrats & dénaturés ? Quel affreux tableau !

que d'accidents fâcheux nous privent de la santé, ce premier bien de l'homme, sans lequel tout n'est que douleur ! tantôt la maladie nous afflige ; d'autres fois la mort de nos amis les plus chers nous attriste ; & de combien d'autres fléaux ne sommes-nous pas les victimes ? Qu'il nous est facile de tomber dans des inquiétudes d'esprit ! que facilement notre cœur est rempli d'amertume ! si la vie humaine est sujette à tant de différentes sortes de chagrins, de mécontentemens & d'inquiétudes, comment pouvons-nous y avoir l'esprit tranquille ? De quel repos, de quelle tranquillité, & de quel contentement l'esprit de l'homme peut-il jouir au milieu du trouble & de l'inquiétude ? O vanité des vanités ! quel repos !

Telles sont les raisons que l'on nous objecte, que l'on présume même tirer de la nature de la joie, que nous nous proposons. Mais quelque touchantes, quelque élégantes que paroissent ces raisons, elles ne sont que spécieuses. Ce tableau des misères auxquelles l'homme est sujet, est vrai, & l'expérience le confirme. Mais elles n'empêchent pas ce repos, cette tranquillité d'esprit dont nous parlons, & dont nous pouvons jouir en ce monde,

même au milieu de toutes les adverstés dont il est rempli.

Tâchons de lever ces difficultés qui nous sont proposées, & au moyen d'un exemple mettons notre proposition dans tout son jour. Qui voudroit nier que nous puissions dormir au milieu d'une mer orageuse, quoique tout soit dans le plus grand mouvement autour de nous? Les vents soufflent, la mer s'enfle, les vagues bruissent, les voiles agitées s'entrechoquent & claquent contre leurs mâts; les Matelots courent de côté & d'autre, tout est en mouvement, & un passager repose tranquillement au milieu de ce désordre. Ainsi l'Ecriture nous représente Jonas; il dormoit profondément au fond du vaisseau dans le temps qu'une violente tempête remplissoit d'effroi tous ceux qui étoient avec lui; ils craignoient à tout moment de se voir engloutis dans les abîmes de la mer; la mort qu'ils redoutoient, se présentoit à chaque instant; tout étoit dans la plus grande consternation; & Jonas reposoit. Mais le sommeil, me direz-vous, empêche les facultés de notre esprit d'agir, & les tient comme dans une espece d'assoupissement. Est-ce que vous refuseriez à l'esprit du sage le repos
que

que le sommeil peut donner au corps : ou croiriez-vous, que la vertu ne puisse produire ce que la lassitude du corps accorde à ceux qui dorment ?

Quelle est donc la cause de cette inquiétude sur les événements de ce monde ? Ce trait d'histoire pourra donner occasion à un chacun de trouver la réponse à cette question. (*voyez Strada de la Guerre des Pays-Bas.*) La mer passa ses limites en 1570. & inonda la plus grande partie de la Hollande, de la Zélande & de la Frise ; quantité d'hommes & de bétail furent noyés ; il périt vingt mille hommes dans la Frise seule. Les eaux s'étant un peu écoulées, & la mer étant devenue calme, les Magistrats respectifs envoyèrent des barques de tous côtés à ceux qui s'étoient réfugiés sur les montagnes, afin de les empêcher de mourir de faim, après avoir échappé à la violence des eaux. On trouva sur une de ces hauteurs un petit garçon dans son berceau, qui y avoit été jetté avec un chat, & qui dormoit tranquillement au milieu de tous les dangers. Ce petit enfant étoit peut-être assez malheureux pour avoir perdu son pere & sa mere ; sa petite cabane avoit été renversée par les eaux ; il avoit essuyé les mêmes

malheurs, que le reste de ses compatriotes; son berceau avoit été à chaque moment sur le point d'être submergé. Pourquoi donc ce petit enfant étoit-il si intrépide? Comment pouvoit-il dormir si tranquillement au milieu de tant de dangers? On répondra sans doute que cet enfant ne savoit rien de toutes ces circonstances, que son imagination ne lui représentoit aucun malheur. Cela est très-vrai; & cette réponse résoud cette question : d'où vient cette inquiétude de notre esprit dans les adversités de ce monde? Nous dirons avec *Epictète Enchirid. C. 10.* *Que ce ne sont point les choses qui jettent les hommes dans l'inquiétude; mais que ce sont les idées qu'ils s'en forment, qui troublent leur repos.* L'Histoire de cet enfant, que nous venons de rapporter, prouve évidemment la vérité de ce sentiment. Ce petit garçon avoit des oreilles pour entendre la fureur des vagues, & le souffle violent des vents. Il n'est pas vraisemblable, qu'il ait dormi pendant tout le temps, que dura le tempête; le bruit étoit trop grand, pour ne pas le réveiller. Il est donc comme certain, qu'il a été éveillé; il put néanmoins se rendormir. Ame pleine d'inquiétude, en auriez-vous pu



faire autant? La peur, la crainte, la frayeur se feroient emparées de toutes vos facultés, & vous auroient abîmée dans la douleur. Pourquoi l'effet est-il si différent dans des cas si semblables? Pourquoi l'état de votre esprit est-il si différent de celui de cet enfant? Rien n'en est cause, que l'imagination. Cet enfant étoit accoutumé à être bercé, & il crut dans ces terribles moments qu'on le berçoit. Le mouvement produit dans votre imagination d'autres pensées; c'est pourquoi vous jugez aussi tout autrement du danger. Il est donc évident que notre inquiétude ne vient pas tant du tumulte & du mouvement des choses, qui nous arrivent extérieurement, que de l'idée que nous nous en faisons.

Il paroît donc de tout cela que pour parvenir en ce monde à un repos durable, il faut réprimer l'extravagance de notre imagination, qui nous donne des idées fausses des choses, & qui est la principale source de nos inquiétudes; il faut savoir se faire au monde, & se défaire des préjugés que nous avons. L'homme, qui considère bien dans sa raison les divers changements des choses d'ici-bas, ne devient point orgueilleux dans la prospé-

rité, & n'est point abattu par l'adversité.

Voilà la regle générale, qui nous apprend, comment nous devons nous délivrer de notre inquiétude. Il nous a fallu auparavant en tarir la source, avant que de donner des moyens, dont l'usage doit nous procurer un vrai repos. Un Medecin habile chasse le mal, avant que de penser à fortifier la santé.

Arrêtons-nous encore sur cet article, il mérite nos plus sérieuses méditations. N'est-ce pas s'amuser d'un vain songe que de s'imaginer, qu'il faut que tout ce qui nous environne, soit calme, pour que nous puissions conserver une heureuse tranquillité d'esprit. Jonas & le petit garçon prouvent, combien ceux qui ont cette idée, se trompent; j'ai recours encore à un exemple pour montrer la folie d'une telle prétention. Un homme ne peut-il jouir dans un vaisseau d'un doux repos, sans qu'il ait auparavant imposé silence à tous ceux qui sont avec lui? Ne s'exposeroit-il pas à la risée d'un chacun si avant que de se coucher, il commandoit aux vents & aux flots de respecter son sommeil, de ne point faire de bruit, de ne point agiter son vaisseau? A de telles actions on le prendroit sûrement pour un fou. Mais il fait

mieux, il laisse tracasser tout ce qui l'environne; ses compagnons parlent; les vents soufflent, les voiles voltigent, le pilote travaille, & malgré tout ce bruit il dort tranquillement. On peut donc jouir du repos quand tout ce qui nous environne, seroit dans la plus grande agitation.

Nous allons encore plus avant, & nous disons, que quand même tout ce qui nous environne seroit calme & serein, si notre imagination, source de toutes les fausses idées, n'est pas réprimée, si on lui lâche la bride, & qu'elle agisse sur nous avec violence, nous ne serions pas encore tranquilles. Supposons qu'un homme qui voyage sur mer, s'imagine follement qu'il ne sauroit dormir, à moins que tout ne soit tranquille autour de lui; cet homme se retire à fond de cale, d'où il ne peut voir ni entendre. Tout est calme; le ciel est serein; aucun vent ne souffle; pourra-t-il jouir du repos qu'il cherche, s'il ne réprime son imagination déréglée; s'il ne fait la modérer, combien ne lui suggérera-t-elle pas d'idées tristes, qui l'inquiéteront? Tantôt il craindra qu'il n'y ait trop de monde dans le vaisseau & qu'il ne soit surchargé; tantôt il doutera de la dextérité & de la capa-

cité du pilote ; son imagination lui supposera des écueils & des bancs de sable ; si un ais du vaisseau vient à craquer ; il croit qu'il se brise contre les écueils qu'il se représente. A quoi servira à cet homme la tranquillité extérieure ? S'il veut jouir du repos, il faut qu'il bannisse de son esprit toutes sortes de soins, & qu'il tienne en bride son imagination, qui l'inquiète & le trouble. Il faut qu'il ait confiance au pilote, qu'il ne se méfie point de sa dextérité & de son expérience.

Il faut par-dessus tout, qu'il se convainque que les idées les plus cruelles de tous les malheurs qui peuvent lui arriver, & que l'inquiétude de tous les accidents les plus fâcheux, ne sauroient rendre sa navigation plus heureuse.

Il faut donc pour vivre content, & pour jouir d'un repos constant & d'une tranquillité inaltérable, renoncer à la fausse opinion, que nous ne pouvons jouir de cet heureux état, si tout ce qui nous environne, n'est calme & tranquille : tant que cette idée nous dominera, la tranquillité fuira loin de nous. Ames inquiètes ! éloignez ces pensées de votre esprit ; abandonnez-vous au pilote qui gouverne cet univers & rien ne pourra vous inquiéter.

ter. Ne demandez pas l'impossible, pour arriver à votre but. Vous voulez jouir du repos, mais pour cela il faudroit qu'il n'y eût point de guerre, que les vents n'excitassent point les tempêtes, que la grêle & les orages ne gâtassent point les fruits de la terre. Il faudroit qu'il n'y eût dans les hommes ni vice, ni malice; que les maladies fussent bannies de ce monde; il faudroit encore, que tout fût tranquille & paisible, que tout fût calme & serein. Que le sort de l'homme seroit pitoyable, si malgré tout cela il ne pouvoit jouir d'aucun repos ! misérables créatures ! quels vœux insensés ne formez-vous pas ? Pouvez-vous changer le cours des choses ? La pluie tombe avec abondance, les eaux se débordent & inondent vos campagnes ; les maladies vous affligent & vous tourmentent ; la mort vous enleve la personne qui vous étoit la plus chère ; & il n'est pas en votre pouvoir d'y mettre aucun obstacle. Hommes impuissans ! tranquillisez seulement votre imagination extravagante, qui vous représente les choses de ce monde tout autrement qu'elles ne sont. Vous qui aspirez après le repos, ne prétendez pas, que tout se règle dans ce monde suivant

vosre caprice, & que tout se fasse, comme vous le souhaitez. Penſer qu'il faut que tout arrive, comme nous le défirons, pour que nous puissions jouir du repos, c'est une opinion fâcheuse, qui nous en éloigne,

Aussitôt que les choses se présentent à nous autrement que nous les souhaitons, nous ſoupirons, nous nous plaignons, nous nous lamentons; notre esprit s'inquiète & se trouble. L'homme qui veut être tranquille, doit s'accommoder au train des affaires de ce monde; il faut qu'il se règle sur ce que dit *EPICTETE*: (*Enchirid. ch. 13.*) *Ne souhaite point, que tout se fasse suivant ton désir arbitraire; & si tu es sage, accommode-toi au train des affaires de ce monde, & laisse aller les choses, comme elles vont, & tout te sera agréable.* Laissons à toutes les choses le cours qu'elles ont, sans vouloir l'interrompre ou le changer. Laissez durer les guerres, autant que durent les intérêts des Princes, & que leurs forces le permettent. Ne murmurez pas contre les ravages de la mort, qui vous prive d'un fils, vosre plus chere espérance. Laissez les hommes dans leurs sentimens pervers; laissez les méchants dominer & opprimer les bons. Ne donnez jamais la
loi

loi aux révolutions. Tel est le conseil sage, que vous donne *Epicète* dans les paroles, que nous venons de rapporter; il nous conseille encore de trouver bon & de vouloir tout ce qui arrive : si nous n'avons pas cette résignation, notre tranquillité sera toujours sujette à l'inconstance. Le sage ne prend pas pour un mal, ce dont il n'est pas cause, Quand il arrive quelque chose, que nous ne pouvons ni détourner, ni rendre meilleur, voulons aussi qu'il se fasse; & pour nous engager à le vouloir, considérons qu'il a fallu que ces choses arrivassent ainsi. Faisons seulement tous nos efforts pour avoir une bonne conscience, tout le reste ne vaut pas la peine qu'on s'en attriste, ni qu'on s'en chagrine; si nous sommes assez heureux, pour arriver à ce point, qu'y auroit-il au monde, qui pourroit nous inquiéter? Rien n'est capable de troubler le repos de cet état. La pluie tombe, l'éclair brille, le tonnerre gronde; vous ne sauriez l'empêcher? Dites donc: il faut que cela soit ainsi, & soumettez-vous-y. Vous êtes injustement opprimé par un ennemi puissant; une maladie violente vous tourmente, & vous ne pouvez l'empêcher; dites donc : il faut que

cela soit ainsi. Si vous suivez cette pratique dans tous les accidents de ce monde, vous ne ressentirez en vous même aucune inquiétude. Domptez votre imagination, & faites bien attention à ces paroles d'EPICURE. (*Senèque Epit. XVI.*) *Tant que vous vivrez conformément à la nature, vous ne serez jamais pauvre; tant que vous vivrez suivant votre imagination, vous ne serez jamais riche.* La nature se contente de peu, mais l'imagination demande des choses infinies. Le mécontentement n'a pas son principe dans la nature des choses; il ne vient que de l'idée & de la folle opinion de l'homme.

Mais comment pourrai-je m'accommoder au train des affaires de ce monde? Quels sont les motifs qui doivent me porter à dompter mon imagination? Nous répondrons à ces questions dans la réflexion suivante.



SECONDE RÉFLEXION.

Pour jouir en ce monde d'un contentement constant & durable, il faut se faire une idée sublime de Dieu & de sa sage Providence.

LE contentement, après lequel nous aspirons avec tant d'ardeur, dépend de notre résignation aux événements de cette vie. Mais comment acquérir cette résignation? Considérons avec une sainte vénération, qu'il y a un Dieu, qui gouverne tout; que tout ce qu'il y a dans les cieux & sur la terre, est en sa puissance; que tout ce qui arrive, se fait selon sa très-sainte volonté; & que dans sa sage direction il s'est proposé pour but la félicité de toutes ses créatures. Eloignons nos pensées des choses de ce monde; suspendons notre jugement sur les choses d'ici bas; tâchons de remonter jusqu'à leur source, pour les mieux considérer, & envisageons les seulement du côté de cette liaison, qu'ils ont avec la sage direction de l'Etre suprême.

L'esprit de l'homme n'est jamais plus

fertile en doutes, jamais plus opiniâtre, plus obstiné & plus rebelle, que quand on lui dévoile des choses, qui choquent ses préjugés & sa nature corrompue.

Qu'il est difficile d'arracher l'homme terrestre des choses d'ici bas pour le ramener à son origine ; de changer & rectifier des idées, auxquelles il est habitué dès sa plus tendre jeunesse.

Cet homme se révolte, quand on lui propose de croire, que les choses de ce monde ont toujours notre félicité pour but. Il se dit en lui-même, seroit-il bien vrai, que mon esprit ne pourra plus être inquiété par aucun accident, dès que je penserai, qu'il faut que cela soit ainsi ; que l'on ne sauroit changer les choses, qui sont arrivées ; & que celles qui arrivent, sont toujours les meilleures ? Une triste expérience, s'écrie-t il, ne m'apprend-elle pas le contraire ? La paix ne vaut-elle pas mieux, que la guerre ? Le bonheur n'est-il pas préférable au malheur ? La santé aux maladies ? Ne doit-on pas préférer la piété & la religion à l'impiété, à l'incrédulité & à l'hérésie ? Un gouvernement doux & modéré n'est-il pas meilleur, que la tyrannie ? Qui seroit assez dépourvu de sens commun, pour ne

pàs s'en appercevoir? Qui pourroit être d'un esprit assez borné, pour ne le pas reconnoître?

Que l'homme est souvent aveugle, lorsqu'il croit voir le plus clair! que son jugement est faux & téméraire, & que les idées, qu'il produit, sont embrouillées & ténébreuses! mais sommes-nous en état de juger sainement de ce qui est toujours le meilleur ou le pire en ce monde? Avons-nous assez de pénétration pour discerner la liaison de toutes les choses ensemble? Quel téméraire oseroit s'en flater? Reconnaissons notre foiblesse & notre impuissance; confessons, qu'il est impossible à notre foible raison de comprendre la profondeur de la sagesse infinie, & disons : *O Seigneur! que tes voies sont difficiles à trouver!* Que penseroit-on d'un homme, qui ignorant absolument l'art de la navigation, voudroit en prescrire des regles, & qui critiqueroit les manœuvres d'un pilote habile & expérimenté? Cet homme seroit un insensé. Mais ceux qui jugent des événements de ce monde & qui osent déterminer ceux, qui sont les meilleurs, ne sont-ils pas plus insensés encore? Qui peut voir d'un coup d'œil toute la liaison & tout l'enchaîne-

ment des choses ? Qui fait, à quoi sert chaque révolution particulière ? Qui connoît le but le plus proche, auquel elle est déterminée ? Qui fait enfin, combien d'autres buts, qui lui servent de moyens, y ont de rapport ? Voilà cependant l'étendue des connoissances, qu'il faut avoir, pour en juger sainement.

Foibles mortels ! à peine connoissons-nous la mesure d'un pouce qui est devant nos yeux, comment connoîtrions-nous la liaison surprenante, & les proportions infinies des temps & des choses si éloignées de nous & si cachées aux yeux de la créature ? Elles ne sont connues qu'à celui, qui d'un coup d'œil voit toutes choses. C'est donc un fol orgueil d'oser juger des ouvrages de la Providence, puisque nous ne pouvons en connoître ni le passé ni l'avenir, ni les causes premières, ni les conséquences, ni les effets éternels.

Ce jugement téméraire que nous portons sur ce que nous ne comprenons point, est pour nous une source abondante d'inquiétude & de mécontentement ; il prouve le peu de confiance, que nous avons en Dieu & en sa Providence. Faisons tous nos efforts pour nous procurer

une vraie connoissance du souverain Etre & de sa sage direction. Pour lors nous connoîtrons que toutes choses nous sont les plus avantageuses, de la maniere qu'elles nous arrivent; nous adorons une Providence éternelle, & nous aurons toujours le cœur content.

Quand nous considérons toutes les révolutions de ce monde; quand nous voyons une race illustre tomber en décadence, & une autre s'élever de la poussière; quand enfin nous voyons le triomphe des méchants & l'abaissement des justes, le regne de l'impiété & de l'injustice, & l'oppression de la vertu, de la justice & de la piété; toutes ces réflexions jettent facilement le trouble dans l'esprit de l'homme, & le remplissent de défiance envers la Providence divine. Tâchons de calmer ce trouble & de surmonter toutes les raisons apparentes qui l'occasionnent. Les âmes les plus attachées à Dieu sont souvent ébranlées, lorsqu'elles considèrent les événements de cette vie. ASSAPH lui-même y succomba. Quelle inquiétude ne ressentit pas ce sage vieillard, qui étoit si pénétré de la crainte de Dieu, lorsqu'il vit, que les méchants prospéroient en ce monde & que les jus-

tes étoient dans l'oppression. Il se défia en quelque sorte de la Providence; & son agitation en augmenta. Il fit tout son possible pour comprendre toutes ces choses, mais tous ses efforts furent vains, jusqu'à ce qu'il fut entré dans le sanctuaire.

Tant qu'il ne consulta que la chair & le sang, & qu'il jugea sans élever l'œil jusqu'à Dieu, tout lui parut injuste & contraire à l'équité. Mais dès qu'il fut entré dans le sanctuaire, je veux dire, dès qu'il eut élevé ses pensées vers Dieu comme vers l'auteur de toutes choses; dès qu'il fit réflexion & qu'il eut considéré, que l'enchaînement invisible des causes de toutes les choses passées, présentes, & à venir, est uniquement dans la main de l'Etre Eternel, dès qu'il se fut représenté, que cet Etre est infiniment juste, bon, sage & puissant, & qu'il gouverne ce monde de façon, que tout quelque incompréhensible qu'il nous paroisse, est conforme à ces adorables attributs; il jugea bien différemment des événements d'ici-bas; la méfiance en la Providence s'évanouit de son cœur; il mit sa confiance en l'Eternel, & il goûta le repos & le contentement. Que l'exemple d'ASSAPH nous apprenne, comment nous devons

juger des choses de ce monde, si nous voulons, que notre jugement soit équitable, & qu'il contribue à notre vrai repos.

Si nous voulons jouir d'un contentement constant au milieu de la misère, qui nous environne, soyons persuadés que rien ne se fait par hazard; ne considérons pas les révolutions de ce monde, sans élever en même temps nos pensées jusqu'à la Providence; mettons toute notre confiance en sa direction; & soyons convaincus qu'elle fait bien mieux que nous, ce qui nous est bon & salutaire.

Voilà une ébauche de l'art de se tranquilliser & d'être content, que bien des gens souhaitent, mais que peu possèdent. Cet art consiste à faire toujours réflexion, que tout ce qui arrive, arrive par l'ordre & par la permission de Dieu, qu'il dirige tout par sa bonté pour le bien commun des hommes, & qu'il n'oublie jamais le principal but, qu'il s'est proposé. Ayons donc une ferme confiance en Dieu, elle fera naître dans notre esprit un vrai repos & un contentement constant & durable.

Pour rendre à une Providence divine la vénération, qui lui est due, il faut avant tout être convaincu de la présence

de Dieu, & croire fermement qu'il y a un Etre infiniment élevé au-dessus du monde, par la puissance du quel ce monde & toutes ses parties ont été créées. Méditons sur cet objet avec toute l'attention possible. Mais où prendrons-nous de quoi nous former une idée de l'existence du Créateur, de ses hauts attributs, & de sa direction divine? SAINT PAUL dans le premier Chapitre de son Epître aux Romains, nous fraye un chemin facile, pour acquérir cette connoissance. On connoît la grandeur de Dieu aux rayons étincelans du Soleil, qui éclaire cet univers, à l'espace immense du firmament qui nous environne, à la diversité infinie qui regne entre toutes les créatures visibles. Si vous contemplez les œuvres de Dieu, si vous tournez vos pensées du côté de ce monde ; tout vous représentera une infinité de merveilles, qui conduisent nécessairement à penser, qu'il y a un Etre infini, d'où elles tirent leur origine. Partout où nous marchons, nous marchons sur les traces de la Divinité, & sur quelque objet, que nous jettions la vue, il se présente à nous mille témoins d'un auteur de ce monde. *Tout ce que nous sommes nous-mêmes, dit TERTULLIEN, & tout*

le monde, dans lequel nous existons, rend témoignage de Dieu. Tout cela nous apprend non seulement à connoître, qu'il y a un Dieu; mais cette réflexion nous engage aussi à nous écrier avec le Prophete : *Seigneur notre Dieu, que ton nom est glorieux!* les ouvrages de la Nature sont le langage des cieux, qui racontent la gloire du grand Dieu; ils sont, comme dit SAINT PAUL, *l'Image visible des choses invisibles de Dieu.*

Hazardez donc, mon esprit, de jeter la vue sur ces grands témoins de l'Eternel; considérez les effets surprenants, l'enchaînement admirable de toutes choses, pour vous mettre en état de jouir du repos & du contentement. Réunissez-vous à moi, vous qui aspirez après le repos; entrons dans les parvis de l'Eternel, pour y contempler sa gloire.

Avant que de pénétrer jusqu'à la demeure de l'Etre suprême; examinons encore, de quelle maniere nous devons considérer ce monde, pour en former une idée glorieuse de Dieu, & une preuve bien fondée de son existence & de sa présence. Un voyageur prudent, qui veut voyager pour son utilité, examine, comment il parviendra plus facilement à son

but, quelles sont les choses qu'il doit voir, & quel avantage il en tirera. Une semblable considération ne nous sera pas inutile, avant que de nous élever jusqu'au Tout-puissant, pour y apprendre à connoître sa Majesté. Cette méditation préliminaire nous servira encore à nous faire comprendre, comment il se peut faire, que tant d'hommes considèrent le monde sans bien connoître Dieu.

Ce que nous voyons tous les jours, nous devient bientôt indifférent; il vieillit & ne nous touche plus, en perdant l'agrément de la nouveauté. Souvent nous y sommes déjà accoutumés, avant que nous ayons assez de connoissance pour en porter un jugement raisonnable. La coutume enchaîne nos sens, elle nous prive de tout sentiment; elle nous rend si stupide, que ni le grand, ni le beau, ni ce qui pourroit nous instruire & remuer nos passions, ne nous touche point, quand nous l'avons toujours devant les yeux. Il n'y a que les choses extraordinaires, qui nous touchent & qui nous paroissent admirables. Nous sommes insensibles au plus bel aspect du monde, parce que nous y sommes habitués. Un matelot accoutumé à la mer entend avec

une espèce d'indifférence le bruit confus des vents & des flots. Le cri des mourants, les lamentations des assiégés, les pleurs du laboureur oppressé ne touchent point le cœur d'un homme fait au métier de la guerre. Il trembloit cependant & se sentoît ému de compassion, quand il en conçut la première idée. La coutume nous rend si insensibles, que nous ne faisons aucun cas des plus grands ouvrages de la Nature. Parce que nous voyons le monde dès l'enfance, il ne nous jette plus dans l'admiration; sa beauté ne nous touche plus, quand nous sommes en état de la sentir.

Le spectacle du monde est pour nous, ce que les plus beaux palais sont pour les grands Seigneurs, qui élevés dès leur bas âge dans ces superbes édifices, les admirent aussi peu qu'un berger sa petite cabane. Mais lorsque des paysans viennent dans les Palais des Rois, quand ils en voient la magnificence & la beauté; leurs yeux, qui n'y sont point accoutumés, sont attentifs & admirent tout; ils trouvent à chaque pas quelque chose, qui les arrête & qui excite en eux de nouveaux sentimens d'admiration. C'est ainsi que nous devons considérer le mon-

de, comme si nous ne faisions que d'y entrer & que nous le vissions pour la première fois. Imaginons un homme, dont l'esprit pût faire toutes ses fonctions, transporté tout-à-coup dans cet univers, qu'il n'auroit jamais vu; qu'il seroit surpris de sa beauté! Combien n'admireroit-il pas l'auteur de tant de merveilles? Passons maintenant à notre sujet & considérons les œuvres du Tout-puissant.

O surprenant spectacle! en quelle admiration mon esprit n'est-il pas ravi! (BARUC III, 24. 25.) *O Israel combien est grande la maison de Dieu, & combien est vaste le lieu qu'il possède! il est grand & n'a point de bornes; il est haut, & ne peut se mesurer.* Mon esprit borné s'y perd; mon œil est ébloui de la magnificence & du grand nombre des choses qu'il voit. Que de beautés ne découvrons-nous pas, quand nous contemplons le ciel! combien d'étoiles, dont l'éclat nous enchante, n'apercevons-nous pas! dans quelle étonnante admiration ne sommes-nous pas, lorsque nous considérons, que les plus petites étoiles, quelque petites qu'elles nous paroissent, sont plusieurs fois plus grandes que la terre! que le mouvement de tous ces corps célestes est bien

réglé! quand je contemple la beauté de ces astres & leurs mouvements réguliers, je m'écrie avec le Prophete Roi : *les cieux racontent la gloire de Dieu, & leur étendue donne à connoître l'ouvrage de ses mains.* Qui ne reconnoîtroit, que c'est un Etre tout-puissant, qui a placé ces astres dans le ciel, qui a déterminé leur ordre; & qui en dirige le cours? Le mouvement de ces corps si bien réglé qui se fait toujours dans le même ordre & sans la moindre altération, quoiqu'il soit accidentel, ce mouvement, dis-je, est si admirable, que plusieurs des plus anciens peuples ont mis ces astres au rang de leurs Dieux, & que d'autres plus sages & d'un esprit plus éclairé ont jugé, qu'il falloit qu'il y eût des Dieux, qui présidassent à ce mouvement. Ce sentiment étoit d'un si grand crédit parmi eux, que ceux, qui osoient le combattre, passaient pour des insensés. (CICERO *de natura Deorum* L. II. c. 3.) „ si quelqu'un, (dit l'orateur Romain,) voyant de ses propres yeux „ le mouvement déterminé des cieux, „ l'ordre constant, qu'il y a entre les „ étoiles, leur étroite liaison, & la maniere commode, dont tout cela est „ réglé, osoit vouloir nier que tout cela

„ ait été fait avec esprit & par réflexion,
 „ & soutenoit que toutes ces choses,
 „ dont notre raison ne sauroit compren-
 „ dre le sage arrangement & la direction
 „ merveilleuse, se font par un pur ha-
 „ zard & comme en dormant; qui est-
 „ ce qui le prendroit pour un homme?
 „ Quand nous voyons quelque chose se
 „ mouvoir machinalement, comme un
 „ globe céleste, une horloge ou quel-
 „ qu'autre chose semblable; nous nedou-
 „ tons point, que celui, qui l'a fait,
 „ n'ait eu du génie & de la raison. Quand
 „ donc nous voyons le ciel tourner &
 „ se mouvoir avec une vitesse admirable,
 „ & fournir constamment sa révolution
 „ annuelle; comment pourrions-nous
 „ douter, que ce ne soit l'ouvrage d'un
 „ génie supérieur, & même celui de la
 „ souveraine sagesse? „

Que la contemplation du firmament
 est agréable! sa beauté nous enchan-
 te, son étendue nous étonne, sa magnifi-
 cence nous éblouit. Fixons un peu nos
 regards sur le ciel; considérons ce grand
 corps céleste, que nous appellons soleil;
 remarquons les rayons, dont il éclaire la
 terre; [*Ecclésiastique de Jesus Syrach Ch.*
XLII. v. 16.] *Tout ce qu'il fait, est*
plein

plein de la gloire de Dieu. Qui est-ce qui comprend cette lumière bienfaisante, qui éclaire tout & qui par ses rayons ardents échauffe & anime la terre, qui est froide? Les effluxions de feu, qui descendent de ce grand globe, ne nous convainquent-elles pas de l'existence de son Créateur & de sa toute-puissance? Remarquons la grandeur de ce globe; elle surpasse cent fois, pour ne pas dire cent mille fois, celle de la terre : une telle grandeur surprend mon imagination & l'étonne. Considérons maintenant la position de ce globe, & remarquons-en la proportion avec les autres corps de l'univers. Quelles traces ne découvrons-nous pas d'une sagesse infinie, qui a déterminé & réglé tout cela. Si le soleil étoit placé plus près de la terre, qui pourroit en supporter les ardeurs, qui pourroit subsister devant lui? Au lieu de cette chaleur agréable & vivifiante, qu'il nous donne, nous serions dans un enfer, qui consumeroit tout; depuis long-temps la terre seroit réduite en poudre. S'il étoit plus éloigné, son feu seroit-il suffisant pour donner à cette même terre la chaleur nécessaire? Que la place de ce grand astre est donc sagement ordonnée! mais il peut s'être placé

de lui-même ; peut-être qu'il a fixé sa distance de la terre pour ne la pas consumer par sa proximité ? Quel est l'homme assez peu raisonnable , qui pourroit penser , qu'une disposition si sage & si bien entendue ne vient pas d'un génie supérieur ? Qui hésiteroit de le nommer avec SYRACH (*Ecclésiastique Ch. XLIII. 2.*) *un vaisseau merveilleux , ouvrage du Très-haut* ? Le soleil est une merveille par sa grandeur , par sa situation & par ses effets ; son éclat éblouit mes yeux ; & mon esprit voit dans ses rayons la toute-puissance de celui , qui l'a créé.

Quittons le soleil pour nous approcher de la lune. Que sa figure est incomparable ! Que sa route est sagement réglée ! elle ramène de nouveau mon esprit à un Auteur infiniment grand. Qui auroit pu fixer sa place , & l'avoir mise dans un espace si commode entre le soleil & la terre , si ce n'est un être , qui connoissoit très-exactement la véhémence de l'un & l'éloignement de l'autre ? Admirons la proportion merveilleuse de la lune à l'égard du soleil & du globe terrestre. Elle est si admirablement placée entre l'un & l'autre , qu'elle n'est pas trop proche de la terre & qu'elle ne peut nuire à sa fertilité par

les froides influences : elle n'en est pas trop éloignée pour modérer la chaleur brulante du soleil, & rompre ses rayons ardents, qui nous deviendroient insupportables. N'est-ce pas un Dieu, qui à su mêler si utilement pour la terre, la chaleur d'un astre avec la froideur de l'autre ? Sans ce mélange la végétation des plantes & la génération des animaux seroient impossibles. Qui peut l'avoir fait ? C'est celui qui a créé les cieux selon l'étendue de son esprit. *Oui c'est le Seigneur qui a fait le soleil pour présider au jour, & la lune & les étoiles pour présider à la nuit.* (*Psaume CXXXVI. 8. 9.*)

Si nous considérons la terre ; elle rend encore témoignage de l'existence d'un Dieu & de sa tout-puissance. De quelque côté que je jette la vue, j'apperçois plusieurs choses qui m'élèvent à cet Etre suprême & bienfaisant. Un arbre, une fleur, un oiseau, annoncent un Créateur. La terre est composée d'une infinité de petites parties, dont aucune n'est parfaitement égale & semblable à l'autre, & dont aucune n'est nécessaire. Ces parties ont une étroite liaison entre elles, & cette liaison peut aussi être autrement ; elle n'est qu'accidentelle ; elles sont cependant liées

ensemble par le plus grand ordre ; elles sont comme une chaîne , dont un chaînon est toujours par rapport à l'autre. A travers cet ordre si bien établi & si sagement réglé , paroît l'esprit infini qui les a créés.

Mais toutes ces choses ne pourroient-elles pas s'être assemblées par un pur hazard ? Cette objection , quelque absurde qu'elle soit , ne me surprend pas. Qu'y a-t-il de si ridicule & de si peu vraisemblable , à quoi l'esprit de l'homme ne puisse s'arrêter ? Ce sentiment subsiste depuis longtemps ; la Grece cette contrée , où les sciences ont le plus fleuri & ont été le plus cultivées , a été son berceau. C'est au milieu du peuple le plus sçavant & le mieux policé , que s'est élevé ce monstre de l'erreur. Heureux ! si elle ne fût pas parvenue jusqu'à nous. Mais l'incrédulité dit encore aujourd'hui , que tout ce vaste univers n'est venu que d'un pur hazard , & qu'il n'est composé que d'atômes , qui se sont joints ensemble de la manière la plus ferme. Rien , dit l'incrédule , n'existoit qu'un mélange confus , & qu'une concurrence embrouillée de toutes choses ; ces atômes se joignirent , se lièrent insensiblement , & se transformèrent peu à

peu dans les corps que nous voyons ; le soleil , ajoute-t-il , la lune , la terre & tous les autres corps ne sont qu'un assemblage de ces atomes. Seroit-il possible , que dans ces temps si éclairés , il se trouvât un homme raisonnable , qui pût être la victime d'une telle absurdité ? Mais encore une fois ; jusqu'où ne va pas la folie & l'égarement de l'homme ? Démontrons donc toute l'inconséquence & tout le faux d'un tel sentiment , & ramenons l'incrédule à la vérité. Ces atomes sont-ils de toute éternité , ou ont-ils été créés ? S'ils existent de toute éternité , ils sont donc éternels ; ils sont donc Dieu , car l'éternité est le premier attribut de la Divinité. Quelle absurdité ! s'ils ont été créés ; il y a donc un Créateur. Allons plus avant. Ces atomes étoient-ils tous d'une même nature , étoient-ils tous de la même grandeur , de la même forme & de la même couleur , ou leurs propriétés étoient-elles différentes ? S'ils étoient tous de même nature , comment ont-ils pu faire des corps si différents ? Comment ceux qui composent le soleil , produisent-ils une si grande clarté , & comment ceux qui composent la terre , sont-ils si froids & si sombres ? D'où vient , que ceux ,

qui forment l'eau, sont si humides & si fluides? Peut-être, direz-vous, que ces atomes sont d'une nature différente; que les uns ont de la lumière, que les autres sont humides & froids. Mais comment ceux qui sont lumineux & chauds, se sont-ils séparés de ceux qui sont froids & sombres? Comment ceux-ci se sont-ils réunis dans un corps, ceux-là dans un autre? Tout cela seroit-il encore l'effet du hasard? Pourquoi l'ordre & l'arrangement de ces grands corps n'est-il pas troublé par aucun accident depuis le commencement des siècles? D'où vient le mouvement uniforme de ces masses? Que le hasard seroit intelligent, s'il avoit produit tant de merveilles! „ Il n'est pas nécessaire, dit SENEQUE (*Livre I. de la Providence Chap. 2.*) „ de faire voir, qu'un „ si grand ouvrage ne peut subsister sans „ quelque conservateur & directeur, & „ que le cours des étoiles n'est pas un „ effet du hasard, & que ce qu'un accident met en mouvement, en ressent „ souvent un si violent, qu'il s'ébranle „ soudain, & tombe en ruine. Que cette „ vitesse inébranlable ne continue que „ par l'ordonnance d'une loi éternelle... „ & que cette ordonnance n'est point la

„ matiere d'un Etre , qui est dans l'er-
„ reur, ni que les choses qui font l'effet
„ du hazard, dépendent d'un si grand
„ art, que le poids le plus pesant de la
„ terre demeure inébranlable, & voit
„ tourner le ciel autour d'elle. „

Nous avons vu jusqu'ici qu'il y a un Dieu, qui a créé ce grand univers. Continuons nos réflexions & remarquons maintenant de plus près, que ces grands corps du monde, qu'il y a placés, n'ont pas été créés simplement pour eux-mêmes, mais que le Créateur tout-puissant, dont ils attestent l'existence & la grandeur, s'en sert pour gouverner & pour avancer le bien & l'avantage des hommes. Le sage ne fait rien que dans une certaine vue. Dieu, qui est l'Etre infiniment sage, n'a donc rien fait sans un certain but, en créant ces corps merveilleux, & ils sont parfaitement conformes à celui que la Divinité s'étoit proposé, lorsqu'il les tira du néant. Le maître d'un ouvrage est le mieux en état de juger, si son ouvrage répond ou non à ses intentions; il sait, il connoît le mieux ses vues, aussi peut-il le mieux examiner, si tout y est conforme. Ecoutons donc avec respect le jugement que Dieu a porté de ses ouvra-

ges (*Genèse Chap. 1.*) & Dieu vit tout ce qu'il avoit fait, & tout étoit très-bon. Que veut dire cela? *Et Dieu vit ce qu'il avoit fait.* Il se représenta ses vues & leur confronta ses créatures selon l'étendue infinie de son esprit; & il vit que tout répondoit aux loix, qu'il s'étoit prescrites, que tout l'ouvrage étoit conforme à ses desseins primitifs. Tout étoit tel qu'il devoit être, pour qu'il pût s'en servir selon l'ordre déterminé de la Nature, pour parvenir au but, qu'il s'étoit proposé, & régler les événements futurs selon sa volonté.

Hazardons de jeter les yeux sur ces desseins de l'Eternel; tentons d'en faire la recherche. Cette curiosité peut-elle être blâmée, quand ce n'est pas un téméraire orgueil, qui m'y excite? Dans quelle admiration, dans quel étonnement mon esprit n'est-il pas! Lorsque je porte ma faible vue sur les desseins de Dieu : la multiplicité des choses & la beauté incomparable, qui résulte de leur ordre & de leur enchaînement, étonnent & surpassent ma raison. Je reconnois que cette recherche est beaucoup au-dessus des forces de tout mortel. Je ne puis les comprendre, je ne saurois les exprimer, & je m'écrie
avec

avec David : *Eternel ! que tes ouvrages sont magnifiques ! tes pensées sont merveilleusement profondes.*

Quoique je ne connoisse pas toute l'étendue des voies cachées de Dieu dans l'ouvrage de la création , quoique je marche ici dans les ténèbres ; je reconnois cependant clairement , que le soleil est un instrument , dont Dieu se sert pour éclairer la terre , & pour échauffer d'autres corps. Je reconnois encore , que l'humidité & le froid dépendent de la lune , & que par le mélange de cette froideur avec la chaleur brûlante du soleil , tous les animaux & toutes les plantes deviennent fertiles , & reçoivent leur accroissement. Combien d'autres effets qui ont la même cause , échappent à ma connoissance ? Je vois , que de la lune dépend encore le merveilleux flux & reflux de la mer ; que l'écoulement & l'accroissement des eaux causent ce mouvement si nécessaire à la purification de l'air & même des eaux , de peur que croupissant trop long-temps , elles ne se corrompent & n'infectent l'air. J'apperçois , qu'au moyen de la chaleur du soleil les exhalaisons montent & s'amassent dans les airs , jusqu'à ce qu'enfin elles soient changées en nuage , & re-

E

tombent en pluie. Je vois, que par le mouvement de la terre autour du soleil, ou du soleil autour de la terre, nous avons le jour & la nuit, & les différentes saisons; les unes pour produire & mûrir les fruits, d'autres afin que la vertu des plantes abatues par le froid, s'étende dans les racines, entre plus avant dans la terre, & serve à la nourriture qu'elles y cherchent, & qui doit les conserver. Mais comment tout cela se fait-il? Je ne saurois le comprendre parfaitement. C'est ici, que se perd ma connoissance, mais mon admiration en devient beaucoup plus grande, & je dis : c'est un Dieu, qui a fait & disposé toutes ces choses, qui a mis le mouvement dans les corps, qui a réglé leurs changements, qui gouverne & conserve ce vaste univers. *Seigneur que tes ouvrages sont grands? Ta toute-puissance les a créés, ta suprême intelligence en a établi l'ordre, ton infinie bonté les conserve. Pourquoi me tourmenté-je, chétif mortel? Pourquoi osé-je blâmer les conseils de ta sagesse, qui sont si fort au-dessus de ma raison? Je me remets entre tes mains, ô Seigneur, mon Dieu! conduis-moi selon ta sainte volonté.*



TROISIEME RÉFLEXION.

L'idée de la Providence divine devient plus grande, quand on considère, qu'elle s'étend aussi sur les choses, qui nous paroissent petites, de peu de valeur & méprisables.

JUSQU'ICI nous avons considéré les grands corps du monde, ces astres merveilleux dont l'excellence & la grandeur nous frappent. Leur beauté, que nous n'apercevons que de loin, nous a donné une idée de la toute-puissance de leur auteur & a rempli mon esprit d'admiration. Jettons encore une fois la vue sur ce vaste univers; arrêtons-nous à ces petites parties du monde, que l'on estime peu, parce qu'on est accoutumé à les voir. Cette considération augmentera mon admiration & me fortifiera dans mes pensées sur leur auteur & sur sa divine Providence, comme sur le point principal, qui doit faire goûter à notre esprit le repos qu'il cherche.

Une application assidue à considérer l'ordre & la situation surprenante des étoi-

les, des remarques souvent réitérées sur la régularité constante de leur cours, qui depuis si long-temps est toujours le même, ont fait connoître aux payens un Etre tout-puissant, créateur & conservateur de cet univers. Mais ils n'ont eu qu'une bien foible-idée de la Divinité. A combien d'erreurs l'homme n'est-il pas sujet, avant que d'arriver à la vérité? Ces payens étoient convaincus, qu'il étoit impossible, qu'une si grande égalité & conformité, qu'une liaison si étroite, un ordre si constant des corps, qui se meuvent toujours depuis si long-temps sans le moindre désordre & la moindre altération; qu'il étoit impossible, dis-je, que tant de choses surprenantes ne fussent pas l'ouvrage d'un seul être raisonnable & puissant, qui eut l'inspection sur toutes ces choses. Ils attribuoient à chaque planete & à chaque pays des Dieux particuliers, qui les gouvernoient & les conservoient. Ils enseignoient que l'Etre par excellence avoit remis aux Dieux inférieurs, comme un Prince à ses Ministres, le gouvernement de ce grand univers, & en avoit partagé le soin entre eux; qu'ainsi chaque petite partie de ce monde avoit son régent particulier,

& que tous ces Dieux inférieurs étoient sous la puissance de ce seul Dieu supérieur, & gouvernoient selon ses ordres leurs provinces particulieres.

Telles sont les idées, que les payens avoient du souverain créateur. Idée foible, qui ne les élevoit pas à la connoissance entiere de l'Etre infini. Le système, que ces sçavants adoptoient pour l'ordre & la conservation de ce vaste univers, étoit conforme à leur peu de lumieres: ils jugeoient, qu'il falloit qu'il y eût un seul régent, sous l'autorité duquel fussent autant de petits Princes, qu'ils imaginoient, afin que chacun n'agit pas suivant son caprice, d'où il s'en seroit suivi toutes sortes de dissension. Ces sages raisonneient ainsi : quand on veut élever un grand bâtiment, il faut qu'un Architecte y préside afin que chaque ouvrier qui y travaille, fasse son ouvrage dans une certaine proportion relative, pour que le bâtiment soit bien construit. De ce raisonnement ils tiroient la conséquence, qu'il falloit qu'il y eut un seul Etre, qui existât & qui dirigeât le bâtiment de tout l'univers, puisque sans cela il n'y auroit pas entre les créatures un ordre si merveilleux & une conformité

si bien réglée, l'une étant toujours pour l'amour & pour l'avantage de l'autre.

Ainsi les sages de l'antiquité malgré leur aveuglement ont reconnu la nécessité d'un Dieu & de sa direction; mais ils ont cru, que cette direction ne s'étendoit que sur les corps célestes, & que cet Être suprême ne prenoit aucun soin de la terre; qu'il en laissoit la direction aux Dieux inférieurs, qu'il y avoit établis; ils croyoient notre globe un recoin trop éloigné & trop méprisable, où aucun rayon de la Divinité ne pouvoit pénétrer. Ce sentiment si contraire à la toute-puissance du Créateur a été défendu par ARISTOTE ce Philosophe sivanté, & SAINT AMBROISE l'a réfuté (*de Officiis Lib. I. cap. 20.*) Les EPICURIENS se sont approprié cette erreur; ils prétendoient, que la Providence divine n'étendoit ses rayons que jusques sur la lune; que le souverain Être ne prenoit aucun soin des choses d'ici bas, qui sont au-dessous de cet astre, telles que sont les nues, l'air, la terre & les animaux qu'elle contient, que ces créatures ne méritoient pas l'attention d'un Dieu.

Les raisons spécieuses, dont ils tâchoient de justifier cette doctrine, étoient les suivantes; ils disoient qu'il étoit in-

digne du souverain Etre de prendre soin des choses de peu de valeur, qui se trouvent dans l'air & sur la terre. Comment, disoient-ils, Dieu, qui est l'Etre très-saint, s'occuperoit-il des reptiles, des vers, des guêpes, des mouches, des souris, des araignées & d'autres choses semblables, que l'homme le moins délicat répugne de toucher? Le Seigneur des Seigneurs, que tous les cieux ne sauroient contenir, qui a établi son trône au-dessus des étoiles, descendroit-il jusques à la cabane d'un pauvre paysan pour prendre soin d'une chétive créature? Un ver hideux, qui s'engendre de l'ordure, un reptile dangereux, qui croit & vit dans la fange, un monstre de nature, qui cause de la terreur & du dégoût, & tant d'autres objets de nulle valeur feroient-ils une partie de l'objet, dont s'occupe la Providence divine? Comment concilier cela avec la haute Majesté de Dieu? Un Dieu qui s'occuperait d'objets aussi bas & aussi méprisables, nous paroîtroit nécessairement aussi vil, que les choses, dont il s'occuperait chaque jour.

De plus n'est-il pas ridicule, ajoutoient ces prétendus philosophes, de croire, que l'esprit le plus relevé prend garde aux plus

grandes bagatelles? Si Dieu y faisoit attention, ne faudroit-il pas qu'il eut l'œil sur chaque vent, sur la plus petite nuée, même sur chaque feuille & sur les moindres parties dont les corps sont composés? Ne seroit-il pas tenu à les compter & à ne les jamais perdre de vue, de crainte que le vent n'en emporte quelque chose, & afin qu'il sache, où peut-être le moindre brin. Seroit-ce là une occupation digne du souverain Etre? Seroit-ce là un soin convenable à un génie si relevé? Qui pourroit penser d'un être si parfait, qu'il compte la poussière de la terre?

Ceux que l'opiniâtreté ne retient pas dans l'erreur, prévoient en quelque façon les objections qu'on peut leur faire. Ces Philosophes croyoient, qu'on leur accorderoit, que l'esprit de Dieu ne fait aucun cas, ne prend aucun soin de ces choses, qu'ils appellent bagatelles; ils prétendoient même, que l'homme n'étoit pas digne de ses soins. Grand Dieu! comment borne-t-on ton œil, qui voit tout! quelle témérité d'oser restreindre ta Providence divine! quelle erreur de prétendre, que tu ne prens aucun soin de l'homme, cette créature, que tu as formée à ton image & ressemblance! se pourroit-il, disoient

ces prétendus sages, que Dieu, qui est si juste, veillât sur les hommes, parmi lesquels les méchants s'élèvent, même jusques sur le trône? Ce sont souvent ces méchants qui obtiennent les plus grands emplois & qui jouissent des biens, des honneurs & de tous les avantages, qui selon le monde, rendent un homme heureux : & ceux au contraire, qui mènent une vie irrépréhensible, dont le cœur est rempli de vertu, dont l'esprit est orné de toutes les sciences & de toute la capacité requise pour vaquer aux affaires les plus grandes & les plus importantes, rampent avec mépris dans la poussière, manquent souvent du nécessaire, souffrent la faim & la soif, & comptent les moments de leur vie par les différentes sortes d'adversités, de persécutions, de besoins & de misères. Si Dieu gouverne les hommes, comment peut-il souffrir, qu'ils le méprisent? Comment permet-il, qu'ils transgressent ses commandements? Toutes ces considérations ne prouvent-elles pas, que la direction de Dieu ne s'étend pas jusques sur les hommes?

Voilà le langage des EPICURIENS; voilà le raisonnement de ceux, qui disent au pere céleste; que fais tu? Et qui se fa-

chent contre la bonté du Seigneur, quand elle soutient la poussière, dont ces vases fragiles sont composés. Blasphémateurs impies ! ils veulent restreindre la puissance du grand Dieu, qui demeure dans une lumière incompréhensible, & régler les mouvements de sa Providence. Leurs raisons, que nous avons rendues dans toute leur force, ne sont d'aucun poids ; ce n'est qu'un faux brillant, qui ne pourroit séduire tout au plus qu'un esprit foible ; ils viendroient plutôt à bout de peser le vent, la chaleur & les pensées, que de prouver à des hommes raisonnables, que la Providence ne s'étend pas sur toutes les créatures. Toutes leurs objections marquent une imagination embrouillée, leur esprit n'a pu se former une idée juste de Dieu ; ils se sont composé une Divinité relative à leur imagination. Mais pour montrer tout le faux du sentiment de ces Anciens, opposons-leur premièrement les pensées d'un autre payen, ensuite nous répondrons à chaque objection en particulier.

„ Si les Dieux ne gouvernent point les
 „ événemens, dit SIMPLICIUS, si leur
 „ Providence n'a point lieu, cela se fait,
 „ ou parce qu'ils ne peuvent pas, ou parce
 „ qu'ils ne veulent pas. S'ils ne le peuvent

„ pas , il faut que les affaires humaines
„ soient ou trop élevées , & qu'elles sur-
„ passent la puissance divine , ou il faut
„ qu'elles soient indignes de ses soins. Si
„ Dieu le peut , & qu'il ne veuille pas en
„ prendre soin , c'est donc par paresse , ou
„ parce que les créatures sont trop mépri-
„ sables pour être l'objet des soins de la
„ Providence. Or comme la divine essence
„ possède la connoissance & la puissance
„ la plus excellente , qu'elle a la meilleure
„ volonté , & qu'elle est la source & l'ori-
„ gine de toutes choses ; & qu'elle fait bien
„ qu'il faut qu'elle conserve ce qu'elle
„ a créé. Dieu ne peut pas les négliger
„ à cause de leur grandeur ; autrement
„ il faudroit que la créature fut plus
„ grande , que le créateur. Mais il ne peut
„ pas mépriser leur conservation ; pour-
„ quoi les a-t-il créées , si elles sont de
„ nulle valeur ? On ne peut pas non plus
„ en accuser sa volonté , comme s'il étoit
„ trop paresseux pour le faire ; ce sont
„ là des passions humaines , qui ne sont
„ pas même propres à tous les hom-
„ mes , mais seulement aux méchants ;
„ les bêtes ne sont pas d'une nature si
„ dépravée & si paresseuse , qu'elles né-
„ gligent leurs petits. Ainsi Dieu ne fau-

„ roit rejeter, ce qu'il a bien voulu
 „ créer. Il faut donc qu'il ait soin de sa
 „ créature. „ Voilà comme s'explique
 SIMPLICIUS, en commentant EPICTETE,
 sur l'étendue de la Providence Divine.
 Examinons à présent de plus près les ob-
 jections des EPICURIENS. Défendons la
 gloire du Très-haut, que les ennemis
 de la religion voudroient lui ravir sous
 l'apparence d'une vénération particulière.

J'appelle tous ceux, qui soutiennent,
 que la Providence de Dieu ne s'étend
 que jusques sur la lune. Approchez-vous
 tous, vous que ce sentiment entretient
 dans l'erreur, adorons cette Providence,
 & considérons jusqu'où va cette direc-
 tion. Croyez-vous, que le ciel, le cours
 du soleil, de la lune & des étoiles ne
 font tels, que parce que Dieu a voulu
 qu'ils fussent ainsi, ou la volonté du
 Seigneur a-t-elle été déterminée par des
 raisons? Si le but de tout mouvement
 est le repos, comme quelques uns l'ont
 cru; le mouvement du ciel n'a pas en-
 core atteint son but depuis tant d'années,
 & tant que la nature du monde durera,
 nous n'avons pas lieu d'espérer, qu'il y
 parvienne jamais. Il faut donc que ce
 mouvement continuel ait un autre but.

Il est évident, à moins de vouloir contredire l'expérience journalière, que l'influence des corps célestes sur la terre, cause & opere sur elle plusieurs changements. La nuit succede au jour, le printemps à l'hiver; & combien d'autres changements n'arrivent pas sur la terre?

Est-il possible de croire, que la Providence infinie de Dieu agisse sur les corps célestes, & qu'elle néglige les choses pour lesquelles ces mêmes corps ont été créés & réglés dans l'ordre & la situation, où ils se trouvent. Le Tout-puissant a créé le soleil, la lune & toutes les autres planetes pour avancer la fertilité de la terre, & pour donner en son temps la pluie, la neige, le froid & le chaud, afin que tout cela procure aux animaux leur nourriture en ornant cette même terre d'herbes, d'arbres, de fleurs & de fruits; & il dédaigneroit d'y jeter un coup d'œil? Et il lui seroit indifférent, que les animaux, qui l'habitent, nâquissent ou restassent dans le néant, qu'ils périssent ou qu'ils fussent conservés, pourvu toute fois que l'ordreregnât dans les corps célestes? Qui pourroit concilier tant d'inconséquences, & être doué de la saine raison?

Douteriez-vous encore, que ce bel ordre & cette sage disposition des corps célestes, fussent pour la fertilité & la conservation de la terre? Dieu l'explique aux sages, qui se fioient trop sur leurs raisonnemens au Liv. de JOB Ch. XXXVIII. v. 33. *Connois-tu l'ordre des cieux, & disposeras-tu de leur gouvernement sur la terre?* Dieu ne leur dit-il pas; si tu connois les mouvemens des corps célestes & leurs influences, ne vois-tu pas clairement, que cela est fait pour l'avantage de la terre? Croiras-tu après cela, que je ne jette la vue que sur ces corps célestes & que je ne prends aucun soin de la terre, pour l'amour de laquelle ceux-là existent?

Penser que la Providence Divine ne s'étend point sur les choses, qui sont au-dessous de la lune; soutenir, que la terre n'intéresse point Dieu, c'est vouloir attribuer au hazard tout ce qui s'y fait, & même sa durée, & sa conservation. Qu'il est facile de démontrer la fausseté d'une telle opinion! quand nous considérons la terre avec un peu d'attention, nous remarquons, que l'air se change souvent, que les mêmes vents ne soufflent pas toujours & avec la même force; nous ne voyons pas toujours le ciel pur

& ferein; la pluie n'est pas continuelle; les jours succèdent aux nuits, ils croissent dans un certain temps, & diminuent dans un autre. Les saisons se suivent dans un ordre si favorable & qui n'a pas encore été interrompu; on ne voit jamais l'hiver succéder au printemps, les glaces mettroient un obstacle à toutes les productions de la terre. La campagne se pare de fleurs, ensuite elle s'enrichit de fruits, & se repose pendant quelque temps, pour nous prodiguer de nouveaux présents. Une multitude innombrable d'animaux, habitent cette terre; les uns sont dans les eaux, les autres volent dans les airs, tous se reproduisent, & tous ont soin de leurs petits, jusqu'à ce qu'ils puissent subsister par eux-mêmes. Voilà le tableau du monde, que j'apperçois; si nous ne le considérons que superficiellement, si nous nous en tenons à la simple appréhension, nous nous écrierons, que tout cela arrive par hazard, nous ressemblerons à des enfants, qui entendent le marteau frapper contre la cloche pour annoncer l'heure, mais qui ne savent rien du mécanisme de l'horloge, & qui ignorent l'art qui y est renfermé. C'est par hazard qu'il pleut, que les ar-

bres fleurissent & portent des fruits. L'été succède par hazard au printemps & ainsi successivement; il fait nuit, parce qu'il fait nuit; il grêle, parce qu'il grêle.

Mais si l'on considère en homme raisonnable tous ces changements, qui arrivent sur la terre & si avantageusement pour ceux qui l'habitent; si nous examinons avec attention l'ordre & l'uniformité, dans lesquels ils se suivent toujours; si nous faisons réflexion que le printemps succède toujours à l'hiver, que c'est dans cette saison riante que toute la nature semble se ranimer & se rajeunir, qu'elle se pare de fleurs & de verdure: que c'est dans cette saison déterminée que l'oiseau fait son nid, & que les arbres fleurissent; nous renoncerons facilement à l'opinion que tout cela arrive par hazard, & que l'ordre très-sage, qui se rencontre dans les changements de la terre, n'y est causé que par un accident aveugle. Nous dirons avec DAVID : *Grand est le Seigneur & extrêmement louable!* qui parmi ces diversités surprenantes a tout disposé & tout conservé en si bon ordre. Je me sens puissamment confirmé dans cette opinion de Dieu, quand je remarque, que les corps célestes dans leur état
présent

présent sont ainsi faits pour l'amour de la terre. Je vois clairement, qu'ils servent à échauffer les choses, qui sont sous la lune & à faciliter leur accroissement, qu'ils sont employés à cette fin, comme le mouvement des roues dans un horloge sert à remuer l'aiguille & à montrer l'heure. Supposons, que le soleil, la lune & les étoiles changent leur cours; supposons même, que le soleil ne reparoisse pas le matin sur notre horizon, & qu'il s'arrête au milieu de la nuit, où il luiroit alors. Quel changement n'arriveroit-il pas sur la terre? Le jour paroîtroit-il dans nos contrées au temps accoutumé? Supposons même, que le soleil éclaire nos antipodes pendant une année entière. Pourrions-nous semer, planter, & moissonner? Et l'autre hémisphere, où il s'arrêteroît pendant ce temps, ne seroit-il pas brûlé par la chaleur? Les champs & les prés sécheroient & ne pourroient rien produire. Que d'incommodités nous causeroit un tel dérangement dans le cours du soleil! l'ordre changé dans les autres corps célestes nous seroit encore préjudiciable.

De ce raisonnement juste & simple il résulte, ce me semble, que ces grands

corps célestes ont une liaison admirable avec le globe terrestre. Cette liaison nous démontre, que c'est Dieu qui la conserve dans son uniformité. Seroit-il possible, que Dieu n'eût l'œil que sur le firmament, sans tourner en même temps ses regards sur la terre, avec laquelle il est si étroitement lié? La raison m'apprend à croire & à publier, que le Seigneur du ciel est aussi le Seigneur de la terre : ses yeux regardent sur la terre, qu'il a formée. „ C'est lui qui règle les années & „ les saisons; qui met des bornes aux „ hommes & qui fixe le temps qu'ils „ doivent habiter sur la terre. De lui „ viennent la neige & la grêle. Il donne „ le cours à la grande pluie, & fraye le „ chemin aux éclairs & au tonnerre. „

Il est donc hors de doute, que la direction de l'Eternel s'étend aussi sur les choses, qui sont sous la lune, & par conséquent, sur la terre que nous habitons. Mais l'Eternel a-t-il aussi l'œil sur tout ce qui se trouve sur cette terre? Et sa Providence s'étend-elle jusques sur ses moindres parties? Plusieurs, qui se font une idée singulière de la Divinité, croient, qu'il messieroit à la Majesté suprême de descendre jusqu'à des objets aussi bas.

O vaine imagination ! s'il ne convient pas à Dieu de les conserver, ne lui feroit-il pas encore moins convenable de les avoir créés ? Si ce n'est pas une honte d'être l'auteur & le créateur de tant de choses, comment feroit-il contraire à sa gloire de les conserver ? La conservation seroit-elle quelque chose de plus que la création ? Si donc la création de ces choses n'est pas désavantageuse à l'être infini, la continuation de cette création ne sauroit le rendre méprisable, & nous disons avec SAINT AMBROISE, (*L. I. Offic. c. 1.*) „ Peut-il y avoir une plus „ grande folie que de vouloir dire & „ soutenir, que Dieu a créé le monde, „ & qu'il n'en prend aucun soin ? Comment a-t-il fait quelque chose, si ce „ qu'il a fait ne l'intéresse en rien, & „ s'il n'en prend aucun soin ? „

S'il étoit indigne de la Majesté de Dieu de jeter les yeux sur les insectes ; si ces créatures, qui nous paroissent méprisables, ternissoient la sainteté des regards de l'Être suprême, lorsqu'il les considère ? Pourquoi sa main n'a-t-elle pas été souillée en les formant, & en leur donnant l'activité ? S'il étoit désavantageux à la gloire de Dieu de les gouverner, il

faudroit qu'il eût honte de son propre ouvrage, & qu'il se fût trompé dans la création. Mais celui qui marche dans une lumière où il n'y a point de ténèbres, peut-il se tromper? L'esprit qui n'a point de bornes, qui se représente très-distinctement non seulement le passé & le présent, mais encore devant qui le futur est évident, peut-il s'être trompé? Concluons donc, qu'il faut que Dieu conserve aussi les choses, qui nous paroissent petites & méprisables, ou qu'il ne peut pas les avoir créées. Il y auroit trop de témérité & d'impiété à penser, qu'il existe quelque chose, que Dieu n'auroit pas créé. Convenons donc, que ce créateur étend sa Providence sur toutes les créatures, quelque abjectes qu'elles nous paroissent.

Arrêtons-nous encore à cette objection & considérons-la plus attentivement. Nous remarquons, qu'il s'en faut de beaucoup, que les choses, que nous regardons comme si petites & si méprisables, le soient véritablement. Vois homme superbe & orgueilleux, considère une petite fleur, que tu foules aux pieds; examine une puce, peut-être n'y appercevras-tu pas moins d'art que dans la création

du soleil & des plus surprenants corps célestes, sur lesquels l'Eternel a établi son trône. Apprends de SAINT AUGUSTIN, comment on doit regarder & considérer ces choses (*de Civitate XV. 22.*) „ Dieu, „ dit-il, est un maître, qui est grand dans „ ses ouvrages, afin de n'être pas plus „ petit dans ses moindres, dont on ne „ doit pas juger selon leur grandeur, „ qui „ est petite, mais suivant la sagesse de „ celui qui les a faits. „ Je suis presque tenté de croire, qu'il y a plus d'art dans une puce, que dans le corps du soleil. Nous ne remarquons dans cette masse immense que deux ou trois mouvements & nous en remarquons une infinité à la puce, qui sont tous différens les uns des autres. Ecoutons comme en parle SAINT AUGUSTIN : „ Ayez de l'attention, dit- „ il, & connoissez Dieu par une puce. Qui „ est-ce qui a disposé les membres de la „ puce & de la puce de terre en telle „ sorte, qu'ont leur ordre différent, „ qu'elles vivent & qu'elles remuent? „ Considérez cette unique petite bête; „ que l'on examine ce petit corps, comme l'on voudra; quand on remarque „ bien l'ordonnance régulière de ses membres, & la vie qui fait, qu'elle se re-

„ mue; comme elle évite la mort, com-
„ bien elle aime la vie; quel désir elle a
„ de la volupté; comme elle évite tout
„ ce qui peut la chagriner; comme elle
„ fait voir différents sentiments, & est
„ la plus agile dans un mouvement qui
„ lui convient. Qui a donné à la puce
„ l'aiguillon, dont elle se sert pour fu-
„ cer le sang? Que petit, est le canal par
„ lequel elle avale le sang qu'elle suce! „
Qui est-ce qui a fait tout cela? Qui a
ainsi disposé cette petite bête? „ Louez
le grand Dieu, qui a créé l'ange dans
„ les cieux, & le vermisseau sur la terre. „
Quand je considère les ruches des abeil-
les; qu'elles sont géométriques! que tout
y est bien régulier & uniforme! toutes
les petites cellules sont à fix coins, &
sont très-étroitement unies ensemble; el-
les sont égales tant par rapport à leurs
angles qu'à leurs côtés. Qui est-ce qui a
enseigné tout cela à l'abeille? Encore,
combien le ver à soie n'est-il pas mer-
veilleux dans son art? Cette bête dans sa
figure est une chenille de peu d'apparen-
ce; il n'est pas moins un excellent miroir
de la Toute-puissance de Dieu. Il s'en-
veloppe tout entier dans le fil le plus
mince & le plus subtil; il se fait un pas-

sage à travers cette enveloppe, & il n'en-dommage pas le moindre fil. Hommes pleins d'orgueil, votre étonnement n'est-il pas plus grand, quand vous considérez le bâtiment des abeilles, le travail des vers à soie, la toile de l'araignée, les nids des oiseaux, que quand vous contemplez la vaste étendue des cieus, auxquels vous bornez la Providence divine? Ordinairement vous admirez plus l'art dans les petites choses, que celui qui se rencontre dans les grandes.

Il seroit inutile de s'arrêter davantage à des comparaisons. Il est évident, que Dieu est grand dans les grandes choses, & qu'il n'est pas moins grand dans les petites.

Dé quelque côté que nous considérions le Tout-puissant dans ses ouvrages, il ne change point de face. Puisque Dieu est également grand dans toutes ses créatures, aucune ne doit être privée de sa Providence. Il ne peut pas être plus défavantageux à sa divine Majesté, que nous la voyions jeter la vue sur la moindre petite fleur, & sur le moindre vermillon, que lorsque nous considérons sa main, qui retient les grands corps célestes, pour qu'ils ne tombent pas en ruine, & qu'ils

ne se détruisent pas les uns les autres. Ses perfections sont toujours les mêmes, aucune n'est souillée, ni altérée, quand la Providence Divine gouverne les choses chétives & de peu de valeur aux yeux des hommes. Les raisonnements de ceux qui prétendent, qu'il ne convient pas à la grandeur infinie de Dieu d'étendre sa Providence jusques sur le moindre vermicelle, sont faux & inconséquents; ils mesurent les grandes & infinies perfections de la Divinité, suivant les vaines coutumes des hommes, suivant la fausse idée, qu'ils se font de ce qui est convenable ou de ce qui ne l'est pas. Ils s'imaginent, que nos pensées doivent être les pensées de l'Eternel, & que nos voies doivent être aussi les voies du Très-haut. Ils croient, que leur imagination déréglée est la règle de l'honnête, & qu'elle doit être le miroir où le Créateur considère ses créatures. Insensés ! vous montrez toute la faiblesse de votre esprit, sans que la Majesté de Dieu, qui prend soin de tout ce qui existe, puisse en être blessée ni avilie.

Après un tel examen il faut que nous confessions humblement, qu'il est un maître très grand & très expert, qui se
montre

montre admirable dans tous ses ouvrages, & qui veille avec le plus grand soin sur toutes choses & même sur les moindres & sur les plus petites. C'est ce dont il nous assure lui-même au ch. X. de SAINT MATHIEU v. 29. *Il ne tombera pas un passereau en terre sans la volonté du Pere. Les cheveux même de votre tête sont tous comptés.* „ O Divinité adorable! Ô „ Dieu! tu es de tout temps notre Roi, „ qui donnes tout le secours que l'on „ reçoit en terre. Tu fends la mer par ta „ force, & tu brises les têtes des dragons „ dans l'eau : tu écrases les têtes des baleines, & les donnes pour nourriture „ au peuple, qui est dans la solitude; „ tu fais rejaillir des fontaines & des „ ruisseaux : tu fais tarir des fleuves rapides. Comment la terre seroit-elle un „ coin trop reculé, sur lequel les rayons „ de ta Divinité ne pussent pas tomber! „ le jour & la nuit sont à toi. Tu fais „ que le soleil & les astres ont leurs „ cours réguliers. Tu mets à chaque pays „ ses bornes. Tu crées l'été & l'hiver. Si „ la Divine Providence s'étend sur toutes ces choses, si elle darde ses rayons „ sur les moindres parties de la terre. „ combien plus aura-t-elle soin de vous,

„ Ô homme ! n'êtes-vous pas beaucoup
„ plus excellent qu'elles ? Si Dieu revêt
„ ainsi l'herbe qui est aujourd'hui, dans
„ les champs, & qui demain sera mise
„ au four, ne vous revêtira-t-il pas beau-
„ coup plutôt, ô gens de petite foi ? Oui
„ Seigneur, tu es notre conservateur,
„ tu es celui qui nous gouverne ! nous
„ t'adorons. „



QUATRIEME RÉFLEXION.

Dieu gouverne non seulement toutes choses, mais il les gouverne avec sagesse. C'est de quoi il faut se convaincre, pour parvenir en ce monde au repos & à la tranquillité de l'esprit.

JUSQU'ICI nous avons pris soin d'élever l'homme jusqu'à la connoissance de Dieu & de ses ouvrages, comme le meilleur remede pour assurer la tranquillité & le repos. Il étoit nécessaire de donner cette connoissance de Dieu à la créature pour lui faire honte, de ce qu'elle ne se contente pas de ce que la sagesse infinie a ordonné & destiné pour elle. Démontrons à présent, que c'est dans cette connoissance que consiste principalement l'art de jouir d'un repos inaltérable dans tous les événements de la vie. Nous mettrons en évidence, qu'en toute occasion on peut trouver mille moyens pour prévenir l'inquiétude de l'esprit, de crainte que notre repos soit troublé, ou pour la calmer, si elle se fait sentir.

Posons pour fondement les proposi-

tions suivantes : si Dieu regle & ordonne tout ; si tout se fait toujours selon la plus grande sagesse ; s'il a toujours soin du bien & du bonheur de l'homme, & si pour cet effet il choisit toujours les meilleurs moyens, je puis être content de ce qui arrive. J'espère que personne ne contredira cette conséquence ; elle est simple & naturelle après la condition, que nous y avons mise. Nous en tirons donc cette règle. Ceux qui veulent jouir du repos & de la tranquillité, doivent fermement se convaincre que la Providence de Dieu gouverne sagement le monde. Nous allons examiner la manière, dont Dieu le gouverne, prouver évidemment que cette manière a pour but le bien & le bonheur des hommes, & que sa Providence divine se sert des meilleurs moyens pour y parvenir. Jettons de nouveau un coup d'œil sur le sanctuaire du Seigneur ; considérons bien, quel est son esprit, afin de connaître, quelle est sa sagesse dans le gouvernement du monde.

Si nous sommes bien persuadés, que tout vient de Dieu, qu'il n'arrive rien sans sa permission, & qu'il est juste ; je veux dire qu'il donne à un chacun ce qui lui est bon, nous ne ferons jamais

mécontents de notre état. Voila donc de quoi on doit fermement convaincre son esprit. Tout arrive selon la volonté de Dieu, & Dieu est juste, sage & saint. Il est sage, & par conséquent il reconnoit sa gloire & mon bonheur. Il est juste, & ce qui est injuste ne sauroit donc lui plaire; mais il donne à chacun suivant ce qu'il mérite. Il est saint; & ainsi il cherche à conduire les hommes dans le port sacré de la félicité. Si tout cela est hors de doute, que notre esprit aura lieu d'être content.

Quand on met sa confiance en la probité de quelqu'un, on se repose facilement sur sa parole & sur ses actions. Avec quelle ardeur un soldat ne suit-il pas son Général, quand il ne doute point de son expérience militaire, il s'expose aux plus grands dangers. Les hommes divisés même par l'intérêt se reglent sur les décisions d'un Jurisconsulte habile, qui s'est acquis la réputation d'homme sçavant & integre. Un malade prend avec confiance tout ce que la médecine a de plus mauvais & de plus amer, quand un Médecin habile & expérimenté le lui ordonne. Examinons maintenant l'esprit & la sagesse du Très-haut pour y mettre toute notre confiance.

Pour nous former une juste idée de la sagesse de Dieu, il faut examiner avant tout ses connoissances profondes, par les différents objets, sur lesquels elles s'étendent.

Dieu connoit toutes les choses purement possibles, qu'il peut créer actuellement par sa toute-puissance. Jusqu'où ne s'étend pas cette possibilité des choses? Et Dieu en a une connoissance très-exacte. Quelle étendue de connoissances! qui peut en reconnoître l'abîme! Dieu connoît très-distinctement tous les mondes possibles, dont un seul existe. Personne, je crois, ne peut refuser à Dieu cette connoissance; elle est de l'essence de la Divinité. Quiconque voudroit la nier, borneroit l'esprit infini, quelle inconséquence! nous ne nous procurons, nous autres hommes, nos connoissances, que peu à peu; tantôt nous nous représentons une chose, tantôt une autre. A cet instant mon ame pense à un ange, & peu après à un homme. La pensée, qui suit, chasse toujours la précédente. La foiblesse de notre esprit nous empêche de penser en même temps à toutes les choses, qui peuvent se présenter à notre esprit. Il n'en est pas ainsi de la connoissance de Dieu; aucune

diversité n'a lieu dans ses idées; son esprit infini se représente toutes les choses à la fois, & rien n'est caché à ses yeux. Non seulement il peut se représenter tout ce qui est possible, mais il se le représente actuellement. La nature immuable de Dieu exige nécessairement cette connoissance.

La création de ce monde demandoit aussi, que l'esprit infini de Dieu connût les choses possibles, qui n'existent pas actuellement. S'il n'eût pas eu cette connoissance, il étoit impossible qu'il eût pu entreprendre une création; il n'eût pu ordonner les choses pour une certaine vue, s'il ne les avoit déjà connues, considérées, & pour ainsi dire, liées ensemble dans sa pensée avant qu'elles n'existassent réellement, & dans le temps qu'elles n'étoient que possibles. Un Architecte fait communément le plan d'un ouvrage qu'il veut élever. Cela ne fera point offenser le très-haut auteur de toutes choses, si en faveur de notre foiblesse, nous nous représentons son esprit d'une manière conforme à nos sens, pour nous le rendre un peu compréhensible. Dieu voulant créer un monde en aussi bon ordre & aussi régulier, qu'est celui qu'il a créé, il falloit qu'il jettât un coup d'œil dans le regne

presqu'infini des choses possibles; il falloit qu'il se représentât tous les mondes, qui peuvent exister; & qu'il mît, pour ainsi dire, en délibération, lequel de ces mondes devoit être tiré du néant. Ensuite il préféra celui-ci à tous les autres; il résolut de donner l'existence à ce monde-ci, que sa sagesse infinie, qui ne peut se tromper, se représentoit comme le meilleur de tous les mondes possibles. Il choisit de plusieurs mondes possibles les espèces particulieres des créatures, qui étoient conformes à son but, & détermina la place, que chacune devoit tenir parmi les autres, & le temps & l'ordre, dans lequel elles devoient exister. Une connoissance des choses possibles dans leur possibilité n'étoit-elle pas pour cela absolument nécessaire? Dieu a créé aussi le monde selon sa liberté. Auroit-il pu faire un libre choix des choses, qui existent actuellement dans ce monde, s'il ne s'en étoit représenté comme possibles un grand nombre, qui n'existeront jamais? Cette liberté peut-elle avoir lieu sans un choix? Si donc Dieu a agi librement dans la création de ce monde, il faut qu'il se soit représenté un plus grand nombre de mondes possibles, afin de pouvoir en faire un

choix. On demandera peut-être si Dieu a agi librement dans le choix des créatures, & si ses actions sont toujours libres, pourquoi donne-t-il actuellement l'existence aux hommes qui sont en ce monde de préférence à beaucoup d'autres, qu'il pourroit créer aussi facilement par un acte de sa volonté, que ceux qu'il a créés actuellement? Cette question est aussi difficile à résoudre, qu'elle est curieuse. Nous craindrions de pécher contre le créateur, si nous voulions déterminer les raisons les plus proches, qui font agir sa sagesse incompréhensible. Nous savons, que Dieu dans ses opérations ne fait rien sans raisons, mais notre esprit borné ne peut pas toujours les appercevoir. Qui entrera là-dessus en discussion avec le Seigneur? Qui a connu ses pensées? Qui a été son conseiller? C'est ce que SAINT PAUL répond à ces esprits curieux, qui se piquent de sagesse. Ce grand Apôtre nous enseigne, que plusieurs raisons, selon lesquelles Dieu agit dans des cas particuliers, sont enfermées, cachées, & comme ensevelies dans la profondeur de la Divinité, que l'homme ne sauroit approfondir. Je me contente de savoir, que la sagesse infinie n'a pas voulu

créer d'autres hommes. Quand je fais attention, que toutes les opérations de Dieu, tendent à manifester & à avancer sa gloire, il me paroît d'abord vraisemblable ou plutôt certain & hors de doute, que ces anges, ces hommes, ces éléments, ces cieux, en un mot tout ce monde a été choisi, parce qu'il a trouvé ces créatures les plus propres entre toutes à faire voir ses perfections & à avancer sa gloire.

Dieu connoît donc les choses purement possibles. Les Théologiens appellent communément cette connoissance, science de simple intelligence de Dieu. Pour nous en retracer encore une idée claire & distincte, il faut faire attention à l'explication suivante. Cette connoissance est celle, selon la quelle Dieu comprend toutes les choses possibles, qu'il connoît & se représente toutes à la fois & en même-temps de toute éternité comme des choses, qui pourroient être créées par sa puissance infinie. Considérons maintenant la seconde espece de connoissance de Dieu.

De même que les choses purement possibles sont connues de Dieu; aucunes de celles qui existent actuellement n'échappent à sa vue; l'esprit suprême les connoît toutes; & cette connoissance est ap-

pellé science contemplative ou de vision. Il connoit le présent, le passé & l'avenir; il se représente toutes ces choses ensemble de la manière la plus distincte. Cette quantité d'années écoulées depuis le commencement des siècles, sont aussi évidentes & aussi présentes à sa vue, que le moment indivisible, dans lequel nous vivons maintenant; & le temps futur le plus caché n'est pas capable de mettre devant ses yeux un voile, qui puisse leur cacher ce qui est encore à venir. Il ne perd rien par le temps passé & ne gagne rien par le temps, qui doit suivre. Tout est toujours & dans tous les temps évident & présent à ses yeux. Dieu connoit toutes les choses selon toutes leurs propriétés; il en fait les changements, l'âge & l'ordre dans lequel elles se suivent, le nombre, la grandeur &c. : & cette connoissance est si vaste qu'il n'y a pas un cheveu, pas un atome dans le monde, qui ne soit présent devant lui. Il ordonne toutes choses; il détermine le lieu, la durée, les propriétés & tous les changements de toutes les créatures inanimées, vivantes, raisonnables & irraisonnables. Il en connoît les opérations, non seulement celles, qui sont nécessaires, mais aussi celles qui dépendent

uniquement de la libre volonté des hommes & qui sont accidentelles, parce qu'elles se font sous de certaines conditions.

Les Sociniens refusent à Dieu cette connoissance; ils croient que les opérations libres & futures des hommes, & que tout ce qui se fait sous de certaines conditions, & qui est purement accidentel, n'est point l'objet de la connoissance divine. Ils disent, que Dieu connoit seulement les changements des hommes, qui sont d'une nécessité absolue ou physique; mais ils nient, qu'il connoisse les changements accidentels tant libres que conditionnels, quel'on appelle dans les écoles *scientiam Dei mediam*, la moyenne science de Dieu. Mais refuser à Dieu cette connoissance, c'est lui ravir ses perfections divines & les vouloir borner. Quel Dieu est-ce qu'un Dieu, qui a fait toutes choses, & qui ne fait pas cependant ce qui résulte de leur existence actuelle? Supposons pour un moment, que Dieu ignore les choses futures, & qu'il ne les prévoit pas avant qu'elles arrivent; il ne les connoit donc que lorsqu'elles arrivent? Quel Dieu aurons-nous en ce cas-là? N'est-ce pas un Dieu, qui apprend tous les jours

quelque chose de nouveau, qui ne fait pas aujourd'hui ce qui arrivera demain, & dont l'esprit est enveloppé de ténèbres? C'est ainsi que l'on déshonore la lumière parfaite, devant laquelle il n'y a point de variation, ni d'ombre de changement! refuser à Dieu cette connoissance, c'est s'élever contre l'Ecriture sainte, qui est sortie de la bouche même de la vérité éternelle; elle le nomme un Dieu tout-sachant, qui connoît jusqu'aux replis du cœur; elle ajoute, que son œil voit tout. Si on veut s'en rapporter à ce témoignage, il s'en suit nécessairement, qu'il faut aussi que Dieu sache les choses futures, le fond de nos cœurs, d'où dépendent nécessairement les résolutions, que nous voulons encore exécuter. Autrement comment l'Ecriture sainte pourroit-elle assurer, que Dieu fait toutes les choses possibles? Il faudroit refuser encore à Dieu cette connoissance; & quel Chrétien oseroit contredire l'Ecriture? Ou il faudroit convenir, que cette connoissance des choses futures n'est pas du nombre des choses possibles; & qu'elle raison pourroit-on avoir pour soutenir une telle absurdité? Si quelqu'un s'égaroit assez pour tomber dans cette erreur, il n'auroit qu'à faire

attention à ses propres connoissances, & il seroit bientôt convaincu de la possibilité de la prévoyance. Nous n'entrerons pas ici dans une longue recherche de cette affaire selon la lumière de la nature. Cette considération pourroit être trop longue, & devenir trop difficile à comprendre pour ceux, qui n'étant point versés dans la philosophie, ne sont point accoutumés à penser profondément. Nous tâcherons de nous convaincre d'une manière facile & fort succincte de cette prévoyance de Dieu, pour affermir dans cette vérité ceux, qui confessent cette doctrine, de peur qu'ils ne se laissent aller à l'erreur. Nous aurons recours à la parole de la vérité sortie de la bouche de Dieu. Qui se connoît mieux que Dieu même? A qui ses attributs sont-ils mieux connus qu'à lui-même? Approchons-nous de cette source, d'où il ne sort que vérité; peut-être y trouverons-nous des traces fort claires; que la prévoyance des opérations libres & futures des créatures raisonnables, & des choses futures, qui dépendent d'une certaine condition, sont un objet de la toute-science divine. L'Écriture ne nous laisse pas chercher en vain; nous pouvons nous

y instruire, pourvu toute fois que nous voulions nous défaire de tout préjugé, & permettre qu'elle nous instruisse.

L'Ecriture sainte nous enseigne expressément, que Dieu fait les opérations libres & futures des hommes. Nous en chercherons les témoignages, nous nous soumettrons à ce qu'ils enseignent & nous y applaudirons, quand même nous ne pénétrerions pas jusqu'à la maniere & à la possibilité de cette prévoyance. Ecoutons ce que dit DAVID dans le *Pseaume* 119. „ Seigneur tu m'éprouves, & tu „ me connois; que je fois assis ou debout, „ tu le connois. Tu découvres de loin „ mes pensées. Tes yeux me voyoient, „ lors même que j'étois encore une masse „ informe; & dans ton livre étoient „ écrits tous les jours, qui devoient en- „ core venir & dont il n'y en avoit au- „ cuns d'arrivés., Excellent témoignage, par la bouche duquel parle l'esprit de verité! preuve suffisante. Mais s'il y a des gens, auxquels elle ne fût pas, qu'ils entendent le témoignage, que Dieu se donne lui-même dans le onzieme chapitre du PROPHETE EZECHIEL, quand il ordonne à ce Prophete de dire: „ Vous „ avez ainsi parlé, ô maison d'Israel,

„ mais je connois les pensées de votre
 „ esprit une par une. „ Et comment
 SALOMON pourroit-il dire? „ Que le
 „ cœur des Rois est dans la main de
 „ l'Eternel, comme des ruisseaux d'eau
 „ courante, & qu'il l'incline à tout ce
 „ qu'il veut. „ A ces preuves ajoutons-
 en encore une autre tirée des prophé-
 ties & de leur accomplissement. Dieu
 a prédit bien des choses quelques cent
 ans avant qu'elles ne soient arrivées. Tou-
 tes ces prophéties ont été accomplies; el-
 les parlent de certains événements, qui
 dépendent uniquement de la libre vo-
 lonté des hommes, & qui sont purement
 accidentelles. Comment concilier tant de
 prédictions expresses des choses futures,
 avec cette proposition : Dieu ne connoît
 pas les choses futures, qui dépendent de
 la libre volonté des hommes. Elles n'au-
 roient pu cependant avoir été prédites cer-
 tainement, si Dieu n'avoit pas eu une
 connoissance exacte & certaine de ces li-
 bres résolutions. Ainsi la prévoyance de
 Dieu, dit TERTULIEN, a autant de té-
 moins qu'il y a de Prophetes & de pré-
 dictions.

Passons plus loin & examinons, si l'es-
 prit de Dieu fait aussi les choses futures
 con-

conditionnelles, ou qui se font sous de certaines conditions. Voilà encore un écueil, qu'il faut éviter, & ne pas être du sentiment de ceux, qui disent, que Dieu n'a pas cette connoissance.

L'homme est fort enclin à juger de la connoissance de Dieu suivant sa connoissance imparfaite; l'expérience nous l'apprend, aussi il se trompe souvent, & tombe dans l'erreur, lorsqu'il y pense le moins. Il oublie la différence infinie, qu'il y a entre lui & le Créateur; il croit pouvoir nier avec fondement ce, dont il ne peut pas voir la possibilité. Il n'est pas étonnant que beaucoup de gens entraînés par des raisons spécieuses & de faux préjugés croient, que Dieu ne fait pas & ne connoît pas les choses futures conditionnelles ou qui se feront sous de certaines conditions. Mais si nous prenons garde à notre ame, si nous veillons afin qu'elle ne s'endorme pas, si nous avons soin de la garantir de tout préjugé & de tout raisonnement précipité & téméraire, si enfin, elle a une connoissance suffisante de l'essence de Dieu, jamais elle ne tombera dans cette erreur. Nous ne nous joindrons pas alors à ceux, qui rejettent cette connoissance de Dieu, & nous nous garde-

rons bien de penser comme d'autres, qui soutiennent, que la raison & la lumière naturelle ne décident rien sur ce point. La saine raison & la parole de Dieu, qui prêche la révélation, m'engagent à lui attribuer cette connoissance. Nous nous soumettons à ce que nous enseigne l'Ecriture sur cet article. Dieu connoît le mieux son essence & sa nature, & quand il se dépeint aux hommes, ses traits sont toujours parfaitement semblables à l'original. Remarquons bien ce qu'il dit en l'onzième Chapitre de Saint Mathieu, verset 21. voici ses propres paroles : „ Si „ les miracles, qui ont été faits au mi- „ lieu de vous, eussent été faits à Tir & „ à Sidon, il y a long-temps, qu'elles se „ feroient repenties avec le sac & la cen- „ dre. „ Preuve très-claire que Dieu a connoissance des choses futures conditionnelles ou qui dépendent d'une condition. On trouve encore des preuves de cette espece au Livre 1. de Samuel Chapitre 23. v. 11. *it. Ezech.* 3. v. 5. 6. ô Dieu adorable! nous sommes surpris de la grandeur de ta connoissance. Tout ce qui est possible, tant au ciel que sur la terre est clair & évident devant tes yeux. Qu'il soit passé, présent ou futur; qu'il existe,

ou qu'il ne surpasse jamais les bornes de la possibilité, tout t'est connu, & rien n'échappe à ta vue. O Dieu tout-sachant, à ta sagesse soit louange, honneur & gloire.



CINQUIEME RÉFLEXION.

Il n'arrive rien par hazard, mais Dieu dirige le cours du monde selon sa connoissance & selon sa sagesse; nous ne pouvons ni le blâmer ni le rejeter. C'est ce que l'on prouve ultérieurement.

Nous avons démontré dans la réflexion précédente l'infinie étendue de l'esprit & de la connoissance de Dieu. Nous en concluons, que rien n'a été créé ou produit par un pur hazard; que rien n'arrive en ce monde par un cas fortuit, ou par un accident aveugle, qui y survienne. L'Eternel s'est représenté selon sa toute-science tous les mondes possibles, & a produit par sa puissante parole, ce qui étoit conforme à son but. Or comme dans la premiere création tout a été fait selon le décret du Conseil de Dieu; ainsi rien ne se fait maintenant dans le monde par un cas fortuit; tout ce qui y arrive, y arrive selon la prévoyance de Dieu. (*Math. X. 29.*) *Il ne tombe pas un passereau en terre sans la volonté du Pere,* dit notre Sauveur. Cette sentence ne

prouve-t-elle pas clairement la Providence divine? Une chose arrive par hazard ou par un cas fortuit, quand elle se fait à l'insçu & contre la volonté d'une personne, qui a entrepris un ouvrage, duquel résultent d'autres effets & d'autres changements, que ceux, auxquels il s'attendoit naturellement. Supposez, que quelqu'un ait jetté une pierre en l'air, & qu'en retombant elle ait atteint un jeune enfant, qui passoit, & qu'elle le tuât contre son attente & contre sa volonté. La mort de cet enfant ne serait-elle pas un cas fortuit à l'égard de celui, qui a jetté la pierre? Son dessein n'étoit pas de tuer cet enfant. Mais tout ce qui arrive dans ce monde, c'est la main de Dieu qui l'opere, que cela se fasse médiatement ou immédiatement; c'est Dieu qui le permet; par conséquent rien ne peut arriver par un cas fortuit. Car l'Eternel fait tout, il n'arrive que ce qu'il veut, & il veut qu'il arrive. Prétendre admettre un hazard, ce seroit combattre la prévoyance divine. Quel absurde témérité! croiriez-vous, que c'est par hazard, qu'il pleut trop ou trop peu, que les maladies regnent; que la peste dévaste les villes & la campagne; que la

guerre désole les plus belles contrées? Reconnoissez, que c'est Dieu qui dispose tous ces fléaux selon sa sagesse & selon ses desseins éternels. Tout arrive selon la sage direction de Dieu; prétendre la borner, seroit contredire la nature divine & l'Ecriture, qui dit clairement : *Dieu soutient tout par sa puissante parole.* Puisque donc la prévoyance divine s'étend aussi sur les libres opérations des hommes, & qu'il en connoît par conséquent les bonnes & les mauvaises, aucune ne peut arriver par hazard. Les résolutions des hommes sont tellement connues de Dieu, qu'il prévoit d'avance, comment chaque homme se déterminera selon sa liberté dans chaque occasion & selon les circonstances, où il se trouve chaque fois. Il connoît, quelles opérations l'homme entreprendra selon qu'il se trouvera dans ces circonstances ou dans d'autres, il se représente les opérations, qui dépendent d'une certaine condition; il choisit les circonstances, dans lesquelles l'homme se sert de sa liberté, de façon que ses opérations sont conformes aux desseins de l'Eternel. Tâchons de nous rendre cette mystérieuse connoissance plus claire par un exemple, qui la confirmera. Ses effets sont cer-

tains, & bien surprenants. L'Ecriture sainte nous rapporte, qu'Absalon courant à toute bride dans une forêt, fut accroché par les cheveux à un chêne, que le mulet qu'il montoit, s'échappa sous lui, & qu'Absalon demeura suspendu entre le ciel & la terre. Un homme le vit dans ce malheureux état & ne lui prêta aucun secours; Joab qui le poursuivoit, le trouva & lui perça le cœur d'un dard. Toutes ces circonstances font-elles un effet du hazard?

Dieu, qui est infiniment juste, avoit résolu dans son décret éternel la punition de ce fils coupable, & il falloit que ce décret s'accomplît. En ne considérant que les causes les plus proches, qui se rencontrent dans la mort d'Absalon, on pourroit penser, qu'il y a plusieurs circonstances, qui y sont arrivées par hazard. Il me semble entendre dire; c'est par hazard qu'Absalon passoit sous un chêne, dont les branches étoient basses; c'est par hazard que ce Prince avoit les cheveux épars, & qu'un tourbillon de vent les engagea dans les branches de l'arbre. Mais tout ce qui vous paroît un pur hazard, étoit déterminé dans les décrets éternels. Dieu, qui punit la méchanceté, vouloit

mettre fin à celle de ce fils ingrat, & donner au monde un exemple mémorable de sa vengeance sur les méchants : ici Dieu ouvrit, pour ainsi dire, le livre de sa prévoyance, il vit qu'Absalon chassé de son camp prendroit la fuite sur un mulet ; il découvrit ensuite les lieux, par lesquels ce fugitif passeroit ; il prévint qu'une chevelure blonde flatteroit la vanité de ce jeune rebelle, & qu'il la laisseroit croître pour orner sa tête. Dieu choisit ces circonstances sans donner atteinte à la liberté d'Absalon. Il permit long-temps auparavant, qu'un chemin fût fait sur le champ de bataille, que l'arbre fut planté. Un vent furieux s'éleva, la bataille se donna, Absalon fut battu, prit la fuite, & choisit lui-même le chemin pour se dérober à l'ennemi, qui le poursuivoit. Hélas ! dans le temps, qu'il croyoit échapper à la mort, il alloit au devant d'elle. Dieu, qui tire les vents de leurs cavernes, excita un tourbillon, qui entortilla les cheveux d'Absalon dans les branches d'un arbre, où il demeura suspendu. Joab l'eut bientôt joint & le tua. Dieu avoit prévu tout cela, il le permit, parce que tout étoit conforme à ses desseins. Fut-il fait quelque violence à la liberté d'Absalon ?

salon? Non sans doute. Dieu ne se servit que des opérations libres de ce fils rebelle, pour exercer sa vengeance selon sa sagesse sur un infidèle, de manière que cet exemple pût profiter aux méchants pour les détourner du crime.

Pour nous mieux faire comprendre cette prévision divine, & pour nous la rendre plus sensible, ayons recours à des exemples; ils rendent une vérité plus intelligible, elle en devient plus claire, & elle s'imprime plus facilement dans l'esprit. Jésus-Christ le Sauveur du monde naquit à Bethléem, petite ville de Judée, dans une petite cabane. Toutes ces circonstances seroient-elles un effet du hasard? Ceux qui ne considéreront que les causes les plus proches, qui ont précédé cette naissance, pourroient bien les imputer au hasard. Ne semble-t-il pas, qu'il est arrivé par hasard, que dans le temps que la Sainte Vierge étoit enceinte du précieux gage de notre rédemption, un édit fut publié de la part de César Auguste, qui obligeoit chaque sujet de son vaste empire de se faire enrôler dans sa ville; n'est-ce pas par hasard que la plus sainte des mères s'adressa à des gens, qui n'eurent aucune pitié d'elle, & qui

lui refuserent un azile, où elle put accoucher commodément? Ne semble-t-il pas que c'est par un cas fortuit, qu'elle trouva encore une cabane dans le temps que tout le monde l'abandonnoit, où elle accoucha du Sauveur, par la parole duquel tout l'univers avoit été fait? Mais les Prophetes ne l'avoient-ils pas prédit? Dieu avoit prévu toutes ces circonstances; il les choisit, parce qu'elles étoient conformes à ses desseins & à ses vues; il choisit ce lieu méprisé, afin que Jesus-Christ donnât dès le berceau un exemple de soumission & de souffrance.

Soyons bien persuadés, que rien n'arrive en ce monde sans le sage décret du conseil de Dieu. Cette vérité doit être la regle de notre jugement, si nous voulons bannir l'inquiétude de notre esprit, & y faire succéder la tranquillité. Ce n'est point par hazard, que la pluie tombe du ciel, qu'il fait des éclairs & qu'il tonne; qu'une grande chaleur dessèche tout, qu'un froid excessif fait périr les hommes & les animaux; toutes ces choses sont des décrets du ciel. La tyrannie de ceux qui gouvernent la guerre, les batailles perdues ne sont pas de simples actions honteuses des hommes; mais elles sont

en même temps des directions de Dieu, qui se fert de leur imprudence & de leur témérité pour arriver au but, qu'il s'est proposé, & qui en conséquence le permet. Gardons-nous bien de nous arrêter aux événements de ce monde, & à leurs causes les plus proches; élevons nos pensées plus haut, & portons la vue jusques sur Dieu qui permet un mal pour ne pas gêner notre liberté; mais il le fait servir à notre bien. Considérez bien cela, ô hommes, toutes les fois que le train des affaires de ce monde vient troubler votre repos.

L'homme orgueilleux & toujours aveugle, quand il veut juger des voies incompréhensibles de l'être suprême, reconnoît, que Dieu a réuni & enchaîné toute la suite des choses & des événements; mais il ose les censurer. Dieu n'auroit-il pas pu, dit l'impie, faire un meilleur choix en beaucoup de choses, & établir un meilleur ordre? Pourquoi, ajoute-t-il, laisse-t-il luire si long-temps le soleil avec violence, que les fruits de la terre se dessèchent & périssent? Pourquoi permet-il les guerres? Pourquoi ne dissipe-t-il pas d'abord la puissance de ceux qui s'en servent pour opprimer & détruire

leurs semblables? Pourquoi enfin ne donne t-il pas à sa créature une paix éternelle? Cette paix seroit la source du bonheur du genre humain. C'est ainsi que l'homme orgueilleux s'égare dans ses raisonnemens; il blasphème sans s'en apercevoir contre son Dieu, & il en blesse la gloire. Quelle folie! où plutôt quelle témérité que de prétendre diriger les démarches de l'Eternel, dont la sagesse est infinie! quel orgueil! que d'oser entrer en discussion avec le Seigneur, dont les voies sont justes & saintes. Etes bornés & impuissans que nous sommes! nous voulons juger des choses si relevées avec la foiblesse de notre esprit; & nous ne sommes pas capables de bien arranger nos propres affaires, qui sont sous nos yeux; nous sommes aveugles dans notre propre maison, & nous voulons trouver des défauts dans la grande maison de l'Eternel. Serions-nous assez insensés pour nous imaginer en savoir autant que le Créateur? Ferions-nous mieux les choses qu'il ne les a faites? Quel désordre n'y auroit-il pas sur la terre, si Dieu, qui gouverne souverainement tout, vouloit se régler sur la pensée des hommes, qui sont rarement de même avis? Quand l'un souhaite le

beau temps, l'autre demande la pluie. Quand le Laboureur désire la paix afin de vivre en repos, & de pouvoir faire sa moisson, le Soldat désire la guerre pour faire du butin, & moissonner, où il n'a pas semé. Le Jardinier souhaite un air calme & tranquille, afin que sa semence & ses fruits ne périssent pas; en même temps le Batelier aspire après le vent pour rendre sa navigation plus courte & plus heureuse. C'est ainsi que les hommes se combattent dans leurs vœux & dans leurs désirs. Comment Dieu pourroit-il contenter en même temps des souhaits si différents? Quand même l'Eternel vous remettroit le gouvernement de ce monde, comment voudriez-vous, ô homme, vous satisfaire vous-même, vous qui souhaitez en même temps des choses incompatibles, & toutes opposées au bonheur de votre voisin?

Reconnoissons, que nous ne sommes pas en état de juger des voies cachées de Dieu. Misérables & aveugles créatures! comment voulons-nous décider, si un événement est meilleur qu'un autre, qui lui est opposé, puisque nous ne pouvons voir d'un coup d'œil tout l'enchaînement des événements? Qui peut dire

avec raison : cela est meilleur dans le monde ; s'il ne peut voir d'un coup d'œil tout cet univers, & s'il ne connoît pas parfaitement toutes les circonstances, qui y sont attachées ? Les voies de Dieu demeurent cachées à l'esprit de l'homme jusqu'à ce qu'il les manifeste par sa sagesse, sa bonté, sa justice & sa sainteté.

Homme plein d'inquiétude & de mécontentement ! vous qui trouvez à redire à l'ouvrage de votre Dieu, qui ne craignez pas de lui montrer, en quoi vous croyez qu'il auroit pu faire un meilleur choix des choses ; que feriez-vous, si l'Eternel se laissoit un jour de vos murmures & de vos jugements insensés, & si pour y mettre fin, il descendoit de son trône pour vous y placer, & pour vous remettre entre les mains le gouvernement de cet univers ? Encore une fois que feriez-vous, s'il vous y plaçoit avec ces paroles : les nuées, les vents, l'air, tous les éléments sont à ta disposition, distribue-les suivant ta volonté ; gouverne à présent, excite les vents, fais pleuvoir ; rends le ciel serein ; fais en sorte que les hommes vivent en bonne union, prolonge la vie de ceux, dont on craint la mort, satisfais la volonté d'un chacun ;

voilà le pouvoir suprême; fers t'en selon ton bon plaisir.

Faites voir maintenant, ô-censeur orgueilleux, vous qui jugez si sagement de la direction du Très-haut, faites voir, dis-je, votre sagesse. Pourriez-vous bien produire une goutte d'eau? Pourriez-vous gouverner selon le caprice d'un chacun? Combien de malédictions ne vous attireriez-vous pas? Pour l'un il seroit trop froid, pour l'autre trop chaud; l'un se plaindroit du vent, l'autre du calme; tous ensemble vous prendroient pour un fou, & ils ne se tromperoient pas. Car savez-vous, combien il faut de pluie à un champ, savez-vous, quel degré de chaleur lui est nécessaire? Le soleil dépendant pour lors de votre caprice, ne consummera-t-il ni plus ni moins d'humidité de la terre, qu'il n'en faut pour sa fertilité? Vous répondez, que vous ne pouvez le savoir, & qu'il faudroit être Dieu; que toutes ces opérations demandent un être infini, dont l'esprit & la puissance s'étendent sur tout.

Puisque vous savez maintenant, qu'il faut que ce soit un Dieu, qui ait ordonné toutes choses comme elles arrivent, & qu'il ait ordonné selon sa sagesse, & non

pas suivant un accident aveugle ; pourquoi êtes-vous si insensé & si imprudent que d'empiéter sur les droits du Très-haut, que de vouloir déterminer si ce que la souveraine sagesse n'a pu que bien faire, est bon ou non ? Pourquoi nous inquiéterions-nous des événements, puisqu'ils sont déterminés par la sagesse infinie ? N'est-ce pas en vain, que nous nous tourmentons pendant la guerre, que la misère de la patrie nous attriste, puisque c'est Dieu qui l'a résolue dans son conseil, avant que le ciel & la terre existassent ? Les villes sont détruites ; beaucoup d'habitants périssent ; les affaires publiques sont dans le désordre ; la guerre ravage tout : pourquoi ne regardons-nous pas tous ces événements avec tranquillité comme spectateurs des tragédies de l'Eternel, dans lesquelles nous pourrons un jour jouer un rôle. La guerre & tous ces malheurs ne sont-ils pas les instruments, dont Dieu se sert pour détruire les villes & les provinces, afin de dompter le luxe des peuples ?

Quel dommage le monde ressent-il de ce qu'un grand nombre de villes, qui en faisoient autrefois l'ornement, ne sont à présent plus que de vains noms connus.

même de peu de personnes? Notre globe est-il tombé en ruine avec la ville de Troye? Cette Troye l'œil de l'Asie est détruite, & cependant la terre existe. Le regne des Assyriens, des Medes & des Grecs a pris fin, le genre humain en a-t-il empiré? La félicité des hommes est-elle évanouie avec ces empires? Tous ces peuples ont joué leur rôle sur ce grand théâtre du monde; & il n'y a entre eux & nous que cette différence, qu'ils ont achevé leur carrière, & que nous sommes occupés à courir la nôtre. Quand nous aurons achevé notre pièce comme eux, nous quitterons le théâtre, & le genre humain n'en a à craindre aucun dommage. Notre postérité vivra bien sans nous, & nous pouvons aussi aisément nous passer de son souvenir. Il est fort indifférent, que nous vivions long-temps en ce monde, ou que nous mourions jeunes; qu'importe que nous mourions d'une fièvre, ou que nous soyons tués par l'ennemi : qu'en seroit-il, si nous ne laissions après nous aucune postérité? Quel dommage y auroit-il, quand même le monde tomberoit en ruine? Quelle perte en souffrirois-je? Pourquoi murmure-rois-je, si j'apprenois que demain le so-

leil & la lune s'obscurciront, que les étoiles tomberont du ciel, que la terre tremblera, que les éléments seront confondus, & que les temps finiront ?

Mais remarquons encore, quelle peut-être la cause de ce mécontentement, & de cet esprit inquiet & critique des hommes. L'intérêt personnel les produit. Qui parmi nous prend à cœur les guerres des Chinois & des Japonois ? Que nous importeroit, quand même toute la porte Ottomane rentreroit dans le néant ? à qui d'entre nous les guerres de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique causent-elles des insomnies ? L'engloutissement de Lima, le tremblement de terre de Lisbonne ne nous ont fait qu'une légère impression. Tout ce qui se passe au loin, nous l'envisageons assez tranquillement. Les villes sont détruites dans des contrées éloignées, un million d'hommes s'y entre-égorgent, & ce spectacle effrayant ne nous tire pas une larme. Nous ne murmurons pas contre la justice de Dieu, qui permet tout cela. Mais dès que l'Eternel tourne son épée contre nos frontières, que son feu s'étend sur nos provinces, que nos campagnes sont ravagées & que nous comptons nos enfants parmi les morts ; pour lors

nous murmurons, tout est mal fait; voilà comme se conduit le cœur humain; voilà quelles sont ses folles pensées.

Reprenons en peu de mots tout ce que nous avons enseigné jusqu'ici. Dieu a créé le monde, & il le gouverne; rien n'y arrive par hazard; tout s'y fait selon sa souveraine sagesse. Cet être tout-puissant avance toujours le bien de sa créature. Ainsi nous ne devons ni nous plaindre ni soupirer. L'idée, que Dieu gouverne ce monde doit bannir l'inquiétude de notre esprit & le remplir de consolation & de contentement. Tant que nous connoissons, que nous sommes bien, nous sommes tranquilles & contents, & tant que nous serons bien convaincus, que Dieu gouverne le monde, nous reconnôissons toujours, que nous sommes bien; ainsi tout souci, toute inquiétude & tout soin seront bannis de notre cœur. Si donc vous voulez vivre content & tranquille; pensez, ô homme! que Dieu gouverne ce monde; & ne demandez point, qu'il dispose & détermine le cours des événements selon votre bon plaisir. Si vous doutez que ces pensées aient la force de tranquilliser pour toujours votre esprit, & de vous consoler dans les afflictions, si vous

„ tant toujours, ô Dieu ! la consolation
„ de mon cœur & mon partage, mon
„ ame est attachée à toi, ta main droite
„ me soutient. „ C'est ainsi que la con-
fidération de Dieu & de sa sage direction
calme & appaise l'inquiétude des hom-
mes.





SECONDE PARTIE.

Contenant une réponse à quelques doutes sur la Providence divine.



SIXIEME RÉFLEXION.

Dieu permet le péché selon sa sagesse, & pour cela on ne peut pas combattre la Providence & la direction de Dieu.

Nous avons considéré jusqu'ici les profondeurs incompréhensibles de la sagesse divine; nous ne présumons pas l'avoir approfondie; non, ô Eternel, ta sagesse & l'étendue de tes connoissances sont un abîme, auquel la foiblesse de notre vue ne peut atteindre. Nous avons seulement cherché dans cette considération la source de notre repos. Tâchons maintenant de lever les doutes, que l'esprit de l'homme dans ses erreurs a

coutume de former contre la direction divine. Si un seul peut y trouver de quoi assurer le repos de son ame, nous ferons trop payés de notre travail.

Le péché est la matiere, qui fournit à l'incrédule l'objection, par laquelle il voudroit combattre l'universalité de la direction divine. S'il y avoit une Providence, dit-il, Dieu ne laisseroit commettre aucun péché, par lequel sa gloire est obscurcie, & tout le monde est dérangé. Faisons tous nos efforts pour répondre à cette objection. En défendant la gloire de Dieu, nous ferons voir encore une fois, que le tout-puissant a eu pour but dans toutes ses opérations la manifestation de ses perfections. De-là l'on verra clairement que la permission du péché n'y est pas un obstacle.

Le dernier but, que Dieu s'est proposé dans la création & dans la conservation du monde, n'est autre que sa gloire qui consiste principalement à conduire dans le port de l'éternelle félicité les créatures raisonnables. Il met tous ses soins à gouverner tout cet univers conformément à ce but. Qui peut nier, que tous les cieux & les éléments ne servent à l'utilité de l'homme, & qu'ils n'ont été créés que

pour ses besoins naturels? Entre les créatures visibles l'homme tient le premier rang, & Dieu l'a élevé encore à une bien plus haute dignité, que celle qu'il possède en ce monde; il l'attire dans le ciel pour le rendre souverainement heureux. Voilà à quoi Dieu aspire; c'est à quoi tendent toutes ses opérations; c'est pour y parvenir qu'il conserve & qu'il gouverne tous les corps célestes, la terre & les éléments. Son bras tout-puissant ne les soutient pas pour l'amour d'eux-mêmes, mais pour l'amour de vous, ô homme! afin d'avancer votre félicité & de vous faire entrer dans le séjour du repos, pour que vous ayez sujet de louer éternellement votre créateur. Que l'Eternel aime les hommes!

Un Batelier a l'œil sur tous les instrumens nécessaires à sa navigation. Il a soin de son vaisseau, il tâche de le rendre solide; il fait faire de bonnes voiles, il les suspend de façon que le vent puisse les faire enfler; il s'empare du gouvernail, & gouverne le vaisseau. Pourquoi fait-il tout-cela? Ce n'est pas sans doute pour l'amour du vaisseau, des voiles ou du gouvernail, ni pour se divertir des vents; mais tout cela se fait pour le bonheur de
ceux,

ceux, qui se trouvent dans le vaisseau. Le pilote s'est proposé de les conduire heureusement au port, & tous ses soins tendent à ce but. Il en est de même de la direction divine. Ce monde n'est autre chose qu'un vaisseau, dans lequel Dieu veut conduire l'homme au port de la félicité éternelle. C'est pourquoi Dieu gouverne le monde, qu'il a l'œil sur ses changements, qu'il les dirige afin de conduire les hommes mortels à un bonheur éternel, & qu'ils disent dans leur joie pendant toute l'éternité : louange, gloire, sagesse, actions de grâces, honneur, puissance & force à notre Dieu aux siècles des siècles. O dessein bienheureux, que Dieu s'est proposé par rapport aux hommes ! effet admirable de l'amour divin ! ô bonté inexprimable ! qui conduit l'homme au séjour de la paix. Quel avantage Dieu retire-t-il de ce qu'il veut être loué & glorifié par nous autres misérables créatures, pendant que les étoiles le louent dès le matin ; & qu'au commencement de toutes choses, lorsque l'homme étoit encore dans le néant, les Anges lui chantoient déjà des cantiques de louanges & d'actions de grâces, parce qu'ils étoient bienheureux ? Ce bonheur étoit l'esprit

K

de leur reconnoissance. Enfants des hommes! vous, par qui l'Eternel a bien voulu faire exalter sa gloire; considérez l'amour de votre créateur dans sa forme la plus digne d'admiration & la plus attrayante, apprenez à l'aimer revêtu des trésors de sa grace. La manifestation de ses attributs les plus avantageux, & de sa gloire, est le but, pour lequel il vous a créés. C'est en quoi consiste la plus grande félicité de l'homme.

J'ouvre ici une nouvelle source, d'où sortent plusieurs moyens pour entretenir le repos & le contentement de l'homme, soit dans l'adversité, soit dans la prospérité. Si l'Eternel fait tout pour l'avancement de sa gloire; s'il a créé toutes choses pour faire connoître ses perfections; il faut aussi que sa bonté soit manifestée de la manière la plus possible. Et en quoi consiste-t-elle, cette bonté? Ne consiste-t-elle pas dans la disposition, où est Dieu de procurer à ses créatures toutes les perfections, dont elles sont capables? Mais en quoi cette bonne disposition d'avancer le bien de ses créatures, peut-elle être le mieux reconnue? Cette question est-elle difficile à résoudre? Y aurai-je satisfait, & me refusera-t-on son approbation

si je réponds : on la reconnoît le mieux en cela, quand on procure à d'autres des perfections ; & si j'en tire la conséquence, que si la bonté infinie de Dieu doit être le mieux connue par ce monde, & si elle se donne le mieux à connoître, quand il donne aux créatures toutes les perfections, dont elles sont capables, il faut qu'il leur en ait donné autant qu'il est possible ? Cela étant, comment pouvons-nous douter qu'il ne gouverne toutes choses de la meilleure manière ? Tant que Dieu sera immuable ; son but demeurera ferme & inébranlable, & il le sera pendant toute l'éternité ; il avancera le bien de sa créature. Pourquoi donc mon esprit s'attristeroit-il ? Pourquoi n'est-il pas content en son Dieu ?

Il est aussi facile à Dieu de rendre le ciel pur & serein que de le couvrir de sombres & épais nuages. Il n'en coûte pas plus au tout-puissant de faire regner la paix sur la terre que d'y allumer le feu de la guerre. Il peut également m'enrichir, ou m'appauvrir, me rendre malade & valétudinaire, ou me faire jouir d'une santé inaltérable. Il ne lui en coûte pas plus de peine de me conserver la vie, que de m'enlever du nombre des vivants. Et pour-

quoi Dieu agit-il, comme il agit? Parce que tous ces différents événements sont les moyens les plus propres & les plus commodes à avancer & à augmenter sa gloire & son honneur. Toute inquiétude sur les différents changements des choses s'évanouit, quand je pense avec ce Sage de l'antiquité, que Dieu a fait tout ce qu'il a fait pour l'amour de lui-même, pour manifester ses perfections. Mais nous le connoissons mieux, quand Dieu nous fera voir face à face la sagesse de son esprit.

Qu'on ne m'objecte pas, que l'homme s'attire souvent par sa faute bien des maux, qu'il auroit pu éviter, s'il s'étoit de bonne heure rendu maître de ses passions, & si la prudence avoit réglé les facultés de son ame. Je fais que beaucoup de personnes se réduisent à la mendicité par leur inconduite, & qu'ils sont les auteurs de tous les maux, qu'ils éprouvent; je fais encore, que la plupart des hommes sont les maîtres de leur fortune & de leur infortune. Si tels & tels ne s'étoient pas laissé aller au libertinage, & à tous les désordres qu'il entraîne, ils n'auroient pas fini honteusement leur vie par la main du bourreau. Si d'autres

n'avoient pas lésé l'honneur de leur souverain, s'ils n'avoient pas violé leur serment, s'ils ne s'étoient pas rebellés contre celui, auquel ils avoient juré de demeurer fideles, ils auroient joui de leurs biens & de leur honneur jusqu'à la fin de leur vie, & leurs corps après leur mort n'auroient pas été privés des honneurs de la sépulture, au lieu que traînés par le bourreau & mis sur une roue, ils sont exposés à la face de toute la terre pour servir de témoignage de leurs crimes, pour être la nourriture des corbeaux. Des gens de cette sorte n'ont à attribuer qu'à eux-mêmes la cause de leur malheur, de leur déshonneur & de leur mort ignominieuse. Mais qu'on ne pense pas, qu'en tous ces événements Dieu soit un aveugle spectateur. Il faut bien remarquer, que cette propre faute & cette mauvaise qualité d'un tel homme, sont des instruments, dont Dieu se sert pour le priver de la santé, de l'honneur & de sa puissance, parce que ce changement lui est plus avantageux & qu'il avance le mieux sa gloire.

Si nous considérons bien tout cela, nous devons être tranquilles & contents de notre état, soit dans la bonne, soit dans

la mauvaise fortune. Réjouissez-vous, ô homme! quand vous êtes dans un état heureux, & bénissez l'Eternel, qui vous a fait du bien. Mais si vous voulez jouir d'une joie constante & durable, ne vous réjouissez pas seulement de ce que tout répond à vos vœux; prenez plaisir à vos richesses, mais non pas seulement parce qu'elles servent à votre commodité. Réjouissez-vous d'être en santé, mais non pas simplement parce qu'elle est agréable à la chair. Considérez avec plaisir vos emplois honorables, mais non pas simplement parce qu'ils vous rendent célèbres, & qu'ils vous donnent de l'autorité, mais principalement, parce que c'est Dieu, qui vous en a fait présent, lui qui élève les humbles, qui enrichit les indigents, & qui guérit les malades. Réjouissez-vous de ce que Dieu vous a choisi pour être un instrument, par lequel il a voulu montrer sa libéralité & les richesses de sa grace. Réjouissez-vous encore de ce que vous êtes destiné à être le sujet, que le tout-puissant a choisi pour manifester son esprit, sa bonté, & ses perfections, qui sont cachées dans sa divine essence. Car c'est Dieu, qui vous a fait être ce que vous êtes, c'est des

main de ce pere bienfaissant que vous avez reçu tous ces bienfaits. Que le bonheur dont vous jouissez, ne vous détourne pas de l'idée, que vous êtes toujours un tableau conforme à la volonté de Dieu. Quel sujet intarissable de contentement ! il ne vient point de la nature des choses, qui sont fragiles & périssables ; mais il émane de la nature du Dieu Eternel, & il est par conséquent immuable. Les motifs d'un repos & d'une tranquillité vrais & constans ne doivent pas être pris des choses de ce monde, elles changent trop souvent ; & une tranquillité, qui n'a d'autre fondement que celui-là, n'est pas de durée. Supposons qu'un homme riche ne se réjouisse de son abondance que parce qu'elle sert à sa commodité. Qu'y a-t-il de plus passager que ses richesses ? Son contentement ne s'évanouira-t-il pas, lorsqu'elles se changeront en pauvreté & en indigence ? Sera-t-il aussi content, aussi tranquille, quand un revers de fortune l'aura plongé dans le besoin, que quand il jouissoit de toute son opulence ? Hélas ! la joie du mauvais riche s'est évanouie avec tout ce qu'il possédoit, elle n'étoit fondée que dans des biens périssables. Mais quand on reconnoît que tout ce qu'on a, vient

pas mieux qu'ils soient, que s'ils n'étoient pas? Celui qui pèche, pèche-t-il alors? Si Dieu a pour but son honneur & sa gloire, auroit-il dû empêcher le péché? Il y a dans ce doute bien des choses embrouillées, tâchons de les éclaircir. Mais auparavant faisons quelques remarques sur la question en elle-même. C'est une autre question de demander: s'il vaut mieux qu'il n'y ait aucun péché dans le monde; que de demander s'il vaut mieux que Dieu permette les péchés & qu'il ne les empêche pas, ou qu'il ne les permette point. Nous croyons qu'il vaudroit beaucoup mieux qu'il n'y eût point de péché dans le monde; mais il est aussi très-certain qu'il a été plus convenable à l'éternel législateur de permettre le péché & de ne le pas empêcher de façon que personne n'eût pu contrevenir. C'est ce que nous allons démontrer.

Toutes les créatures raisonnables & finies sont d'une nature, qu'il est possible qu'elles pèchent. Cette possibilité leur est essentielle. Il falloit donc, si elles ne devoient point pécher, que Dieu les privât de leur Etre, & cela est absurde; ou il falloit qu'il empêchât, qu'elles ne péchassent actuellement. Il devoit donc ou

ne les point créer, ou les priver de leur liberté. Dieu avoit créé des créatures raisonnables; il voyoit qu'elles pécheroient; valoit-il mieux qu'il cherchât à empêcher le péché, ou étoit-il plus conforme à son but qu'il permit la transgression de sa très-sainte volonté? Nous soutenons, qu'en permettant le péché, Dieu a agi plus conformément à son but que s'il ne l'avoit pas permis. Nous ne cherchons pas à soutenir un paradoxe. Ce sentiment est d'une trop grande importance, pour que nous ayons recours au spécieux dans des opinions, lorsque nous voulons défendre la gloire & la sagesse de Dieu. Le spécieux cede facilement à la vérité lorsqu'elle est mise dans un beau jour.

Nous disons en premier lieu, que dans la vue de Dieu il valoit mieux, & qu'il étoit plus conforme à sa sagesse de produire parmi les créatures corporelles une créature comme l'homme, qui en vertu de sa libre volonté pût accomplir ou ne point accomplir ce qui lui seroit prescrit. Ma démonstration se fonde sur cette proposition; quand elle sera éclaircie, il sera facile de voir que la tolérance du péché n'est pas contraire à la gloire de Dieu, mais qu'elle est avantageuse à ses vues.

Pour se convaincre de cette vérité, il faut considérer qu'il est bien plus agréable & désirable à l'homme, que sa volonté soit libre & qu'il puisse pécher, que s'il étoit entièrement dépouillé de ce pouvoir. La nécessité de faire le bien & l'impossibilité de faire le mal auroient à la vérité rendu l'homme heureux; mais elles n'auroient pu en aucune maniere le rendre meilleur, ni digne de louange. Ce que nous faisons, parce que nous y sommes forcés, ne nous est d'aucun mérite. Qui loue le soleil? Cependant il est si salutaire. Celui-là seul est digne de louanges, qui peut transgresser les commandements de Dieu, & qui ne les transgresse point, qui peut pécher & qui ne pèche pas. Mais n'examinons pas à présent ce qui est le plus avantageux à l'homme; considérons seulement ce qui est le plus glorieux à Dieu.

Quelqu'un pourra-t-il nier, qu'il n'est pas plus glorieux à un Prince d'avoir des sujets, qui obéissent à ses ordres volontairement, & par un principe d'amour dans le dessein de lui plaire & de pouvoir l'approcher librement, que d'être entouré d'esclaves, qu'il tient à la chaîne, afin qu'ils ne puissent pas se soustraire à son

obéissance? Dieu avoit de cette espece d'esclaves, qui étoient obligés d'observer nécessairement ses ordres, & non selon leur propre volonté. Telles sont toutes les créatures irraisonnables. Le soleil, la lune & les étoiles annoncent la toute-puissance du créateur, & publient ses louanges; mais c'est nécessairement. N'étoit-il donc pas avantageux à la Majesté éternelle de se procurer des sujets, qui se soumissent à lui volontairement? Oui sans doute. Il est bien plus convenable à Dieu de créer de ces sortes d'êtres, tels que sont les Anges & les hommes, qui aient la liberté de se soumettre à lui, ou de lui être rebelles. L'obéissance volontaire de ces êtres lui fait plus d'honneur qu'une obéissance forcée contre la volonté, ou absolument nécessaire, telle qu'est celle des créatures irraisonnables. Nous avouons, qu'il eût été meilleur à l'homme de ne pas pouvoir pécher. Mais s'enfuit-il d'abord qu'il vaudroit mieux, qu'il n'eut pas été créé, parce qu'il peut pécher. L'or est plus précieux que l'argent, en feroit-il meilleur, s'il n'y avoit point d'argent? Ne nous est-il pas plus avantageux d'avoir l'un & l'autre? On croit peut-être qu'il falloit que l'or fût

créé parce qu'il est plus précieux que l'argent? Mais il auroit donc fallu aussi, que le fer, qui est moindre que l'argent, eût été changé en or; la terre même auroit dû éprouver le même changement. Celui qui raisonneroit ainsi, ne connoitroit sûrement pas la nature des choses & leur juste valeur; & dans ses souhaits insensés il causeroit la ruine de l'univers.

Il est donc bien différent de dire, que l'or surpasse l'argent en valeur & qu'il est meilleur, que de dire, qu'il vaudroit mieux qu'il n'y eut point d'argent. De même il est bien différent de dire, qu'un homme en feroit mieux, s'il ne pouvoit point pécher, que de dire, qu'il ne vaut pas mieux, qu'il y ait dans le monde un homme, qui pouvant pécher puisse aussi ne point pécher. Dieu ne sauroit créer des hommes, qui ne puissent point du tout pécher.

Le tout-puissant voulant créer des hommes, il falloit qu'il en créât, qui pussent pécher, ou qu'il en fît des machines en les privant de la liberté; & de telles créatures ne pouvoient pas avancer si fort la gloire de Dieu que des créatures libres, ou il auroit fallu un miracle continuel pour retenir la liberté de l'homme dans

de justes bornes , de crainte qu'il ne devînt prévaricateur. Concluons donc, qu'il valoit mieux , que Dieu créât des hommes qui pussent pécher, & qu'il leur laissât un libre usage de leur liberté , que d'empêcher le péché en toute maniere.

Nous avons prouvé, qu'il est bon, que Dieu permette le péché, parce que sa gloire est plus manifestée par l'obéissance des créatures libres que par celle des autres créatures , dont les engagements sont nécessaires. Ajoutons que la tolérance du péché augmente encore l'honneur & la gloire du souverain Créateur en nous faisant mieux découvrir ses perfections.

Nous croyons que Dieu auroit pu créer l'homme de façon qu'il n'eût pas péché. Mais cette créature auroit-elle été alors aussi libre, qu'elle l'est à présent? Dieu vouloit que l'homme fût une créature libre, parce qu'il voyoit, qu'une créature libre étoit un moyen plus propre à avancer son honneur. Il l'a donc créé comme une créature libre, il faut maintenant qu'il le conserve tel, en vertu de sa volonté immuable. Mais comme Dieu est souverainement bon, & que le péché est un mal; il faut qu'il dirige en telle sorte les actions de l'homme, que pou-

vant pécher en vertu de sa nature finie, il ait aussi la liberté de ne point pécher; ou si le pouvoir de pécher se fait sentir en lui selon sa liberté, & qu'il pèche, il faut qu'il sache diriger ces péchés à une bonne fin. La bonté de Dieu ne sauroit permettre le mal, à moins qu'il n'en puisse attendre un plus grand bien. Le souverain Etre, la miséricorde infinie, n'ont-elles pas fait l'un & l'autre?

Dieu fortifie la foiblesse de l'homme & vient au secours de sa nature corrompue par des exhortations & des menaces intérieures. Il réveille sa conscience; il le menace & tâche de le détourner de la méchanceté. Il promet les plus importantes récompenses de sa grace à ceux qui obéissent à ses commandements. Mais il laisse à l'homme de faire le bien ou le mal.

Dieu prévoyoit bien, que, s'il abandonnoit l'homme à lui-même, il abuseroit de sa liberté, & ne feroit aucun cas des récompenses de sa grace; il voyoit les plus grands forfaits & les actions les plus honteuses de l'homme. C'est ici que le souverain Etre, pour en parler humainement, emploie tout son esprit & toute son intelligence à diriger les choses.

de maniere que les péchés fournissent une occasion à la glorification de son nom. C'est ici que la sagesse infinie de Dieu se montre dans toute sa beauté. L'Etre éternel étoit tout-puissant ; cette toute-puissance n'étoit que trop suffisante pour empêcher l'éruption du péché ; mais la sagesse divine ne l'a pas permis. Dieu vouloit gouverner la nature de l'homme & non pas la détruire. N'auroit-il pas fallu, qu'il dépouillât l'homme de sa nature, s'il avoit voulu lui ôter comme à une créature irraisonnable la liberté de pécher, ou de ne point pécher ? La sagesse divine pensa plutôt aux moyens de régler & de lier si bien les décrets de son conseil, que la volonté perverse de l'homme servit à avancer le but, que Dieu s'étoit proposé, & au bonheur de sa créature. L'un & l'autre sont faciles à prouver.

Dès que l'homme eut péché, & que la Majesté de Dieu fut offensée & lésée, sa miséricorde se réveilla, pour ainsi dire, & il pensa non seulement à satisfaire sa justice, mais aussi à préparer à l'homme pécheur un remède salutaire & suffisant : Seigneur ! ta bonté s'étend aussi loin que le ciel. La sagesse de Dieu ne trouva

point de meilleur moyen pour parvenir à ce but, que de faire revêtir son fils de la nature humaine, afin qu'il expiât par sa mort le péché des hommes. Car la mort étoit le salaire du péché. Mon Sauveur, le fils de Dieu qui est le Dieu éternel, vint au monde. Le verbe fut fait homme, il souffrit pour les hommes sur l'arbre de la croix, & il se donna en sacrifice d'expiation pour le genre humain. Le très-haut accepta ce sacrifice, qui satisfait sa justice offensée; ainsi la gloire de Dieu fut bien plus exaltée qu'elle n'auroit jamais été, si le péché n'avoit pas été commis. Cette obéissance parfaite, à laquelle Jésus-Christ se soumit jusqu'à la mort, est bien plus agréable au Père éternel, que l'obéissance que tous les hommes auroient pu lui prêter successivement pendant toute l'éternité. Tous les péchés des hommes ne pouvoient pas tant blesser la gloire de Dieu, qu'elle n'ait été encore plus exaltée par la mort de cet unique homme-Dieu. Mais gardez-vous bien, ô homme! d'être tenté d'approuver le mal. Ne soyez pas si téméraires, ô vous! qui avez abandonné les voies de l'Eternel, que d'oser justifier votre premier pere, par lequel le péché est entré dans

le monde ; ne dites pas précipitamment, qu'il a fait du bien par le péché. Adam malgré cela demeure coupable de rebellion, & sa chute est inexcusable ; mais c'est un bonheur qu'il ait offensé un Dieu qui, comme dit SAINT AUGUSTIN, détruit le mal & qui est si tout-puissant & si sage qu'il fait amener même le mal à une bonne fin. Le péché en lui-même ne peut-être approuvé, Adam & ses descendants demeurent coupables ; il n'y a que la main de Dieu qui sache le concilier avec ses vues. Les fils de Jacob haïssoient leur frere Joseph & le jetterent dans une fosse. Cette haine est toujours un péché, quoique l'éternel l'ait fait servir à l'avancement de sa gloire. C'est ainsi que parle le bon Patriarche : „ Mais Dieu „ l'a pensé en bien, pour faire selon que „ ce jour-ci le montre, afin de consacrer en vie un grand peuple. „ Si Israël dans son aveuglement rejette l'Evangile, son incrédulité est condamnable & punissable, quoiqu'elle soit la cause que cet Evangile est parvenu aux gentils, & qu'il les a rendus héritiers du Royaume céleste. Judas trahit le Messie. Ce crime abominable mérite la plus grande punition, quoique Dieu s'en soit servi pour don-

ner à son peuple la plus grande marque d'amour qu'il avoit encore à lui donner. Notre bonheur dans notre chute est, que Dieu a su tirer d'un poison mortel un remède salutaire & capable de conserver la vie aux hommes. Ainsi on ne peut pas plus appeller un bien la chute d'Adam en elle-même, qu'une plaie douloureuse, qui auroit été parfaitement guérie par un Médecin adroit & expert.

L'honneur & la gloire de Dieu consistant dans la connoissance de ses plus grandes perfections, il a pris du péché l'occasion de manifester quelques-uns de ses plus beaux attributs, qui n'auroient pu être manifestés aux hommes, s'ils n'avoient pas pu pécher, ou même s'ils n'étoient pas tombés dans le péché. 1°. L'être infini, en donnant la loi à l'homme, & en prononçant contre lui la sentence de condamnation, a donné à connoître qu'il est le souverain législateur que la créature est soumise à sa puissance, & qu'il est en droit de lui commander suivant son bon plaisir. Comment l'Être tout-puissant auroit-il pu se manifester à l'homme comme un législateur, s'il ne l'avoit créé de façon, que cette créature pût librement lui obéir ou lui désobéir? Peut-

on donner des loix & des ordres à un bois, à une pierre, qui ne sont capables d'aucun changement libre. 2°. Dieu a manifesté sa justice vengeresse, en punissant les criminels, & sa justice compensative en accordant à ceux qui lui obéissent, les récompenses de sa grace. Comment peut-on punir où il n'y a rien de punissable? Comment peut-on obtenir des récompenses de la grace, sans avoir fait le bien d'une manière conforme à la loi, qu'il étoit possible de transgresser? 3°. Dieu manifeste souvent sa patience, en ne punissant pas sur le fait l'homme qui se révolte contre lui; son ineffable bonté en rappelant à lui l'homme pécheur, en l'invitant au repentir; sa miséricorde, en lui pardonnant ses péchés; son amour infini, en recevant ses ennemis en grace. C'est ainsi que l'Eternel manifeste ses perfections, & que sa sagesse après la chute de l'homme, fait amener son péché à une bonne fin.

Il est encore une autre raison, pour laquelle il paroît qu'il a mieux valu que Dieu ait permis le péché. Il favoit le moyen de faire servir les péchés des hommes à l'avancement de leur propre bonheur. L'homme faisant réflexion, com-

bien il est sujet au péché pendant toute sa vie, peut reconnoître son impuissance, son esprit borné, sa foiblesse, & se garantir de toute présomption & de tout orgueil. Quand il considère le nombre de ses fautes, & quand il se reconnoît digne de mort, son amour envers Dieu en devient plus tendre, il voit son cœur plein de miséricordes, & il entend ses paroles consolantes : tu vivras. Si Dieu punit ceux qui ne se convertissent point; cette punition sert d'exemple aux autres; & la considération, qu'ils ont mérité le même châtiment, leur fait reconnoître combien sont grandes les miséricordes du Seigneur, qui ne les traite pas avec la même sévérité. Autre motif, qui peut détourner l'homme du péché, qui peut l'engager à supprimer & à mortifier son inclination pour tout ce qui est injuste & contraire à la loi de Dieu.

C'est ainsi, que l'Eternel fait se servir sagement des péchés des hommes pour l'avancement même de leur bonheur. Ainsi le péché n'est point un obstacle à la Providence divine.



SEPTIEME RÉFLEXION.

On ne peut pas non plus combattre la Providence de Dieu par la raison que les méchants prospèrent, & que les bons sont dans la misère & dans l'affliction.

Nous avons dissipé dans la section précédente un nuage, dont on vouloit obscurcir la Providence divine. Il en paroît encore un autre, qu'il faut que nous tâchions de dissiper également. Il s'éleve ici une objection, qui de temps immémorial combat la Providence de Dieu, qui a été souvent l'écueil des fideles mêmes, & qui a été, pour ainsi dire, d'un homme à l'autre avec la nature humaine. Nous avons déjà fait mention de cette objection; examinons-la maintenant plus au long. L'expérience confirme, que les bons sont souvent dans l'affliction, & que les méchants prospèrent. Ceux-ci possèdent les biens & les richesses, jouissent des honneurs & des graces préféablement à ceux-là. Souvent les hommes vertueux sont dans l'oppression & gémissent sous la tyrannie des mé-

chants. Nous jugeons communément sur des idées sombres & embrouillées de tout ce qui arrive dans le monde, & de-là vient le jugement faux & insensé, que nous portons témérairement de toutes les révolutions & de tous les changements, que nous éprouvons. Les révolutions nous paroissent souvent contraires aux attributs du Très-haut, & nous osons combattre son influence sur ces changements. Il y a des gens plus insensés encore, qui ne croient pas, qu'il y ait un Dieu, parce que les méchants sont souvent heureux, & que les justes sont dans le besoin.

D'autres reconnoissent un souverain Etre; mais leur raison obscurcie leur fait croire, qu'ils offenseroient la Divinité, s'ils s'imaginoient, qu'elle gouverne un monde, où les méchants prospèrent & où les justes sont dans l'affliction. Cette idée leur fait rejeter la Providence divine, leur zele pour la religion semble les autoriser dans cette erreur, parce qu'ils attribuent au péché l'origine de tous les maux & de toutes les miseres des hommes; ils font la peine du péché. Si les maux, qui regnent dans le monde, disent-ils, sont une suite & une peine de la désobéissance de notre premier pere; pourquoi

donc les méchants prospèrent-ils? Pourquoi l'Eternel permet-il, que les justes soient persécutés même par les méchants? Ces derniers ne devraient-ils pas être l'objet de ses vengeances? Mais si la miséricorde divine ne veut pas les punir, peut-elle priver les justes de sa grace & l'accorder à ceux qui s'opposent à ses saints commandements? Cette prospérité fortifie l'incrédulité, anime, pour ainsi dire, les vices, & leur donne une nouvelle vie. Comment cela peut-il subsister & se concilier avec la gloire & la direction de Dieu? Comment sa justice peut-elle le permettre? De ce raisonnement ils tirent cette conséquence : que la Providence divine & sa direction de ce monde, sont un vain songe, une pure idée. L'homme foible se laisse facilement séduire à la lueur du spécieux; il s'égare, croyant encore être dans le bon chemin; ramenons à la vérité ceux, que cette objection auroit entraînés dans l'erreur, en leur démontrant par des raisons inébranlables que tout ce qui se fait en ce monde, s'y fait par l'ordre ou par la permission de Dieu. Parce que nous ne pouvons pas concilier de certains changements du monde avec les attributs parfaits de la Divinité,

nous

nous doutons de cette direction, nous la nions, notre esprit est-il suffisant pour les concilier? Nous devons reconnoître humblement la foiblesse de nos lumieres dans les opérations de la Providence; mais nous la nions témérairement, quand elle nous devient incompréhensible. Pourquoi érigeons-nous notre esprit en juge d'un Etre, dont nous devons reconnoître la sainteté & la justice, qui souvent nous sont incompréhensibles, quand nous nous les représentons dans des cas particuliers, parce que nous sommes trop bornés pour en appercevoir la liaison avec tous les autres, sans lequel discernement on n'en peut pas juger sainement? Cette objection trahit donc une foiblesse d'esprit. Quand une vérité peut être démontrée comme il faut; les plus grands doutes ne suffisent pas pour lui refuser son approbation : ces doutes s'évanouiront d'eux-mêmes avec le temps, & plus on scrutera la vérité & plus elle deviendra claire & évidente. Si l'on étoit en droit de nier ce que l'on ne comprend pas, nous serions obligés de nier beaucoup de choses en nous-mêmes, parce qu'aucun homme ne peut se bien comprendre soi-même.

M

Ce n'est point assez de montrer en général, en quoi consiste cette objection; il faut la dépouiller de tout son spécieux, afin que vue à découvert, on puisse mieux la résoudre. Nous ne nous flatons pas, il est vrai, de rendre compréhensibles les voies du Seigneur, & de rapporter toujours les raisons les plus proches pourquoi sa justice en agit ainsi & pas autrement. Quand nous entrerons un jour dans le sanctuaire de l'Eternel & que nous le verrons exercer cette justice, elle nous paroîtra alors clairement, & toute objection contre elle s'évanouira. En attendant la considération suivante suffira pour tranquilliser, & pour faire changer de sentiment ceux que la prospérité des méchants & le malheur des bons ont fait douter de la justice & de la Providence divines. Ne consultons que la raison, les sens font naître à cet égard trop d'idées confuses, & l'homme animal ne comprend point les choses, qui sont de l'esprit de Dieu; celui est une folie de vouloir les comprendre.

Si nous nous servons des lumières de la raison, nous verrons clairement, que Dieu agit sagement & justement, quand il laisse luire aussi le soleil de la fortune

sur les méchants. Considérons, autant qu'il nous est possible, quelles peuvent être les vues de Dieu. Je remarque en premier lieu, en m'attachant à cette considération, que le bonheur des méchants me confirme dans la croyance, qu'il y a une vie à venir. Dieu est juste. La raison & l'Ecriture me l'apprennent; j'y ajoute foi, quand même mon esprit en examinant ce monde pourroit produire quelques objections, qui y seroient contraires. Il faut que cette justice récompense le bien, & punisse le mal. Tous les hommes ne reçoivent pas en ce monde la rétribution de leurs actions suivant leurs mérites. Les méchants y prospèrent & les justes y sont dans l'affliction, & même souvent jusqu'à la fin de leur vie. L'expérience journalière nous le confirme. Il faut donc qu'il y ait une autre vie à venir, où les bons & les méchants moissonneront ce qu'ils auront semé; la justice de Dieu me le confirme & m'engage à le publier. Le bonheur des méchants, que je remarque, ne me porte point à croire, que le tout-puissant ne gouverne pas ce monde, encore moins qu'il est injuste; mais seulement qu'il n'exerce pas d'abord sa justice sur les hommes. Cette

justice, que la raison & l'Ecriture m'enseignent, me prouve, qu'après cette vie nous en avons encore une autre à espérer; & le bonheur des méchants m'assérmit dans cette croyance & me confirme cet avertissement de l'Ecriture : „ L'heure „ viendra que tous ceux qui sont dans „ les sépulcres, entendront sa voix, & „ sortiront, savoir, ceux qui auront „ bien-fait, en résurrection de vie; mais „ ceux, qui auront mal-fait, en résur- „ rection de condamnation. „ C'est ainsi que le bonheur des méchants en ce monde fortifie la foi des fideles à l'égard d'une vie à venir. Nous ne voyons pas, il est vrai, la raison, pourquoi les méchants prospèrent. Mais à la fin de leur vie nous reconnoissons, qu'il y a encore une autre vie, une autre joie, une autre félicité, une autre espérance que cette prétendue félicité terrestre, & encore d'autres peines & d'autres tourments, que ceux que les hommes ressentent ici-bas. *

En second lieu : l'espérance des fideles devient plus grande par le bonheur & la prospérité des méchants. Si l'Eternel comble ses ennemis de bénédictions, que ne doivent pas espérer ceux qui le servent? Quelles magnifiques récompenses ne re-

cevront-ils pas, puisque Dieu paye si libéralement la bonté naturelle, qui se trouve encore dans les méchants ?

Nous nous représentons communément les méchants, comme entièrement méchants; nous croyons, que tout ce qui est en eux est mauvais, imparfait, inepte: nous nous portons souvent aux extrêmes. Un esprit borné ou un zèle trop fervent pour le bien fait souvent, que nous jugeons des autres peu équitablement; si nous examinions avec attention & sans préjugé les actions des méchants; si nous ne les jugions pas trop légèrement, nous remarquerions, qu'il n'y a pas d'homme si méchant, qu'il ne puisse entreprendre quelque chose de bon & de louable. Aucun homme n'est si dépravé, qu'il ne puisse faire une action moralement bonne. Qu'un tiran soit le plus cruel & le plus violent des hommes, il ne peut cependant tellement se détacher de l'humanité, qu'il ne lui échappe quelque mouvement de pitié. Ce bon sentiment, quelque léger qu'il soit, est récompensé par la justice & l'amour de Dieu. La nature du monde à venir, que l'Écriture nous promet après cette vie terrestre, n'est pas telle que ce léger bon

sentiment puisse y être récompensé ; il faut donc que la justice divine se satisfasse pendant cette vie ; & que la récompense terrestre, qu'elle accorde aux méchants, ne leur laisse aucune espérance d'échapper à sa vengeance : & qu'ayant été libéralement récompensés pendant cette vie, ils reçoivent un jour la juste rétribution du mal qu'ils ont fait.

Ainsi que le méchant n'est pas tout-à-fait méchant, de même le juste n'est pas tout-à-fait juste. Il pèche sept fois le jour, dit le grand Apôtre. Après cela a-t-il lieu de s'étonner de ce qu'il est sujet en cette vie à beaucoup de tribulations & de souffrances ? Il faut qu'il souffre en ce monde pour être purifié, & pour pouvoir jouir dans le ciel de la récompense que Dieu accordera aux bonnes œuvres. Excellent avantage des justes, de souffrir en ce monde ! ce n'est que par les souffrances & les afflictions, que nous entrerons dans le royaume des cieux.

Remarquez bien, ô méchants, ce que nous venons de dire de votre prospérité en ce monde. Vous n'avez aucun sujet de vous enorgueillir des événements, qui vous flatent, ni de vous vanter de votre bonheur. Il durera tout au plus jusqu'à

la fin de vos jours : alors vous direz avec le mauvais riche : je souffre de cruels tourments dans cette flamme. Cette prospérité est le présage de votre damnation. Vous êtes dans les honneurs , vous vivez heureux, vous abusez des bontés d'un Dieu, qui satisfait tous vos desirs, pour récompenser le peu de bien que vous avez fait. Mais tremblez ; le jour de ses vengeances arrivera, & vous serez puni de tout le mal que vous aurez fait. Les fideles jouissent ici de fort peu de choses, parce que leurs pensées célestes ne demandent que des biens célestes, dont ils ne sont capables qu'après cette vie ; ils souffrent ici-bas, & après leur exil ils recevront de la main du Seigneur la couronne de justice qu'ils auront méritée par leurs bonnes œuvres.

Continuons à découvrir les raisons, pourquoi les méchants prospèrent en ce monde. Leur prospérité doit aussi nous donner à connoître la grandeur de la gloire céleste. Qu'on se forme de la prospérité d'un homme sur la terre une aussi haute idée, que l'on voudra. Qu'il jouisse des charges les plus honorables, qu'il possède des trésors innombrables, qu'il soit le favori de son Prince, que des pays :

entiers en fassent beaucoup de cas, en un mot qu'il ait en son pouvoir tout ce que le monde nomme heureux : si l'Eternel récompense si libéralement quelques bonnes actions cachées, pour ainsi dire, sous mille péchés, combien grande ne sera donc pas la récompense des fideles, qui ont donné lieu dans leur cœur à la coopération du St. Esprit? Combien grand sera le salut, qui a été acheté par le sang de Jesus-Christ? S'il traite ainsi ses ennemis, que ne fera-t-il pas pour ceux, qui l'aiment, pour ceux qu'il a adoptés pour héritiers des biens célestes? O Jerusalem céleste! ô sainte cité de Dieu! ô chere patrie! que tu me paroiss excellent! que ton séjour doit être agréable!

Si nous sommes bien convaincus, que le Seigneur est juste dans toutes ses voies, nous ne manquerons jamais de raisons pour prendre la défense de la justice de Dieu, quand un esprit téméraire veut la révoquer en doute, quand un impie blasphémateur la condamne, quand un railleur s'élève & ose la tourner en ridicule par ses prétendus bons mots. Rien ne nous paroît plus difficile, que de trouver les raisons, pourquoi le Seigneur accorde sa bénédiction aux méchants; mais qu'il
nous

nous est facile de les trouver même pour justifier la justice divine dans des cas particuliers qui semblent lui être contraires, dès que nous sommes convaincus que Dieu est juste : ô hommes, gravez bien cette vérité dans vos cœurs. Elle vous tranquillifera, elle levera les doutes, qui vous viennent des événements de ce monde. Dieu est juste & sage à l'égard de tous les méchants ; concluez donc du général au particulier, & ne demandez plus, pourquoi le tout-puissant tolère un tiran, pourquoi il ne supprime point ses crimes, pourquoi ce méchant homme a un pouvoir si étendu ? Souvent un intérêt particulier nous dicte ces folles questions.

Remettez donc, ô hommes, remettez les méchants au juste jugement de Dieu, & ne les jugez point vous-mêmes. Si vous voulez avancer la gloire de Dieu, il faut que vous souffriez, quand vous êtes oppressés ; il faut que vous baissiez la croix, & que vous supportiez les méchants avec patience. Celui qui agit ainsi, loue le Seigneur. L'Eternel souffre avec patience les péchés & les vices des hommes pour vous servir d'exemple. Il permet, qu'un Saint Paul qui annonce son nom, soit mis aux fers, afin qu'il le loue par sa patience.

N

Nous méritons sans cesse les punitions de Dieu par nos péchés; & il se sert des méchants pour châtier les siens, afin qu'ils soient purifiés en ce monde.

Laissez donc prospérer les méchants sur la terre; & quand l'Eternel tarde à exercer sur eux sa justice, que leur bonheur ne vous fasse pas douter d'un Dieu infiniment juste. Le temps viendra, & il viendra certainement, que le Seigneur les renverra de dessus leur siege, qu'il les dépouillera de leurs vêtements précieux, & qu'il étouffera leur orgueil. Le temps viendra, que les peines des justes finiront, & qu'ils jouiront d'une félicité éternelle, en comparaison de laquelle Saint Paul compte pour rien les souffrances momentanées que nous éprouvons en ce monde. Cet heureux temps, ce temps fortuné sera celui, où nous serons dans les parvis de l'Eternel. „ Car ceux qui sont
 „ plantés dans la maison du Seigneur,
 „ fleuriront à l'entrée de la maison de
 „ Dieu; ils se multiplieront de nouveau
 „ dans une vieillesse comblée de biens, &
 „ ils seront remplis de vigueur & de pa-
 „ tience, pour annoncer, que le Seigneur
 „ notre Dieu est plein d'équité, & qu'il
 „ n'y point d'injustice en lui. „ (*Pseaume*

XCI.v. 14. 15. 16.) Mais le temps vient aussi, où les beaux jours des méchants finiront, où leur joie sera interrompue, & changée dans la plus grande tristesse. „ Les impies „ s'avancent comme l'herbe, & les scélérats fleurissent tous jusqu'à ce qu'ils „ soient exterminés éternellement. „ Ne prescrivez point à Dieu, ô ame fidele, ne prescrivez point à Dieu le temps & l'heure, où il doit faire éclater ses jugements sur les méchants. „ Il viendra comme „ un larron dans la nuit, & il a déjà arrêté le jour, auquel il doit juger le „ monde universel avec justice, & où il „ rendra à un chacun, selon qu'il aura „ fait bien ou mal.

Il se présente encore une nouvelle difficulté. Un lecteur, qui réfléchit un peu, croira peut-être, qu'il faut, suivant ce que nous venons de dire, que tous les méchants prospèrent en ce monde, & que tous les fideles y soient dans la souffrance. L'un & l'autre sont contraires à l'expérience. Comment résoudre cette question? Comment défendre la justice de Dieu contre cette objection? Bien des méchants sont très-malheureux en ce monde, n'auront-ils pas à attendre quelque récompense de la grace après cette

vie? Comment concilieroit-on les droits d'une justice qui ne laisse pas le moindre bien sans récompense? Il y a des fideles, qui jouissent en ce monde d'une grande prospérité. Pas un d'eux cependant n'est tout-à-fait juste : où en trouvera-t-on un, qui soit pur? Il n'y en a aucun, & la justice divine doit punir jusqu'au moindre mal. Ils n'ont point de peines à craindre après cette vie. Ils jouissent d'un repos éternel, & aucun mal ne les touche. Où souffriront-ils donc pour le mal, dont leur vie juste est tachée, & pour lequel ils n'ont point souffert en ce monde? Comment répondre à tant de difficultés?

Les anciens Peres de l'Eglise nous donnent dans leurs écrits la réponse à toutes ces questions. Pour y répondre succinctement nous disons avec ces saints Docteurs, que les méchants ne sont pas seuls dans la prospérité, & que les fideles ne sont pas tous dans l'oppression & dans les souffrances, afin que l'homme apprenne par-là, que tout ce que nous croyons bon ou mauvais, n'est pas véritablement tel. Nous nous trompons fort, nous autres hommes, sur ce que nous appellons bonheur ou malheur. La pauvreté, la perte des enfants, un revers de fortune nous

paroissent un malheur; la santé, la possession de grands biens, l'honneur paroissent être le bonheur. Mais si c'étoit là le vrai bonheur, comment le Seigneur qui est juste & qui rend à un chacun ce qu'il mérite, pourroit-il en priver ses amis & en favoriser ses ennemis? Si le malheur étoit tel, que nous nous le représentons, comment l'Eternel pourroit-il en accabler ses enfants? Vaines pensées qui dégradent la justice de Dieu! s'il est juste, & qui en oseroit douter! ne donnons plus le nom de malheur à la pauvreté, aux maladies, à la tentation, ni celui de bonheur aux trésors, aux honneurs & aux dignités. Ce ne sont que des instruments, que l'on emploie au bien ou au mal, & qu'on peut appeler selon l'usage qu'on en fait, un bien ou un mal.

Qui voudroit donner le nom de bien à des richesses, qui ne sont employées qu'au dommage du prochain, qu'à susciter des querelles, qu'à exciter l'inimitié & la guerre, qu'à entretenir la volupté de celui qui les possède? Un homme riche nous paroîtra-t-il malheureux, quand il reconnoît tenir de Dieu tout ce qu'il possède & qu'il l'emploie à la gloire de son divin bienfaiteur, à son utilité, au sou-

tien du prochain indigent , à la propagation de la saine doctrine , à l'établissement ou à la fondation des Eglises & des Ecoles , & à la récompense de ceux , qui font l'œuvre du Seigneur. La pauvreté seroit-elle absolument un malheur , elle , qui a donné lieu à l'invention de tant d'arts & de sciences ? Les maladies , les plaies communes , l'indigence & toutes les afflictions que les hommes comptent parmi les maux , deviennent , suivant l'usage que nous en avons fait , la cause de notre bonheur ou de notre malheur. Pourquoi donc ose-t-on accuser la justice de Dieu , puisqu'il distribue ces instruments aussi bien aux méchants qu'aux bons ; & qu'il leur est libre d'en faire l'usage qu'il leur plaira ? Il faut que tout serve au bien des justes. Demanderons-nous donc encore , pourquoi les méchants sont si heureux ? Ne nous contenterons-nous pas du jugement de celui , qui donne à un chacun ce qu'il lui plait , mais qui ne veut selon son bon plaisir , que ce qui est juste ? Nous baisons les voies du Seigneur , qui est infiniment juste. Seigneur ! ta volonté est aussi la nôtre.

Remarquons de plus , que la différente distribution du bonheur est non seule-

ment juste, mais même qu'elle n'a pas dû, ni pu se faire autrement. La justice & la vérité de ce sentiment, rendent mon jugement ferme & stable. Beaucoup de personnes s'élèveront contre ce sentiment, voudront même le tourner en ridicule, parce qu'ils ne sont pas tout à-fait contents du procédé de Dieu. C'est à vous, que je parle, c'est à vous que je le demande, esprits foibles, qui vous estimez assez forts, pour soumettre à votre raison les voies de l'Eternel. Répondez, êtes-vous en état, & croyez-vous avoir assez de lumieres pour pouvoir faire une meilleure distribution du bonheur? Savez-vous, quelle mesure il en faut à un chacun? Imaginez-vous que vous possédez tous les trésors du monde, & que vous pouvez en faire part à qui bon vous semblera. Avez-vous assez de connoissances pour entreprendre une semblable distribution? Je crois, que vous avouerez votre incapacité pour une telle charge. Pourquoi vous plaignez-vous donc de la juste main de Dieu, qui donne à chacun sa mesure selon qu'il le mérite, puisque vous n'y pouvez remédier? Mais examinons encore cette distribution plus amplement. Si vous possédiez tous les trésors, vous

seriez le premier à en jouir, & vous fuivriez ce proverbe : charité bien ordonnée commence par soi-même. Mais combien voudriez-vous prendre de ces trésors, combien de millions voudriez-vous vous approprier ? Et pour en déterminer la quantité, ne vous faut-il pas supputer, combien votre famille sera un jour nombreuse ? Après cette combinaison voyez ce qui doit revenir à chaque homme suivant ses droits. Si vous ne pouvez pas déterminer précisément ce qu'il vous faut à vous-même, comment pourrez-vous savoir ce qu'il faudra à d'autres selon leurs besoins & les règles de la justice. Il faudroit que j'eusse perdu l'esprit pour vous reconnoître pour de justes dispensateurs, & pour présumer que vous seriez une sage & une prudente distribution des trésors de ce monde, avant que j'eusse remarqué, que vous savez parfaitement bien ce qui est nécessaire à un chacun, combien il aura d'enfants, jusqu'à quel âge il parviendra, quel emploi honorable il possédera, ce que la guerre, la famine & la peste lui enlèveront. Pouvez-vous, ô homme borné, prévoir toutes ces circonstances ? Reconnoissez votre foiblesse & votre impuissance, & rapportez-vous en au

tout-puissant à qui tout cela est connu. Laissez faire l'Eternel, qui fait tout ce qu'il nous faut. Ayez confiance au Seigneur, qui veut donner à un chacun tout ce qui est conforme à son état, à ses besoins & à la sûreté de son salut. Que personne ne trouve à redire à la distribution des biens, qu'a fait l'Etre infiniment juste. Il étoit de la justice divine de donner aux fideles & aux méchants des biens & du bonheur.

Nouvelle difficulté! on conviendra qu'il est bon, que Dieu répande ses bienfaits sur les justes aussi bien que sur les méchants, qu'il les mette les uns & les autres dans d'heureuses circonstances, qu'il partage entre-eux les trésors & les richesses de ce monde; mais demandera-t-on, ne seroit-il pas encore mieux, que Dieu ne fit jouir de cette prospérité qu'une certaine espece d'hommes? Une chose peut être bonne, mais pour cela il n'est pas impossible, qu'elle ne puisse être meilleure. En deux mots : Dieu doit-il combler de biens tous les fideles, & ne doit-il les répandre que sur eux? Faut-il que tous les méchants soient malheureux, & que ce malheur n'arrive qu'à eux? Considérons cette question.

Il faut, dira t-on, priver les méchants de tout bienfait, & les charger de tous les malheurs, pour les arracher au crime & les ramener, s'il est possible, à la vertu. Mais ce remede feroit il efficace? Serviroit-il aussi à l'avancement du bien public? Seroit-il conforme à la Divinité & à ses vues? Si les méchants violent les plus saints commandemens de Dieu, quoique ce Dieu bienfaisant ne les prive pas de tout bonheur, quelle feroit donc leur impiété, s'ils croyoient, que la Divinité leur fait tort? Tout cela dérogeroit à la gloire du Très-haut.

Si Dieu privoit les méchants de tout bonheur & de toute félicité, non seulement sa gloire en feroit obscurcie, mais cela feroit encore contraire au bien public. Puisque les méchants dans l'abondance & les honneurs dédaignent la piété & la vertu, n'ont pas honte de leur méchanceté, & foulent aux pieds toutes les loix, que ne feroient-ils pas, si Dieu les privoit de tout bonheur terrestre? Concluons de-là, qu'on se trompe, quand on croit, qu'il faut qu'ils ne jouissent d'aucune félicité, il feroit dangereux de les accabler sous le poids du malheur; il ne faut pas non plus, que tout leur réussisse,

de peur qu'ils ne deviennent encore plus méchants. S'ils étoient seuls possesseurs des richesses, que leur nombre deviendrait grand, qu'il s'accroît dans le monde! combien s'en laisseroient séduire, & abandonneroient tout-à-fait le chemin de la vertu!

Portons maintenant la vue sur les hommes, qui s'exercent dans la vertu & dans la piété, doivent-ils tous être riches, ou doivent-ils tous être pauvres? On dira peut-être, qu'ils doivent tous être riches, & qu'ils doivent l'être seuls, chaque homme alors se mettroit du nombre des fideles; & s'ils s'adonnoient à la vertu, ce ne seroit pas pour accomplir les commandements de Dieu, mais pour satisfaire leur cupidité, & pour jouir de tout ce que le monde appelle bonheur & félicité. Cette possession tourneroit au désavantage des fideles. Les hommes savent si peu se modérer dans leur bonheur, qu'il deviendrait pour plusieurs la cause de leur perte. Mais vouloir que tous les fideles soient pauvres, de crainte qu'ils ne soient séduits par les richesses, cette privation seroit également dangereuse & contraire à la gloire de Dieu. Jettons la vue sur les hommes vertueux de ce mon-

de. Nous remarquons, qu'ils ne sont pas tous indigents, qu'il y en a même, qui possèdent des biens considérables. Si malgré cela le nombre en est si petit, combien peu y en auroit-il alors, qui s'addoneroient à la vertu & qui serviroient Dieu? Si la privation des biens de ce monde & de toutes les commodités de la vie, étoit nécessairement attachée à la vertu; qui d'entre les méchants cesseroit de marcher dans la voie douce du péché, pour entrer dans le chemin rude & difficile de la vertu? Si aucun d'entre les fideles ne possédoit des biens & des richesses, si aucun d'entre eux n'étoit en autorité, qui est-ce qui protégeroit la religion? Qui s'opposeroit à la tyrannie des méchants? De quoi bâtiroit-on les églises? Toutes ces raisons prouvent, que les méchants ne sauroient être seuls riches ou pauvres, ni les fideles avoir eux seuls part aux richesses, ou être seuls dans l'indigence. De-là nous tirons la conséquence, que la distribution, que Dieu a faite en ce monde, est la plus conforme à sa gloire & au bien public; & qu'ainsi aucun des deux partis ne doit porter envie à l'autre.



HUITIEME RÉFLEXION.

Il faut aussi, que les bons & les méchants habitent ensemble, & que les dons de la fortune, les forces du corps & les facultés de l'ame soient différentes. C'est pourquoy ni nos propres défauts, ni ceux des autres ne doivent nous inquiéter.

Nous avons jusqu'ici défendu la sage Providence de Dieu, contre ceux qui la combattent par rapport à la différente distribution des biens de la fortune en ce monde, entre les justes & les méchants. Nous avons fait voir, que cette distribution est très-équitable, très-sage, & très-juste, qu'elle est convenable aux attributs de Dieu, & à la cause commune. Nous avons démontré, que la Providence divine s'étend sur tous les hommes dans un égal degré. Mais il se présente encore une objection, qui nous reste à examiner. La différente distribution des dons de la fortune & de la nature est la matière de cette objection. Si nous descendons tous d'un même pere, objecte-t-on; si Dieu est le pere de tous les hom-

mes, si sa providence s'étend dans un même degré sur chacun d'eux; pourquoi ne jouissent-ils pas tous également de l'amour paternel? Pourquoi les uns sont-ils doués de dons, si libéralement qu'ils possèdent toutes les qualités de l'esprit & du cœur? Pourquoi d'autres en sont-ils si dépourvus, qu'ils ont à peine un vestige d'une ame raisonnable. On soupçonne, que Dieu agit injustement, quand il distribue si inégalement les dons de la nature entre les hommes. Rassurons l'homme que cette distribution trouble & inquiète, faisons voir, qu'elle est très-juste & que nous ne devons pas la blâmer. Mais auparavant écoutons toutes les plaintes des hommes. N'est-il pas surprenant, qu'étant si semblables dans notre première origine, nous devenions si différents les uns des autres, non seulement à l'égard de la fortune, mais aussi à l'égard de l'ame & du corps. L'un jouit de toutes les commodités de la vie, des honneurs & des dignités. Un autre se voit forcé de manger son pain à la sueur de son front, il est même souvent réduit à la dure nécessité de l'aller quêter de porte en porte. Si nous sommes également les enfants, pourquoi ne sommes-nous pas

également les héritiers? Quelques-uns ont le corps bien fait, la figure agréable & jouissent d'une bonne santé; d'autres disgraciés des dons de la nature sont encore d'une complexion si foible, que le moindre air les affoiblit & les rend malades. Si nous sommes tous pétris de la même terre, si nous sommes tous formés du même limon; pourquoi sommes-nous d'un tempéramment si différent? Pourquoi n'avons-nous pas la même vigueur, ou la même foiblesse? Si nous considérons les âmes, combien les facultés n'en sont-elles pas différentes dans les hommes? Les uns ont un génie vaste & éclairé, ils comprennent les choses les plus difficiles avec une facilité inexprimable, & ont des connoissances sublimes. D'autres sont très-bornés & ne sont capables d'aucun raisonnement : une mémoire heureuse, une imagination vive & féconde sont le partage de quelques-uns, la stupidité rétrécit, pour ainsi dire, l'âme des autres. Cette même diversité se rencontre aussi dans les mœurs, dans les tempéramments & dans les passions. On ne trouve pas seulement deux hommes, qui se ressemblent parfaitement. Les uns sont mélancoliques, hypocondriaques.

& font toujours dans la tristesse, d'autres au contraire font d'un tempéramment sanguin, & vivent toujours gaiement. Les uns sont froids, sérieux, taciturnes; d'autres sont vifs, enjoués & viennent facilement à bout de ce qu'ils entreprennent. La colere & l'orgueil dominant les uns; la douceur & l'affabilité rendent les autres d'un commerce agréable. Qui pourroit vivre en repos parmi des gens d'un caractère si différent?

Voilà quelles sont les plaintes que l'on fait. On peut y ajouter encore, que cette diversité d'humeur se rencontre aussi dans chaque homme en particulier; nous sommes tous tantôt d'une humeur, tantôt d'une autre. On croit, qu'il vaudroit mieux, que les hommes fussent toujours de la même humeur, qu'ils eussent tous le même bonheur, les mêmes inclinations, le même esprit, les mêmes desirs, ou du moins, que cette uniformité se rencontrât parmi ceux qui vivent ensemble. Ce seroit le moyen de remédier à beaucoup de maux.

Qu'on s'explique un peu plus exactement, si les hommes étoient toujours, du même sentiment, s'ils étoient toujours les mêmes dans leurs inclinations,
dans

dans leurs vues & dans leurs mœurs, s'ils ne changeoient point à cet égard, comment voudroit-on les arranger mieux? Parlez, ô censeur! je vous écouterai. Vous dites : si l'homme mélancolique étoit toujours mélancolique, si celui qui est gai, étoit toujours gai, si ceux, qui sont colériques, étoient toujours colériques &c. je diviserois les pays en de certaines petites contrées, & je ferois habiter ensemble ceux, qui seroient d'une humeur égale, & je subdiviserois toutes les différentes classes d'hommes, qui ont du rapport à la diversité & à la ressemblance de leurs actions; là demeureroient les Musiciens, là les jardiniers, là les tailleurs, là les maréchaux, là les savants & ainsi du reste. C'est ainsi que chacun pourroit vivre selon son bon plaisir. Les maréchaux ne troubleroient pas les savants par leur bruit incommode, les danseurs & les fauteurs ne scandaliseroient personne : en un mot, on pourroit vivre de manière à ne donner à personne aucun sujet de plainte, parce que chaque classe s'occuperoit à des choses semblables. Je les subdiviserois encore selon la diversité de leur tempérament & de leurs mœurs. Je rassemblerois dans un village les paresseux,

dans un autre les diligens & les industrieux, dans un troisieme les ivrognes, dans le quatrieme les colériques, dans le cinquieme les mélancoliques &c. Tous pourroient vivre contents & ne feroient point tourmentés par un voisin, dont l'humeur différerait de la leur. Je laisserois habiter ensemble les sages pour cultiver les sciences en bonne société, & pour vivre éloignés de tout bruit & de tout fracas.

Tel est donc le plan, que l'imagination folle de ce censeur propose & préfère à celui, que l'être souverainement sage a établi en ce monde, dans lequel les hommes, de quelque humeur qu'ils soient, vivent ensemble. Il est certain, que souvent plus nous croyons être sages, plus nous montrons l'égarement de notre raison, & la foiblesse de notre esprit; à quelles erreurs ne sommes-nous pas sujets, quand nous sommes les esclaves de nos propres pensées, & que nous leur donnons un libre effort? Mais si on demandoit à ce censeur, dans quelle classe il se rangeroit, il choisiroit sans doute celle des sages, il a trop bonne opinion de soi pour ne pas se croire un sage éclairé. Mais moi, qui lui rends plus de justice, je le mets en la classe des fous.

Je veux passer l'inconvénient, qui en résulteroit, si l'on mettoit les hommes ensemble selon ce projet. Car quel tumulte n'y auroit-il pas, quand on voudroit commencer ce partage? Qui voudroit convenir, qu'il est colérique, qu'il est paresseux, qu'il est mélancolique, qu'il est fou, puisque chacun se croit sage, doux, modeste, plein d'honneur, de pudeur & d'affabilité. L'un ne chasseroit-il pas l'autre, les hommes ne se ruineroient-ils pas les uns les autres, avant qu'on pût les faire entrer dans cet ordre? Supposons seulement ces classes établies; combien dureront-elles? Pas seulement un jour entier. L'homme est si enclin au changement, qu'il ne conserve pas une humeur égale, même pendant une demie heure? Tel qui est gai aujourd'hui sera demain triste; ce qui nous plait à ce moment, nous déplaît l'instant suivant. Si chaque sorte d'homme habitoit un canton particulier, combien de fois chaque homme ne seroit-il pas obligé de changer de place? Nous ne verrions qu'un déménagement continuel. Ils courroient comme des fous les uns après les autres.

Voilà le véritable tableau de cette belle perspective. Nous ne sommes que rare-

ment ce que nous sommes , ou tels que nous devons être. Nous dépendons tellement des circonstances qui nous enveloppent , que nous ne pouvons pas toujours nous ressembler, même quand nous le voulons : ce que nous désirions dans un temps, ne nous plaît plus dans un autre. Nous changeons, selon que les circonstances, les temps, & nos dispositions à l'égard des choses qui existent en même temps que nous, viennent à changer. N'attribuons donc pas notre inquiétude aux mœurs de notre prochain, qui ne vit pas comme nous, mais pour lui-même. Que personne ne s'imagine, que, s'il vivoit avec celui-ci ou celui-là, ou s'il avoit tel ou tel autre ami, il vivroit content & tranquille. Nos opinions sont trop sujettes au changement. Aujourd'hui nous pensons d'une façon, demain d'une autre, & nos amis sont aussi changeans que nous. Les plaintes, que tout cela nous occasionne, sont une pure folie. Pourquoi donc trouver mauvais de vivre avec des gens d'une conduite & de mœurs si différentes? Observons toujours bien fidèlement ce que dit SAINT PAUL : *Qua l'un porte le fardeau de l'autre.* C'est ainsi, que nous deviendrons obéissans à la loi

de Jesus-Christ & aux commandements de Dieu, qui a tout disposé ainsi. Et c'est de cette sorte, que notre esprit pourra se tranquilliser.

On ne disconviendra pas, qu'un tel partage des hommes dans leurs classes particulieres selon leur différente fortune, selon leur différent esprit, selon leurs différentes inclinations & passions, est impossible, & cette impossibilité donne lieu à la seconde objection : qu'il auroit fallu que Dieu prévint toutes ces difficultés en ne répandant pas cette diversité entre les hommes.

L'homme toujours superbe & présomptueux voudroit montrer à Dieu, comment il auroit pu mieux faire. Nous avons démontré dans la réflexion précédente toute l'étendue d'une telle folie. Examinons les avantages qu'on s'en promet, si Dieu avoit suivi ce système. On veut, que, puisque nous sommes tous de même origine & de même extraction, il n'y eût point de différence entre nous. Il faudroit, que tous les hommes fussent de même nature, que tous eussent le même discernement, la même capacité, les mêmes inclinations; il faudroit, que tous jouissent de la même fortune. Si Dieu

avoit observé cette égalité; ce monde feroit suivant nos desirs, nous y vivrions tranquilles & contents; chacun feroit satisfait de ce qu'il auroit; personne n'auroit à se plaindre d'un autre & n'envieroit son bonheur. Une paix éternelle regneroit sur la terre, & jamais la guerre ne troubleroit notre repos & notre tranquillité. Si avec tous ces avantages, tous les hommes avoient une même portion d'esprit & de discernement, si tous jouissoient d'une bonne santé, si leurs mœurs étoient douces, pures, s'ils avoient tous un caractère pacifique & affable; que la félicité de l'homme feroit grande! que notre vie feroit agréable! le monde, qui est maintenant une vallée de misère, feroit un paradis. Mais dans l'état présent qu'offre-t-il? Un cahos, où tout est dans le désordre : celui qui manque du nécessaire, vole le bien d'autrui; la cupidité nous fait désirer la mort de nos peres & meres pour recevoir plutôt notre héritage. Aujourd'hui nous aimons nos amis, demain nous les haïssons. Dieu auroit pu arranger si bien toutes choses, qu'il auroit pu empêcher cette inégalité dans la distribution de ses bienfaits; nous serions exemts d'inquiétude, notre repos ne se-

roit point troublé. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait?

C'est ainsi, que parle l'homme inquiet. Mais quand même Dieu auroit disposé toutes choses selon votre bon plaisir, votre paradis ne seroit encore, qu'un cahos & même qu'un enfer. Ce seroit un pays, comme celui que Job nous dépeint au X. Chap. de son livre verset 21. & 22. *Une terre de ténèbres & d'ombre de mort. Une terre d'obscurité sur obscurité, & où il n'y a aucun ordre.* Il est certain que la Providence de Dieu se reconnoît mieux à ces différentes circonstances des hommes, & que cette diversité a été nécessaire; soit pour la conservation du genre humain, soit pour la félicité à venir, que Dieu vouloit lui procurer. Prouvons l'un & l'autre.

„ Cette diversité est nécessaire à la „ conservation du genre humain. „ De même que dans chaque homme, comme dans le petit monde, plusieurs membres qui diffèrent les uns des autres dans leur grandeur, dans leur excellence & dans leur usage, sont nécessaires à la conservation, à la durée & à la direction de tout le corps; ainsi faut-il aussi que le grand monde, cette machine immense, qui contient tout le genre humain, consiste en

différentes parties, & pour ainsi dire, en divers membres, afin que tout ce grand ouvrage soit non seulement égal à lui-même, mais aussi que tous ces membres particuliers puissent être conservés. Il est évident, que, quand tout le corps ne vaut rien, tous les membres ne valent rien. Je ne saurois donc mieux répondre à ceux qui se plaignent de la diversité des hommes, & qui demandent, pourquoi Dieu l'a permise en ce monde, qu'en leur demandant la permission de répondre avec THEODORETE : pourquoi „ tous les membres de notre corps n'ont- „ ils pas la même force ? Pourquoi le „ grand Créateur a-t-il donné aux yeux „ la faculté de juger de la couleur & de „ la figure des choses, & aux oreilles la „ faculté de connoître la perfection des „ tons & des paroles &c. „ On peut faire la même question des autres membres. On répondra d'abord, qu'il falloit d'autres membres que des yeux & des oreilles pour constituer le corps humain ; un seul ne suffisoit pas, pour faire tout ce que l'homme a à faire. Mais si l'on croit, qu'il falloit plusieurs membres pour bien constituer tout le corps ; il est superflu de demander, pourquoi l'un surpasse

passé l'autre en grandeur, en excellence, en force : car sans cette diversité de circonstances les membres ne seroient pas différents, ce qui est cependant nécessaire.

Il en est de tout le genre humain, qui ne fait qu'un même corps, comme du corps humain. Il est évident qu'un homme ne sauroit se passer long-temps de l'autre. Combien de choses sont nécessaires pour satisfaire tous nos besoins? Que de travaux différents pour préparer le pain? Que d'autres travaux encore pour nous habiller & nous loger? Et si nous voulons jouir des commodités de la vie, ils se multiplient à l'infini. Il faut divers emplois & divers métiers pour nos besoins, notre sûreté & notre commodité.

Mais un seul homme peut-il suffire à tant de choses? N'a-t-il pas besoin du secours d'autrui? Qui est-ce qui est en état d'apprendre tous les arts? Et quand même il sauroit faire tout ce qui est nécessaire à son entretien, auroit-il bien le temps, les forces & la diligence suffisante pour fournir à tous ses besoins? Supposez, vous qui prétendez que les hommes soient tous égaux & semblables en toutes choses, supposez, dis-je, que vous ayiez

des biens en grande quantité; prendriez-vous plaisir à faire vous-même vos souliers & vos habits? A apprêter vos repas? A cuire votre pain, & à faire toutes les autres choses qui vous sont nécessaires, quand même vous pourriez en venir à bout? Non, dites-vous, je chargerois d'autres gens de ce travail, & je leur payerois leurs peines. Mais vous avez oublié, que dans votre monde, tous les autres hommes doivent avoir les mêmes richesses, que vous : où trouverez-vous donc des ouvriers? Le travail qui vous fatigue & vous ennuie, ne fera pas du goût des autres, & comment pourrez-vous les forcer à vous obéir? Si tous les hommes sont égaux en toutes choses, il faut que chacun d'eux fasse tout ce dont il a besoin : serez vous votre tailleur, votre cordonnier, votre charpentier, votre cuisinier & ainsi du reste?

Vous me répondrez peut-être, que l'amour du gain aveuglera les hommes & les animera à travailler pour les autres; alors vous débourserez de l'argent, vos trésors diminueront, l'avare deviendra plus riche; & cette égalité dans les biens s'évanouira. Vous demandez, que tous les hommes soient égaux en toutes cho-

ses, & par conséquent, qu'ils possèdent des trésors également grands; & étant paresseux & commode vous êtes le premier, qui transgresse ses propres loix. Pourquoi vous plaignez-vous donc de Dieu dans une affaire, à laquelle vous ne pouvez pas remédier vous-même par vos propres regles?

Une folle pensée en fait naître communément une autre. Vous me répliquerez peut-être, que les hommes pourroient faire entre eux une convention de s'entraider les uns les autres, sans amour du gain & sans salaire. Mais cette convention est elle possible? Dites à votre frère, qu'il soit votre valet. S'il est dans les mêmes circonstances que vous, il prétendra de vous la même chose. Comment ferez-vous votre convention? Si vous lui dites, quand vous aurez faim, de vous cuire du pain, & qu'il ait faim aussi, il fera paresseux comme vous, il exigera de vous le même service. Commencez donc par convenir ensemble, lequel sera le boulanger de l'autre. Avant que d'en être convenu, vous mourrez tous deux de faim. Il est donc évident, que les hommes ne peuvent pas être tous égaux. Il faut qu'ils exercent

divers métiers & diverses professions, & pour que cela soit, il faut que les circonstances de leurs fortunes soient aussi différentes.

Nous avons examiné jusqu'ici la folie de ceux qui prétendent; que les hommes devroient être égaux en toutes choses. Considérons maintenant de plus près la merveilleuse diversité, qui regne entre eux. Vous venez de voir, que vous ne sauriez vous charger vous seul de tout le travail, qui est nécessairement-requis pour votre entretien, pour votre commodité, & pour l'avancement du bien commun. On a démontré, qu'il faut que les hommes exercent divers métiers, divers arts & diverses sciences; qu'il faut que l'un s'applique à une chose, & l'autre à une autre; parce que si tout le monde vouloit faire la même chose, rien ne se feroit. Cela étant, pouvez-vous nier, que les corps & les esprits des hommes doivent être aussi différents? Le travail n'est pas toujours le même. Les uns cultivent les sciences, d'autres se vouent aux armes, d'autres exercent des métiers; tous ces genres de travaux sont bien différents. Chaque métier, chaque art, chaque profession demande donc un homme diffé-

rent. Le mercenaire ne sauroit se vouer aux sciences, & le savant ne sauroit se charger du travail le plus vil des occupations humaines. Il a donc fallu, puisque nous sommes tous égaux par rapport à notre être, que le Créateur opérât une diversité à l'égard de nos autres destinations. C'est pourquoi Dieu a rendu les uns riches & les autres pauvres, afin que ceux-ci pour se procurer la nourriture nécessaire, se vouassent volontairement aux métiers, aux arts & aux sciences, & travaillassent pour gagner de l'argent qui leur manque, & pour le recevoir de la main du riche. La distribution inégale des richesses entre les hommes est une preuve convaincante de la Providence divine, car c'est par-là, qu'étant tous différents, nous sommes conservés. Celui, que les richesses mettent au-dessus des autres, se voit surpasser en intelligence & en dextérité ou par quelque autre talent. Si l'ouvrier a besoin de l'argent du riche pour subvenir aux nécessités de la vie; le riche n'a-t-il pas besoin du travail de l'ouvrier pour son nécessaire ou du moins pour toutes les commodités? La dédaigneuse & superbe opulence ne peut s'imaginer, qu'elle a besoin de ce merce-

naire qu'elle méprise. L'homme riche a l'autorité en main, beaucoup de personnes dépendent de lui, mais de combien d'autres ne dépend-il pas? Nous avons tous besoin les uns des autres, & plus nous sommes élevés & puissants, plus le moindre mercenaire nous est utile. Un Roi a besoin de tous ses sujets. Reconnaissons la Providence divine dans l'inégalité des biens, que le sage créateur a établie parmi les hommes : il a créé des riches pour le bien des pauvres, & les pauvres pour le bien des riches. Il s'ensuit, que les hommes ne pouvoient pas être également riches ou également pauvres.

Il faut nécessairement qu'il y ait dans le monde divers arts, diverses sciences & divers métiers. Un seul homme ne peut pas s'appliquer à tout. Ainsi il ne suffisoit pas, que Dieu eut distribué inégalement les richesses aux hommes, mais il falloit encore qu'ils eussent reçu une différente capacité d'esprit, afin que chacun se vouât volontairement à un certain travail, soit par penchant, soit par amour du gain. Supposons, que tous les hommes aient les mêmes inclinations & qu'ils s'adonnent tous aux mêmes métiers, que

deviendroient alors les sciences, les arts & les autres métiers? Si tous cultivent les sciences, où prendroit-on des Soldats, où trouveroit-on des Artisans? La société humaine ne feroit-elle pas alors dans un très-misérable état? La Providence divine a prévu cet inconvénient; c'est pourquoi Dieu a donné aux hommes des inclinations différentes. Il a donné aux uns une dextérité naturelle & une intelligence supérieure, pour vaquer aux plus importantes affaires de la société. Il a distribué aux autres une santé robuste & des forces suffisantes, pour supporter un travail pénible. D'autres encore ont reçu des inclinations, qui tiennent toujours le milieu & qui exercent des choses, dont la condition n'est ni trop haute ni trop basse : c'est ainsi, que tous les emplois de la société sont remplis. Souvent la dépravation de nos mœurs & nos habitudes avec les méchants, affoiblissent beaucoup tous ces bienfaits de la Divinité. L'expérience nous apprend, que cette diversité de vues & d'inclinations, qui se rencontre dans les hommes, vient du merveilleux mélange de l'humidité des parties fluides, telles que sont la mélancolie, le sang, la bile &c. & c'est ce qui fait, que l'un ap-

plique son esprit à ceci, l'autre à cela, que l'un a du goût pour une chose & l'autre pour une autre. Chacun agit selon son goût, & il y trouve son plaisir, parce que cela répond à son inclination naturelle. Il est donc évident, que tous les hommes ne sauroient être doués de la même nature, du même tempéramment & des mêmes qualités, puisque le bien de la société humaine demande des occupations & des fonctions si différentes. Il faut d'autres sentiments pour se vouer à l'état militaire, d'autres pour instruire les hommes, d'autres encore pour travailler à leur subsistance. Il falloit donc qu'ils eussent des inclinations, & un tempéramment différents.

Puisqu'il étoit nécessaire pour le bien de la société, que les hommes eussent un tempéramment différent, & qu'il y eut entre-eux un mélange si divers du sang, il falloit aussi que cela produisît en eux diverses maladies; la maladie n'étant autre chose qu'une altération de l'équilibre des parties de notre corps & une fermentation extraordinaire de nos humeurs; il ne peut se faire, que dans la liaison étroite de diverses choses le moindre changement ne soit suivi d'une séparation. Les

mélancoliques sont sujets à d'autres maladies, que les colériques, & ainsi des autres. La différente constitution des corps & de leurs humeurs, produit différentes sortes de maladies. De-là vient aussi la diversité de la figure extérieure, de la beauté & de la laideur des hommes, la vie & la force ou la foiblesse de la vue, la couleur rouge ou pâle, la douceur ou la rudesse de la peau, une chair molle & nette, ou une chair dure & tachée, un visage sérieux ou un air affable. Il n'est pas nécessaire de prouver ceci plus au long. Il me suffit d'avoir fait voir, comment la sagesse de Dieu a si merveilleusement ordonné & disposé cette variété, que tous ayant des inclinations différentes, & exerçant divers arts & métiers, ils s'accordent cependant tous en ce point, que chacun travaillant à son propre avantage, travaille aussi pour le bien public. Pour conserver cette diversité uniforme, il falloit que les dons de la fortune fussent inégaux & selon cette avantageuse variété, dont nous jouissons actuellement; il falloit que pour la conservation de tout le monde le bon & le mauvais fussent diversement partagés entre les fideles & les infideles.

Il sera maintenant facile à comprendre,

non seulement pourquoi il y a tant de différence entre les humeurs & les tempéraments des hommes, mais aussi pourquoi aucuns ne se ressemblent jamais; pourquoi même chaque homme varie dans son tempéramment & dans son humeur. La chose est surprenante, mais on peut aisément en découvrir la raison. Aucun homme n'est uniquement né pour un seul travail, mais pour plusieurs différents travaux. Un divers changement des humeurs & un divers mélange du sang sont donc nécessaires en l'homme, afin que les esprits soient naturellement enclins & portés à différentes occupations & opérations, & qu'ils puissent les exercer. Nos occupations de l'enfance changent avec les années; l'adolescence offre d'autres jeux, d'autres plaisirs; l'âge viril y succède & apporte avec lui les soucis, les soins & les intrigues. Nos forces doivent augmenter à proportion, & nos humeurs devenir conformes à nos différents âges. Notre corps est trop foible pour toujours travailler, & il a besoin de repos. Nous descendons d'un Etre infini, c'est pourquoi tout travail doit cesser en de certains temps, pour nous occuper uniquement à adorer notre souverain créateur. Dieu

a donc manifesté sa sagesse, en donnant à chaque homme les inclinations & les forces, que ses différentes circonstances & occupations exigent toujours.

Cette variété si sagement & si justement disposée par l'être suprême, qui est nécessaire à notre conservation dans le monde, est encore utile à notre félicité éternelle. S'il faut que les hommes soient semblables en toutes choses, & qu'ils soient toujours les mêmes, il faut que nous soyons toujours heureux ou toujours malheureux. Faudra-t-il que nous soyons tous continuellement malheureux? Personne, je crois, ne le souhaitera. Mais un bonheur continuél seroit-il avantageux à notre félicité éternelle? Si notre corps étoit toujours dans le bien-être, penserions-nous à l'avenir? Ne nous souleverions-nous pas contre Dieu? Adam, l'heureux Adam étoit forti pur des mains du Créateur; tous ses desirs étoient satisfait, il ne put supporter long-temps son bonheur, & devint prévaricateur à la loi de son Dieu. Serions-nous plus sages que ce premier pere? Caïn malgré l'exemple de ses pere & mere, se laissa aller au péché. Dieu selon sa toute-science a prévu notre malignité; c'est pourquoi il a sou-

mis l'homme au travail, aux nécessités, aux tribulations, pour dompter son esprit orgueilleux & effréné, & il a entremêlé le malheur de bonheur, de peur que nous ne succombions sous le poids du malheur.

Jettons bien l'œil sur nous-mêmes pendant les jours de notre vie. Combien de fois ne nous soulevons-nous pas contre Dieu dans nos misérables circonstances; combien ne serions-nous donc pas présomptueux & téméraires, si tout répondoit à nos desirs, & si nous n'avions pas à craindre les chatiments de Dieu? Écoutons ce que dit SAINT CHRYSOSTOME :

„ Si nous ne cessons pas de pécher au
 „ milieu de notre travail & de nos tri-
 „ bulations, jusqu'où se seroit portée no-
 „ tre témérité à pécher, si Dieu avoit
 „ résolu de nous plonger dans l'oïfivité
 „ & la volupté? Car l'oïfivité est le com-
 „ mencement de tout vice. „ Qui est-
 „ cé qui penseroit à Dieu dans son bon-
 „ heur, puisque nous pensons si peu à lui
 „ dans nos plus grands besoins? Nous ou-
 „ blierions facilement sa loi sainte, nous la
 „ mépriserions peut-être. David se plaint
 „ de cette méchanceté du cœur humain
 „ par ces paroles : „ Les méchants se gon-

„ flent comme un ventre gras; ils font
„ tout ce qui leur vient dans la pen-
„ sée, ils médisent & blasphèment haute-
„ ment. „ On croira avoir prévenu toutes les difficultés, en supposant, qu'il faudroit que tous les hommes fussent sages, & que par conséquent ils ne tomberoient pas dans de pareils égarements. Mais encore une fois Adam n'étoit-il pas sage, & n'est-ce pas du comble du bonheur, qu'il bannit la crainte de Dieu de son cœur? il est hors de doute, qu'un bonheur continuel & permanent seroit un empêchement pour notre félicité éternelle, & chasseroit de nos cœurs la vraie crainte de Dieu. Quand même tous les plaisirs rassemblés nous feroient de cette terre un paradis, elle ne feroit point encore notre patrie. Mais le ciel est l'endroit, pour lequel nous avons été créés; & qui est-ce qui y aspireroit alors, s'il avoit déjà obtenu en ce monde le comble de ses vœux? Si cette misérable terre nous est encore chère malgré les tristes circonstances, auxquelles nous sommes sujets en cette vie, si nous disons à la mort, lorsqu'elle s'approche de notre corps mortel : ô mort, que tu es amère à l'homme, qui pense à toi! combien plus le dirions-nous, si nous

jouissions paisiblement de nos biens, & si nous prospérions en toutes choses? Qui est ce, qui désireroit la félicité céleste? Ainsi l'inégale distribution des dons de la nature & de la fortune entre les hommes avance leur bien tant dans le regne de la nature que de la grace. *Oui Seigneur! tes ouvrages sont grands & magnifiques, tu les as tous disposés sagement.*





TROISIEME PARTIE.

Contenant le moyen de se tranquilliser
dans toutes les révolutions de ce monde
par la considération de la Providence
divine.

NEUVIEME RÉFLEXION.

Résolution de la question : comment nous devons nous conduire dans les troubles & calamités publiques, afin que notre tranquillité n'en soit point altérée.

ous avons enseigné ci-dessus,
qu'un des plus sûrs moyens de
jouir en ce monde d'une tran-
quillité constante & durable,
étoit de se convaincre de la Providence
divine, & de se bien persuader, qu'elle
gouverne tous les événements d'ici-bas.
C'est pourquoi nous avons prouvé dans

la premiere partie de ce traité, qu'il y a une Providence divine. Nous avons levé dans la seconde les doutes, que l'on a coutume d'y opposer. Dans cette troisieme nous nous servirons de cette doctrine pour nous tranquilliser dans toutes les révolutions de ce monde ; & pour y parvenir, notre premier soin sera de montrer, comment nous devons nous conduire dans les troubles & les calamités publiques. Ce sera la matiere de cette section.

Ecoutons encore les plaintes des hommes, dont les calamités publiques troublent la tranquillité, avant que de leur prescrire les moyens de se délivrer de cette inquiétude. Dans quel abime ne plongeons-nous pas notre esprit ? A quels vents furieux, à quels orages ne nous exposons-nous pas ? On n'entend de tout côté, que plaintes & murmure. „ Tout ce monde „ est semblable à une mer, qui est toujours en mouvement.... Le bonheur „ & le malheur s'y succèdent sans cesse... „ Quelle misere commune n'avons-nous „ pas à essuyer en cette vie ! que les „ calamités y sont grandes, que les afflictions y sont violentes & fréquentes !... „ Un calme d'un moment y est toujours „ l'avant-

„ l'avant-coureur d'une grande tempête: ... un plaisir léger est ordinairement suivi de cruelles souffrances. „

Plaignez-vous , ames inquiètes , soulagez votre cœur , en répandant la douleur qui vous tue ; achevez le tableau de vos infortunes.

Qui peut voir , me direz-vous , d'un œil sec une révolution , qui accable un pays entier , & qui cause la ruine de tout un peuple ? Le Laboureur peut-il voir tranquillement les tempêtes & les orages , ou une quantité d'insectes le priver de sa moisson ? Le Peuple souffre la faim , la famine se répand , la nation périt insensiblement , la peste se joint à ce premier fléau , & bientôt la contrée la plus peuplée n'est plus qu'un desert. Etre tranquille dans ces tristes circonstances , c'est forcer la nature.

A tous ces maux qui nous environnent & que nous ne saurions éviter , se joignent encore les querelles & la haine entre les hommes. Un Peuple surprend l'autre les armes à la main , détruit tout ce qui se rencontre sur son passage. Par-tout on voit des villes & des villages en feu , les campagnes n'offrent que la désolation. Pour comble de malheur l'injuste aggres-

Q

leur remporte souvent la victoire, & l'innocent devient la victime de tant d'horreurs. Tant de calamités sont souvent causées par l'ambition d'un seul homme. Le désir de conquérir d'un Alexandre mit toute la Grece & l'Asie en feu, & ces vastes pays furent la victime de l'ambition de ce conquérant. Et la haine entre deux Rois ne peut souvent être apaisée que par le sang d'un million d'hommes. Même si nous jouissons de la paix, nos inquiétudes ne finissent pas : nous avons la douleur de voir à la tête de l'état, des personnes, que ni le mérite, ni la vertu n'ont élevées à ce poste éclatant. Un grand nom, des laquais, des armes, ont été la cause de leur élévation, ils ignorent jusqu'au nom de patrie ; la justice se règle & se rend suivant leur cupidité. Quel bonheur pouvons-nous espérer de tels supérieurs, qui se sont voués à l'injustice, qui n'ont ni prudence, ni vertu, & qui offensent Dieu ? L'iniquité rend toute la terre déserte. (*Sapienc. v. 24.*)

Cessez de vous plaindre, ames inquiètes, qui aimez la patrie dont les calamités vous attristent. Interrompez vos plaintes, pour écouter patiemment ce que la charité me dicte pour vous ramener à un

état tranquille , & bannir l'inquiétude de votre cœur.

J'avoue que ces calamités jettent le trouble dans notre ame à la premiere vue ; parce que nous considérons les choses en elles-mêmes , & que nous ne portons pas nos pensées jusqu'à Dieu , qui gouverne tout l'univers. Quand un vaisseau vogue sur une mer orageuse , & que les vagues gonflées par un vent impétueux , s'élèvent au-dessus de ce vaisseau & le menacent à chaque instant de l'engloutir , la terreur s'empare facilement de tous ceux qui y sont ; mais si dans ce pressant danger on considère le pilote , & qu'on remarque , qu'il a l'air serein , intrépide & sans crainte , & que tout obéit à ses ordres & aux signes qu'il fait , ou l'on n'aura aucune confiance en sa dextérité & en son expérience , ou cette terreur se dissipera au milieu même de tout ce danger apparent.

J'avoue qu'en ce monde tout paroît quelquefois si embrouillé , qu'on croiroit que tous les hommes sont sur le point de périr. Quand la mer est agitée au point , qu'il semble qu'elle va franchir ses limites , que de grands tremblements ébranlent le continent , renversent des

villes entieres, & ensévelissent sous les ruines les malheureux habitants; quand la peste dépeuple les campagnes, tout paroît être la mort ou l'annoncer. Mais n'est-ce pas Dieu, qui fait mouvoir le ciel & la terre dans ces terribles moments? N'est-ce pas lui qui assemble les nuées, qui fait souffler les vents, & qui ébranle la terre? Mais s'il avance toujours le bien de l'univers, pourquoi ces malheurs naturels nous troublent-ils, puisqu'ils sont causés par un Dieu qui a réglé le cours de la nature?

Nous ne devons pas moins nous élever jusqu'à Dieu dans les événements, qui dépendent de la libre volonté des hommes, & chercher dans les décrets de sa sagesse la source de notre repos & de notre tranquillité; les guerres & tout ce qui peut troubler la tranquillité publique, sont un effet de la permission divine, & c'est selon la sagesse du conseil du tout-puissant, que les campagnes sont désolées, que les villes sont détruites, & que les hommes périssent. Il permet quelquefois, que des Princes indignes de regner soient sur le trône, que des ministres incapables soient à la tête du gouvernement, que les peuples vexés par la tiran-

nie se révoltent; & ce font-là les tristes sources de la ruine des pays & des villes. La sage volonté de Dieu, qui préside à tous ces événements, doit maintenir notre tranquillité.

Il faut remarquer qu'aucun homme ne vit pour lui seul, mais que Dieu a établi les sociétés humaines, afin que les hommes se prêtent mutuellement leur secours. (*voyez réflexion VIII.*) C'est pourquoi il a fondé des villes & des villages, afin que les habitans avancent leur bien commun, & que l'un aide l'autre dans ses besoins. Mais pour établir dans la même vue une étroite liaison entre ces villes & ces villages, & pour prévenir les difficultés qu'ils auroient pu faire naître au sujet de leurs frontières, pour faciliter le commerce, & pour frayer aux voyageurs une route sûre & facile, il a réuni ensemble certaines villes & certains villages, dont il a fait des provinces, & de ces provinces réunies des royaumes entiers. Il leur a donné des Princes & des Seigneurs pour avoir soin de l'ordre extérieur & du repos des villes, des provinces & des royaumes.

Mais Dieu prévient, que le bien particulier des familles, & que le bien public des

royaumes & des provinces, ne fleuriroient pas long-temps, & qu'ils seroient remplis de vices. Il prévît que les républiques fondées sur les plus sages loix se précipiteroient dans leur ruine par leur propre bonheur. Dieu résolut donc selon la sainteté de son conseil, que les royaumes des hommes ne seroient pas constants, qu'ils auroient tous la même face, & que ce que les hommes appellent bonheur ou fortune ne seroit pas le partage d'un pays seul, mais qu'il seroit distribué entre les provinces, selon que le demanderoient le temps, le lieu & les circonstances. Il en est de cette distribution comme de celle, qui se fait entre les hommes, puisque la Divinité y trouve les mêmes sujets. Il élève quelques pays, il en abaisse d'autres, il enrichit les uns, & appauvrit les autres. Mais il est, comme dit DAVID, juste dans toutes ses voies, & saint dans toutes ses œuvres.

La fortune inconstante présente toujours de nouvelles scènes; la trompette sonne, l'ennemi s'assemble, il approche & un peuple entier passe sous une autre domination. Les armées ennemies sont, pour ainsi dire, les voitures, sur lesquelles Dieu conduit la fortune & le bon-

heur des peuples dans d'autres contrées.

Quand Dieu veut transporter des royaumes, ou affoiblir la puissance & la fortune d'une province, & humilier l'orgueil de ses habitans selon son juste jugement, il se sert pour cet effet principalement des guerres. Quelque injustes qu'elles nous paroissent, Dieu s'en sert pour punir la méchanceté des hommes. Que le pays que Dieu veut visiter par le fléau de la guerre, prenne des précautions, qu'il assemble de nombreuses armées pour repousser au loin l'ennemi qui veut l'humilier; que sa cavalerie soit forte & nombreuse, que son infanterie soit aussi ferme qu'un mur, tout cela ne lui sert de rien, si le Seigneur n'est son bouclier.

Examinons de plus près les raisons, qui causent la ruine des pays. Considérons, comment le souverain Etre s'en sert pour humilier l'orgueil des habitans, que le bonheur a rendus trop superbes.

Un pays tombe en ruine, quand ses Princes foulent aux pieds les loix divines & humaines, quand ils ne gouvernent pas avec équité & avec prudence, quand ils se laissent aller à l'ambition & qu'ils entreprennent des guerres injustes.

Un pays court à sa perte, quand ceux

qui sont chargés des affaires de l'Etat, & qui doivent être l'appui des Princes leurs maîtres, manquent de connoissances, négligent le bien public, ignorent le véritable intérêt du royaume qu'ils gouvernent, laissent les loix sans vigueur, & ne cherchent que leur propre avantage. L'expérience prouve cette vérité. Qui est-ce qui a le plus avancé la ruine du royaume d'Israel : si ce n'est le fils insensé du sage Salomon, qui n'eût aucun égard aux conseils de son pere ?

Il faut qu'un pays périclite, quand les personnes, qui ont l'autorité en main, ne s'en servent pas pour rendre la justice, quand elles ne veillent pas à la sûreté & au bon ordre des villes, qui leur sont confiées. Il faut qu'un pays soit renversé de fond en comble, quand les Généraux, qui sont à la tête des armées, ignorent l'art militaire, ne s'entendent point au commandement, ne font pas observer une exacte discipline, & sont efféminés & mercenaires.

C'est ainsi que sont tombés en ruine tous les royaumes, dont il ne reste aucunes traces, que dans l'histoire. Ceux, qui n'ont pas été entièrement détruits, ont été dépouillés de cette maniere de leur

leur gloire & de leur grandeur. Vous donc, qui prenez à cœur la décadence de l'état & qui êtes touché de ce qui en avance la ruine, ou du moins le déclin, à quoi attribuerez-vous tous ces malheurs ? Si vous ne faites attention qu'aux plus proches circonstances, vous attribuerez tout le malheur commun de la patrie à l'ignorance, à l'injustice du Prince & des Ministres, & au mépris des loix. Mais il faut que vous portiez vos pensées plus haut, & que vous remarquiez, que ce sont-là les moyens, dont Dieu se sert pour visiter un pays & le priver d'une prospérité, dont il abusoit. L'Etre tout-puissant déclare, que les pays & les royaumes ne subsistent que par son conseil & par sa vigilance. Ce n'est donc que par sa volonté, que les pays tombent en ruine, par le moyen des quatre causes, que nous venons d'alléguer. *C'est Dieu, par qui regnent les Rois, par qui les Princes décernent la justice, par qui dominent les Seigneurs & les Gouverneurs de la terre. Prov. VIII. 15.* Si de sages Rois gouvernent le pays, s'ils sont grands, justes, généreux; réjouissez-vous-en ; mais remontez à la première source d'où ils ont reçu toutes ces rares vertus.

R

Dieu, qui aime le pays, que de tels princes gouvernent, les y a établis pour souverains. *C'est par lui que regnent les Rois,* & qu'ils regnent si sagement, afin que le pays fleurisse. Quand au contraire Dieu voulut détruire le royaume d'Israël, il établit pour Roi sur son peuple un insensé Rehabeam. Dieu voulant mettre fin au royaume des Goths, confia le sceptre à un Roderic, qui par son humeur sanguinaire & par ses débauches épuisa toutes les forces de cette nation.

Si les ministres d'un royaume le gouvernent avec prudence & sagesse, ne leur en attribuez pas la première cause, mais à l'Eternel, car *c'est par lui*, c'est à-dire par son esprit & par sa puissance, *que dominant les Seigneurs & les Gouverneurs de la terre*, comme dit Salomon. Si vous voyez donner des conseils insensés par des gens, qui ne manquent pas de lumières; pensez à Achitophel, dont Dieu changea le conseil en folie, lorsque David le pria d'humilier le cœur d'Absalon (2 Sam. XV. 31.) Ne vous étonnez pas de voir mépriser & renverser par les méchants les plus sages réglemens, qui étoient faits pour avancer le bien & la prospérité de l'état. Ne vous imaginez

pas, que tout cela soit un effet du hazard. C'est Dieu, qui le permet, qui laisse prévaloir les mauvais conseils, tels que ceux que Réhabeam suivit, lorsque le royaume d'Israël fut partagé. Il en avoit menacé Salomon, lorsqu'il lui dit : „ puis-
„ que tu n'as pas gardé mon alliance &
„ mes commandements, je diviserai ton
„ royaume, afin qu'il ne soit plus à toi,
„ & le donnerai à ton serviteur. Toute-
„ fois pour l'amour de David ton pere,
„ je ne ferai point cela de ton temps,
„ mais je diviserai le royaume entre les
„ mains de ton fils.

Si un royaume est gardé par de bons soldats, s'il a de bons Généraux, de braves Officiers, qui observent & qui fassent observer une exacte discipline, ne croyez pas, qu'ils tiennent leur valeur d'eux-mêmes, ou d'un pur hazard. *C'est Dieu qui donne les plumes à l'oiseau de proie, & qui fait croître les ailes & les serres de l'aigle.* Quand l'Eternel veut, qu'un pays fleurisse, & soit en sûreté contre les entreprises de ses ennemis; il donne aux armées de la valeur & de la force. Quand l'Eternel veut au contraire, qu'un état soit renversé ou affoibli, il diminue la valeur naturelle des peuples; les Géné-

raux vivent dans la désunion & la paresse; la bravoure des foldats s'évanouit, ils deviennent poltrons. *Car à lui appartient la puissance, & c'est par lui que dominent les Seigneurs & les Généraux d'armée.*

L'Ecriture Sainte atteste cette vérité par des exemples. Lorsque les Israelites ne voulurent point obéir à Dieu, il les menaça de leur ruine totale, s'ils ne se soumettoient à ses commandements, & il leur fit connoître les moyens, dont il se serviroit. „ Je mettrai ma face contre
 „ vous, (leur dit le Seigneur,) & vous
 „ ferez battus devant vos ennemis, &
 „ ceux qui vous haïssent domineront sur
 „ vous, & vous fuirez, sans que personne
 „ vous poursuive. (*Lévit. XXVI. 17.*)
 Il se déclare encore plus fortement au 36.
 v. „ & quant à ceux, qui demeureront
 „ de reste d'entre vous; je ferai venir
 „ une lâcheté en leur cœur, quand ils
 „ seront au pays de leurs ennemis, tellement que le bruit d'une feuille émue
 „ les épouvantera, & ils fuiront comme
 „ s'ils fuyoient devant l'épée, & ils tomberont sans que personne les poursuive.

L'histoire profane nous donne des preuves non moins convaincantes de cette vérité. Si nous voulions y jeter les yeux,

combien de preuves n'y trouverions-nous pas? L'Empire Romain pourroit m'en fournir une, que personne ne sauroit rejeter. Toute l'Europe craignoit cet Empire. Il avoit les armées les plus nombreuses, les mieux aguerries & les plus accoutumées à la victoire. Cependant des peuples obscurs & inconnus ébranlèrent ce formidable empire. La terreur & l'épouvante marchaient devant eux, & ils subjuguèrent cette belliqueuse nation, qui ne l'avoit jamais cédé à aucune en valeur & en bravoure. D'où vint une si grande révolution? Pourquoi les Romains ne combattirent-ils plus en Romains? Pourquoi ceux qui avoient donné tant de preuves, qu'ils étoient les maîtres dans l'art de la guerre, ne vainquirent-ils plus? D'où vient, qu'ils furent vaincus par un peuple sauvage & barbare, qui à la vérité étoit assez nombreux, mais sans mœurs, sans expérience militaire, & sans discipline? La terreur & la peur se saisirent du cœur des Romains, & en chassèrent la bravoure & la prudence; Dieu, qui vouloit détruire cet empire, ôta à ce peuple son courage de lion, & le donna à ces barbares.

Quand les Magistrats inférieurs veillent

à l'observation des loix, qu'ils ont soin du bonheur des peuples, c'est que Dieu veut par leur moyen la prospérité des pays & des villes. Mais quand au contraire ces Magistrats négligent le bon ordre, laissent le crime impuni & qu'ils s'abandonnent à l'injustice; pensez que c'est Dieu, qui le permet pour punir l'Etat.

Nous soupignons souvent de ce que Dieu permet ces maux, qui avancent la ruine des pays; nous accusons l'Etre suprême, & nous disons dans nos cœurs; pourquoi ruine-t-il un royaume pour en enrichir un autre? Pourquoi ne jouissent-ils pas tous d'une paix & d'une tranquillité égale? O homme insensé! voulez-vous déjà rentrer en discussion avec votre Dieu? Croyez-vous qu'il blesse sa divine justice, quand il en agit ainsi. Il veut modérer le trop grand bonheur, qui augmenteroit la méchanceté. Les décrets du tout-puissant vous tourmenteroient-ils? Nous avons prouvé plus haut, & nous devons être convaincus, que tout se fait dans ce monde par l'ordre & la permission de Dieu. Pourquoi donc ne disons-nous pas : notre pere ! que ta volonté soit faite sur la terre comme au

ciel ! pourquoi nous tourmentons-nous, quand le Seigneur châtie la patrie, comme si elle n'avoit pas mérité tous ces châtimens ? La foiblesse humaine ne permet pas, qu'un pays soit toujours dans la même prospérité, parce que la justice de Dieu ne sauroit laisser le mal impuni. Mais où y a-t-il une contrée, où le service divin & la vertu dominant tellement, que l'on puisse dire, que le crime n'y est jamais commis ? Quand même il semble extérieurement que les habitans ont la crainte de Dieu à cœur, qu'ils sont sages & vertueux, il se trouve cependant souvent, qu'ils ont le cœur mauvais, vicieux & impie. Ceux, qui de jour paroissent pratiquer la vertu, souvent s'abandonnent au crime pendant la nuit, ils croient ensevelir leur honte dans les ténèbres. Mais Dieu connoit l'intérieur de l'homme, il fait quels sont ses sentimens. N'accusons donc pas la Divinité, mais les habitans du pays, qu'elle punit.

Ne réfléchissons pas avec tant d'attention sur les calamités de la patrie, de crainte que ces réflexions trop attendrissantes ne troublent notre repos, & ne nous empêchent de jeter la vue sur Dieu, qui la châtie, & qui exerce sa justice,

parce qu'il aime le peuple. Quand on fixe ses yeux sur une roue, qui tourne avec beaucoup de rapidité autour de son aissieu, la rapidité de son mouvement trouble la vue. Les révolutions de la fortune & de la prospérité sont beaucoup trop rapides & trop violentes, pour être considérées tranquillement. Quand on considère les calamités de sa patrie, & que l'on se représente vivement sa ruine, ces considérations nous émeuvent. Tâchez donc de détourner les yeux de ces tristes objets, élevez plutôt votre esprit à Dieu, considérez son amour; cette idée consolante surmontera vos inquiétudes, & les chassera entièrement. Souffrons avec patience ce que Dieu nous envoie, & ne nous en plaignons point. Considérons, que nos péchés en ont mérité encore beaucoup davantage. Seigneur nous te chercherons dans nos calamités; car tu châties ceux, que tu aimes.



DIXIEME RÉFLEXION.

Pour vivre tranquille, il faut toujours être content & satisfait de son état, & ne pas prétendre, qu'il soit autre, qu'il n'est.

Nous avons vu jusqu'ici, comment nous devons nous conduire dans les calamités publiques de notre patrie : portons à présent la vue sur notre propre état. Nous rencontrons ici une apostume, d'où il ne sort que de l'inquiétude, & il faudra la guérir. Combien peu d'hommes sont contents ! leur état & les circonstances, où ils se trouvent, leur plaisent rarement ; c'est pourquoi ils soupirent toujours, & leur esprit est dans une continue inquiétude. Nous approuvons en général les ouvrages de Dieu, & nous sommes assez téméraires pour nous plaindre, qu'il n'en a pas bien agi à notre égard. Efforçons-nous de dissiper ces plaintes, pour chasser l'inquiétude & le trouble qu'elles nous causent ; mais pour y parvenir considérons les articles suivans :
1°. Que, comme Dieu gouverne le monde en général, c'est lui, qui dispose aussi les

voies de chaque homme en particulier, de la manière qu'elles font. 2°. Que le mécontentement de chacun sur son propre état, ne vient que de ce que l'on ne le rapporte point à Dieu; & que c'est à l'homme une folie. 3°. Que chaque homme peut servir Dieu dans son état. 4°. Qu'aucun ne peut dire avec certitude, qu'il meneroit une vie plus parfaite dans un autre état. 5°. Que celui, où il se trouve toujours, a été préféré de Dieu à tous les autres, parce qu'il est le plus conforme à son bien-être ou à la prospérité de sa vie. Ce sont cinq circonstances très-importantes, que nous allons déduire, pour mettre l'homme en état d'être toujours content de lui-même. Nous y ajouterons le reste dans les sections suivantes.

Comme Dieu gouverne tout le monde, & cherche toujours à en avancer le bien, il a aussi soin de chacune de ses parties en particulier, & par conséquent de chaque homme en son individu. Le Seigneur, comme dit Salomon, a fait le petit & le grand, & a également soin de tous. Nous avons déjà prouvé ci-dessus l'universalité de la providence & de la direction de Dieu. Tout ce que nous avons dit du

monde entier, on peut le dire de chaque homme en particulier, parce qu'il est comme un petit monde. Dieu, qui a créé cet univers, pourroit-il le conserver & en observer la perfection, s'il n'avoit soin de chaque partie, s'il n'en disposoit les circonstances, s'il n'en portoit son jugement, & si la sagesse de ses conseils ne s'étendoit pas jusques là? Quand un peintre veut faire un ouvrage accompli, il a aussi l'œil sur les moindres parties, afin qu'elles aient une étroite liaison avec le tout, & qu'elles en fassent la perfection. C'est ainsi que Dieu en agit dans le gouvernement du monde.

Si donc le Seigneur nous gouverne, s'il a toujours soin de notre plus grand bien, autant que nous en sommes capables, s'il nous fait toujours autant de bien qu'il est possible, pourquoi ne sommes-nous pas contents? Que voulons-nous avoir de plus que ce que nous avons, puisque nous avons toujours ce que nous pouvons avoir? Nous ne pouvons donc rien souhaiter au delà de ce que nous avons; de tels souhaits sont l'effet de notre imagination folle & déréglée. L'homme est si souvent mécontent de son état, qu'il semble, que ce soit la

nature, qui l'inspire; ce mécontentement nous rend la vie amère & désagréable; & nous ne pensons pas, qu'il nous rend coupables envers le souverain créateur & envers nous-mêmes. Aveugles que nous sommes! voulons-nous voir plus clair, que l'œil du Dieu infini, qui éclaire tout? Soumettons-nous donc à sa providence & à sa direction paternelle, puisqu'il cherche toujours à avancer sa gloire par notre moyen, & qu'il ne peut jamais s'y tromper.

De semblables réflexions soulageront notre cœur, lorsqu'il est dans l'amertume, & chasseront de notre esprit toutes ces pensées, qui font le germe de nos inquiétudes & de nos tourments. Nous avouons, que nous tenons de Dieu la santé, les talents & les richesses, mais nous nous plaignons toujours de leur insuffisance; l'envie même excite notre mécontentement, & combien n'augmente-t-il pas, quand nos travaux ne sont pas récompensés par le succès? Si notre santé est un peu altérée, nous voudrions ressembler aux anges; ce qu'il nous en coûte pour satisfaire nos besoins naturels, nous fait murmurer contre eux. La femme en travail d'enfant voudroit être

homme; le sage désire le sort du financier, celui-ci peu content de ses trésors ambitionne le sort d'un courtisan, & ce dernier celui de ministre. L'homme marié se plaint de s'être engagé dans les liens du mariage, ou il croit qu'il auroit dû avoir une autre femme. En un mot l'homme n'est jamais content de son état. C'est ainsi que les plaintes des hommes se multiplient, & que ceux mêmes, qui sont persuadés de la providence, ne laissent pas que de murmurer; & ce murmure nuit à leur tranquillité, & leur prépare un tourment éternel. Mais, dirait-on, comment éviter cette faute? Tâchons de rapporter tout ce que nous sommes & tout ce que nous avons, à Dieu, de qui, en qui, & par qui nous sommes. C'est de quoi nous devons bien nous persuader. Cette pensée doit nous être familière, pour qu'elle soutienne notre esprit dans les tribulations de cette vie. Il faut alors que nous considérions particulièrement ce monde comme le meilleur de tous, & que nous en constituons une partie, qui ne peut jamais manquer d'y être semblable. Dieu dans l'œuvre de la création du monde a non seulement envisagé le tout, mais aussi chaque partie, qui

le compose, comme un peintre habile, qui fait toujours attention à tout son tableau, & à toutes ses parties. Chacun a reçu, dit SAINT PAUL, ses dons du Seigneur, l'un d'une manière, l'autre d'une autre. O Créateur tout-puissant ! si je suis par toi, ce que je suis, je ne veux pas être autrement, que je ne suis, parce que je suis tel, que tu veux que je sois.

On m'objectera peut-être ; qu'il est bien vrai que, si l'Eternel vouloit satisfaire tous les désirs des hommes, tout le monde seroit bouleversé, & que cela seroit préjudiciable au genre humain. Mais, ajoutez-on, quel dommage Dieu & ce monde souffriroient-ils, si mon état seul étoit changé, si ma pauvreté étoit convertie en richesses, si je devenois puissant, pour jouir du plaisir de commander ?

Mais dites-moi : pourquoi étant une femme ne demandez-vous pas en vertu de ce même droit d'être demain homme ? C'est ce que je voudrois bien, me répondrez-vous, & quel dommage en résulteroit-il pour les autres, si j'étois seule plus heureuse. C'est ainsi que notre avantage apparent fertilise nos désirs, & nous les rend plus vifs. Mais supposons, que de femme que vous êtes, vous ayez été chan-

gée en homme, & que vous repentant de votre nouvelle condition, vous désiriez d'être un Ange; il faudroit donc que Dieu vous métamorphosât une seconde fois, s'il vouloit que vous fussiez contente de sa disposition divine; & qui nous répondra que vous vous plairez constamment dans ce nouvel état? Vous pourriez bien exiger, que Dieu créât un nouveau monde, pour vous y placer. Quelle folie de prétendre que tout un monde se regle sur une si petite partie, uniquement, parce qu'elle souhaite d'être ce qu'elle n'est pas! mais il faut que je vous donne une autre réponse, à vous, qui considérez si fort votre avantage, & qui l'avez tant à cœur; celle, que je viens de vous donner, ne vous satisfait pas. Vous voulez savoir, quel dommage il résulteroit, si vous étiez mis vous seul dans d'autres circonstances selon votre bon plaisir & votre propre choix? Est-ce que toutes les autres créatures ne demanderoient pas, avec autant de droit que vous, la même grace à la Divinité? Il faut que vous conveniez de cette vérité, ou que vous exigiez cette grace comme une prérogative particulière. Comment êtes-vous en droit de la prétendre? N'êtes-vous pas

formé du même limon que les autres hommes? Prenez garde de devenir la plus misérable des créatures, pendant que vous vous imaginez, que vous seriez la plus heureuse. Tous les hommes se révolteront contre vous, & vous envieront le bonheur, dont vous voulez que Dieu vous fasse seul participant. Vous serez toujours environné de mille envieux, pourrez-vous être heureux?

Mais si tous les mortels doivent être en droit de se choisir un état conforme à leurs inclinations, l'ordre incomparable de ce monde ne sera-t-il pas entièrement bouleversé? Ne retombera-t-il pas alors dans son ancien cahos? Cette vérité ne me paroît pas difficile à comprendre. Supposons, qu'il ait été libre à un chacun depuis le commencement du monde d'exiger de Dieu un état conforme à son inclination, n'auroit-il pas dépendu de la volonté d'un chacun d'être mis au nombre des hommes, & peut-être que personne n'auroit voulu être femme? Chacun n'auroit-il pas mieux aimé être Roi que d'être sujet? A quel désordre cela n'auroit-il pas donné lieu? Auroit-il été possible de satisfaire des prétentions si contraires? Il auroit fallu que le monde
entier

entier eût été métamorphosé quelques mille fois en un an. Nous sommes si peu d'accord avec nous-mêmes, que ce que nous souhaitons aujourd'hui, nous déplaît demain. Nous désirons d'être mariés, mais à peine les chaînes du mariage s'appesantissent sur nous, que nous regrettons notre liberté. L'ambition nous porte à tout faire pour parvenir au ministère, mais dès que nous connoissons les soins & les inquiétudes de cet état, la dignité, que nous avons tant désirée, nous devient à charge. Voilà comme changent les inclinations des hommes. Ainsi aucun état ne seroit durable, aucun royaume ne subsisteroit long-temps, aucune dignité ne seroit constante : l'ordre de ce monde s'évanouiroit, il seroit même détruit.

Nous devons donc nous accommoder au monde, & être toujours content de l'état, dans lequel nous a mis la souveraine sagesse. C'est cette résignation, que SAINT PAUL recommande aux Corinthiens comme un des principaux points du vrai culte divin, quand il dit 1 Cor. VII. *Chacun a son propre don de Dieu, l'un d'une manière & l'autre d'une autre. Que chacun se conduise selon la mesure, qu'il a reçue de*
S.

Dieu. Que chacun demeure dans la vocation, dans laquelle il a été appelé. Et combien de fois Saint Paul ne répète-t-il pas cette exhortation? Il savoit, combien cette vérité est importante, & combien elle affermit notre félicité, quand nous en sommes entièrement convaincus. Le monde n'est autre chose qu'un théâtre. Dieu a donné à chacun son rôle à jouer : qu'il le joue. Il fait le mieux, quel rôle nous est le plus avantageux. Ne faisons donc pas nous-mêmes le choix de ce que nous voulons être, mais que chacun fasse ce, à quoi il a été appelé ! notre folie nous porte à renverser tout l'ordre établi, & de-là viennent ces paroles : plutôt à Dieu que je fusse riche ; que je fusse dans le célibat ; que je fusse Ministre ; que je fusse Surintendant &c. Vains souhaits ! si Dieu a voulu que vous représentiez le personnage d'un pauvre sur le théâtre de ce monde, jouez bien votre rôle ; si vous vivez dans l'état du mariage, ne souhaitez pas d'être libre, mais efforcez-vous de remplir les devoirs, qui y sont attachés.

Jecroisque cette représentation pourroit toujours tranquilliser les hommes dans leur état ; mais je crains, qu'elle ne soit

pas efficace à l'égard de tous. L'homme inquiet est toujours fertile en raisons, pour marquer son mécontentement & son inquiétude. Je n'ai pas dans mon état, dit-il, assez de commodités pour servir Dieu & pour travailler à mon salut éternel, voilà ce qui me tourmente. Mais n'est-ce pas chercher sa propre commodité & non la gloire de Dieu? En vain me dira-t-on, qu'on ne souhaite un état plus commode que pour servir Dieu plus long-temps & plus commodément. Ce désir marque une envie de vivre plus long-temps. Mais les jours de ceux, dont vous souhaitez l'état, renferment-ils un plus long espace que de vingt-quatre heures? non sans doute, répondrez-vous, & vous ajouterez, que ces gens-là entre tant d'heures en ont un plus grand nombre, qu'ils peuvent employer à la prière, au lieu que les fonctions de votre emploi vous permettent à peine d'y vaquer pendant un moment. C'est ainsi que le cœur de l'homme toujours mécontent, sous prétexte d'avancer la gloire de Dieu, cherche à excuser son mécontentement, & se fait souvent illusion. Mais, pauvre homme! pourquoi pensez-vous, que vous ne sauriez servir Dieu que par la prière?

Quelle erreur ! celui qui remplit les devoirs de sa vocation, n'obéit-il pas à son Créateur ? Quand donc les Religieux emploient une partie de la journée à la prière, ils font ce que Dieu veut, qu'ils fassent : c'est à quoi ils sont appelés. Si vous vous acquittez fidèlement de votre vocation, vous accomplissez les commandements de votre Dieu. Ne lui obéissez-vous pas pour lors ? N'avancez-vous pas ainsi la gloire divine ? Nous satisfaisons de l'une & l'autre manière à la volonté suprême. Et que vous importe, comment il ait voulu, qu'elle fût accomplie, pourvu qu'elle le soit ? Qu'on ne m'objecte pas, que nous avons été condamnés au travail pour procurer à nos corps la nourriture & l'habillement nécessaires. Dieu, il est vrai, a condamné l'homme à manger son pain à la sueur de son front. Si nous nous soumettons à cet arrêt, & que notre soumission soit entière, quel homme raisonnable pourroit douter, que nous ne servions Dieu de la manière même la plus avantageuse à sa gloire ?

Personne n'a mieux reconnu que Jésus-Christ, en quoi consiste le service divin ; il dit lui-même : „ qu'il ne cherche pas „ sa propre volonté, mais la volonté de

„ celui, qui l'a envoyé. „ Jettons la vue sur ce modele de la vraie perfection. Je le vois plusieurs années travailler obscurément dans la maison de sa mere. Croyez, qu'il a autant servi Dieu par ce travail, que s'il avoit employé tout le jour à la priere, ou que s'il s'étoit occupé à réformier les mœurs des hommes. Ainsi ne pensons pas, que notre état soit jamais si méprisé & si pénible que nous ne puissions pas y vivre conformément à la volonté de Dieu. Il ne tient uniquement qu'à remplir exactement tous les devoirs de notre état, sans nous embarasser de ceux d'un autre.

A examiner la chose un peu exactement, il paroît, qu'il est impossible, qu'un homme puisse se promettre, qu'il meneroit sûrement une vie plus parfaite dans un autre état, & qu'il ne seroit pas sujet à tant de chagrins. Sur quel fondement, ô homme inquiet! pouvez-vous prévoir, comment vous agiriez dans un autre état, puisque vous ne savez pas, quels seroient alors vos sentimens, à quelles tentations vous seriez exposé de la part du monde, du diable & de vos propres passions? Puisque vous ignorez, quelles seroient vos habitudes, de quels dons vous

seriez doué, quel seroit votre tempérament? Savez-vous seulement de quelle humeur & de quel sentiment vous serez dans une heure? Peut-être que dans un autre état, une femme infidèle, des enfans ingrats, des amis perfides, vous rendroient la vie douloureuse & la rempliroient d'amertume. Un bonheur apparent & imaginaire excite vos desirs d'autant plus violemment, que vous le croyez certain & assuré.

Et croyez-vous, que cet autre état plus commode, que vous souhaitez, vous seroit plus avantageux pour obtenir votre félicité éternelle, si vous vous y trouviez actuellement? Croyez-vous, que vous auriez assez de forces pour essuyer & supporter toutes les incommodés qui y sont attachées? Vous me direz sans doute, que Dieu vous accorderoit pour cela sa grace, sans laquelle nous autres hommes nous ne pouvons rien. Mais sur quel fondement pouvez-vous vous y promettre une surabondance de grace, par le secours de laquelle vous pourriez surmonter les incommodités, aux quelles vous seriez exposé, & vivre saintement? Dieu se montreroit-il plus libéral dans un état, que vous vous seriez choisi vous-même,

que dans celui qu'il vous a donné selon sa bonne volonté ? Si dans l'état, où vous êtes, vous ne prétendez point à la grace de Dieu, ce sera bien en vain, que vous vous y attendrez dans un autre.

Ce ne sont donc que des marques de nos foiblesses, que des voiles, sous lesquels nous cachons notre orgueil mécontent, quand nous disons : que ne sommes-nous nés dans une autre religion ! que le ciel ne nous a-t-il mis dans une situation plus tranquille & plus heureuse ! avec quel zele ne servirions-nous pas Dieu ! avec quelle ardeur ne ferions-nous pas connoître notre foi par nos bonnes œuvres ! si vous avez la volonté de servir Dieu sincèrement, & si ce n'est que dans cette vue, que vous souhaitez d'être dans un autre état, vous pouvez, ô homme ! satisfaire ce désir dans votre état présent ; remplissez-en fidelement tous les devoirs ; Dieu ne demande rien de plus de vous. Soyez donc content de l'état, dans lequel vous vous trouvez : & votre obéissance honorera Dieu. Quelqu'emploi que l'homme ait, soit dans l'Etat, soit dans l'Eglise, il faut qu'il en soit content ; car le Seigneur a déterminé ses voies : *que chacun demeure dans la vocation, dans*

laquelle il a été appelé. Il ne me reste plus qu'à faire voir, que Dieu a mis l'homme dans les circonstances, où il se trouve actuellement, parce qu'elles lui sont plus conformes pour travailler à son salut. Cette vérité est facile à prouver.

Nous avons fait voir clairement, que Dieu gouverne aussi bien chaque partie de ce monde, que le monde entier. Nous avons prouvé, que notre naissance n'est pas un effet du hazard, mais qu'elle est une suite de la volonté du Très-haut, qui l'a déterminée, & qui a fixé notre état en considération de sa propre gloire & de notre salut. S'il ne tombe pas une feuille d'un arbre, ni un cheveu de notre tête sans la volonté du tout-puissant, quelle sera son attention sur le sort de l'homme, qu'il a créé à son image? Si Dieu a soin de nous autres mortels, comment pouvons-nous douter, qu'il ne nous mette dans l'état le plus conforme à sa gloire & à notre bonheur? Il a pu le faire: & il est certain qu'il a voulu aussi le faire, parce qu'il veut ce qui est le meilleur & le plus conforme à sa gloire. Posez, qu'il fût plus aisé à un homme de parvenir à la vertu & à la félicité éternelle, s'il étoit dans d'autres circonstances; il est cependant

dant hors de doute qu'elles ne lui auroient pas été plus utiles pour des raisons que l'homme ne peut appercevoir, mais qui sont connues de Dieu. Accommodons-nous donc au train de ce monde, soyons contents de la sagesse infinie, qui nous est utile, & qui ne nous refuse que ce qu'elle prévoit devoir servir aussi peu à l'avancement de sa gloire, qu'à celui de notre bonheur.



ONZIEME RÉFLEXION.

*Pour être content de son état présent, il faut
que l'homme soit content de son état pas-
sé, sur lequel son état présent est fondé.*

NOus avons déjà démontré, comment l'homme peut être content de son état & des circonstances, où il se trouve. Si on y fait attention, on dissipera facilement toutes les inquiétudes, que les choses passées, présentes & à venir font naître dans notre esprit, quand nous les considérons dans notre mécontentement. Examinons à présent, de quel œil nous devons regarder les choses passées, si nous voulons que nous n'en soyons point troublés. Bien des gens se chagrinent, quand ils se rappellent le temps passé, & voudroient n'avoir pas été ce qu'ils ont été. Les choses passées nous intéressent différemment. Les unes nous touchent, mais elles sont hors de nous, comme, par exemple, nos pere & mere, notre naissance, la mort de nos parents ou de nos amis, la conduite de nos enfants, & ainsi du reste. Les autres ont rapport à nous &

n'existent que par nous, comme, par exemple, nos inclinations, notre volonté, notre entendement &c. Ces choses nous causent souvent plus d'une inquiétude. Quelquefois nous nous plaignons d'être nés d'un tel pere, ou, si nous sommes bien-aîsés de lui devoir le jour, nous nous attristons de l'avoir perdu trop tôt; d'autres fois nous sommes mécontents de nos enfans, & de la personne, à laquelle nous sommes attachés par les liens indissolubles du mariage, notre foiblesse d'esprit, notre peu de lumieres ne nous donnent pas moins d'inquiétude. Epuisons ce nouvel abîme de plaintes. Faisons voir, qu'il faut que l'homme soit content de son état passé, en tant que son état présent y est fondé. Voici les vérités, que nous allons déduire. 1°. Il faut que l'homme soit content de ses circonstances passées. 2°. Il faut qu'il se tranquillise sur ses propriétés intérieures 3°. C'est une folie d'envier le bonheur d'autrui.

On s'apperçoit aisément, qu'il faut que nous développions préliminairement, en quoi consiste principalement l'état de chaque homme en particulier. il faut considérer l'homme dans un double état. Le premier consiste en une maniere de vivre rai-

sonnable, dont on ne peut pas s'écarter sans péché & sans blesser la vertu, l'autre consiste dans cette maniere de vivre raisonnable, que l'on peut bien changer sans péché, mais dont le changement n'est pas exempt de beaucoup d'incommodités, & n'est permis que dans le cas, où l'on a des raisons importantes. Nous parcourrons l'un & l'autre. Qu'on suppose un homme, qui vit dans l'état du mariage, & qui par conséquent a fait un certain vœu; qu'on se représente un homme, qui ait promis par serment à son Prince d'avancer le bien du pays : s'il rompt la foi donnée, s'il devient parjure, il pèche. Qu'on suppose, que l'on entre dans de semblables circonstances; on se marie; on est pourvu d'emplois considérables légitimement & d'une maniere innocente; nous devons penser alors, que Dieu a disposé tous les moyens pour nous mettre dans l'état, où nous nous trouvons. C'est à quoi il faut bien faire attention; car beaucoup de personnes sont dans le doute, si l'emploi, qu'ils exercent, est celui, que Dieu a destiné à faire leur bonheur, parce qu'ils ne savent pas eux-mêmes, comment ils y sont parvenus. C'est par égard & par respect pour

mes pere & mere, disent-ils, que j'ai embrassé cette maniere de vivre; c'est pour l'amour d'eux & par déférence pour mes amis, que je me suis chargé de cet emploi, que je me suis marié. Mais qui fait, si c'est aussi la volonté du Seigneur? Oui, sans doute. Dieu a disposé toutes ces voies innocentes pour vous y conduire. Le hazard n'est ici pour rien. Le conseil innocent de vos pere & mere, de vos amis, de vos parents, n'est autre chose qu'une voix divine qui vous a appelé à entrer dans ces circonstances, que votre Dieu a jugé être les meilleures pour vous; & de là vient l'obligation, où vous êtes d'en être content & d'y persister.

Eclaircissions cette vérité par quelques exemples. Il semble qu'il soit arrivé par hazard que les ânesses, qui appartenoint au pere de Saül, s'étoient engagées, je ne sais comment, dans les montagnes & dans les bois les plus reculés. 1. *Sam. IX. 15. sq.* Il est cependant évident, que Saül, qui par ordre de son pere devoit chercher ces bêtes égarées, fut conduit vers Samuel, afin qu'il lui découvrit, où elles étoient. Saül obéissoit à son pere; il souhaitoit de trouver un devin, & Dieu disposa tellement son entrée chez Samuel,

qu'il fut établi Roi par le Prophete dans un temps, où il ne s'attendoit à rien moins. Ce Saül cherchoit les ânesses de son pere & non la dignité royale. Tout cela paroît clairement par la Sainte Ecriture. Dieu avoit prédit tous ces événements à Samuel, & lui avoit commandé, ce qu'il devoit faire : „ L'Eternel avoit „ fait entendre & avoit dit à Samuel un „ jour, avant que Saül vint : demain à „ cette même heure jet'enverrai un homme du pays de Benjamin, & tu l'oindrás pour être le conducteur de mon peuple Israel, & il le délivrera de la main des Philistins. Car j'ai regardé mon peuple, parce que son cri est parvenu jusqu'à moi. „ Cela ne fait-il pas voir clairement, que Saül croyoit aller trouver Samuel de son propre mouvement, mais qu'il y étoit envoyé de Dieu? Mais de quelle voix Dieu se servit-il pour commander à Saül d'aller trouver Samuel? De la suite des ânesses, & de l'ordre que lui donna son pere, de les aller chercher. Ainsi ce que la raison corrompue nommeroit un coup du hazard, étoit le sage conseil du Très-haut, par lequel il appella Saül à la dignité royale.

Toutes les circonstances du mariage d'Isaac, considérées superficiellement, paroîtront aussi à beaucoup de gens un simple jeu du hazard. C'est par hazard, que le fidele serviteur d'Abraham, étant envoyé en Mésopotamie pour choisir une femme à Isaac, s'arrêta près d'une fontaine pour s'y reposer; que Rebecca vint avec plusieurs de ses compagnes à cette même fontaine pour y puiser de l'eau; que cette belle fille aida officieusement le serviteur fatigué à abreuver ses chameaux: mais cette politesse obligeante de Rebecca étoit le signe, que Dieu avoit donné au serviteur d'Abraham pour reconnoître, qu'il l'avoit destinée pour épouse à Isaac.

Les hommes frivoles mettent encore la plupart des mariages de nos jours au nombre des événements arrivés par hazard. Deux personnes, qui ne s'étoient jamais vues, se rencontrent, ou mangent ensemble, se plaisent mutuellement & s'unissent. Un pere voit un jeune homme, dont la physionomie & le maintien annoncent une ame honnête & des mœurs pures, le destine dans sa pensée pour être le mari futur de sa fille. Il propose sa pensée. La fille l'approuve & obéit aveuglément à son pere, dans la confiance,

qu'il ne lui donne pas un mauvais conseil. Ne soyez pas assez insensé pour attribuer tout cela au hasard : mais soyez persuadé, que la prévention du pere, le consentement de la fille & toutes les autres circonstances innocentes, qui ont donné lieu à ce mariage, ont été ainsi disposées & ordonnées de Dieu, afin que ces personnes se mariaient ensemble. Ne faut-il pas que celui, qui veut parvenir à son but, veuille aussi les moyens, qui doivent servir à l'y faire parvenir? Nous avons prouvé dans la réflexion précédente, que Dieu est l'auteur de toutes les circonstances où se trouvent les hommes, & qu'il est en son pouvoir de les mettre en tel état, qu'il lui plait. Il est facile de conclure de là, que tous les moyens, par lesquels nous sommes entrés dans cet état, dont nous exceptons tous les illicites, tirent de lui leur origine.

Mais il arrive souvent, que des péchés sont cause de nos changements futurs. Des désirs coupables ne sont-ils pas souvent la cause de notre mariage avec une certaine personne? Les voies, par lesquelles nous obtenons de certains emplois, ne sont-elles pas souvent injustes, coupables & méchantes? Dieu a-t-il voulu aussi ces

moyens ? Nous répondons à cette question : que Dieu ne prend point plaisir au péché, mais qu'il le permet en faveur de la liberté de l'homme. Il se sert de ces voies défendues, comme de l'amendement de ceux, qui ont marché dans ces voies. Posez donc, que vous soyez entré dans votre état par des voies criminelles, il faut cependant que vous y demeuriez, si vous ne pouvez en sortir sans redevenir criminel. Dieu a vos péchés en horreur, mais maintenant que vous êtes entré dans un état par le péché, & que vous ne pouvez le quitter sans commettre un nouveau péché, il faut que cet état vous plaise, & il ne vous est pas permis de penser à un changement. Si Dieu ne prend pas plaisir au péché, il ne veut donc pas tout changement, qu'on ne sauroit entreprendre sans péché. Supposez, que la volupté & un commerce déshonnête vous aient attaché à une femme, & vous aient obligé à l'épouser. Dieu a en horreur le vice, qui a donné lieu à ce mariage. Mais il ne vous est pas permis de rompre ce mariage, parce que vous ne pourriez le faire sans offenser Dieu.

Il faut que nous disions encore un mot de l'autre état de l'homme, je veux dire

de cette maniere de vivre, dont nous pouvons sortir sans péché, mais pas sans beaucoup de peines & d'incommodités, & que le caprice seul voudroit nous faire changer. Il est vrai qu'un payfan peut devenir savant en quittant sa charue & sa hâche, pour s'appliquer aux beaux arts. Mais il aura bien de la peine à y réussir, parce que toutes les choses, aux quelles nous n'avons pas été élevés, nous deviennent difficiles. Il n'y a point de raison suffisante, pour qu'il abandonne son état. Je crois donc fermement, que Dieu a destiné le payfan à être payfan; & dans ces cas, où nous serions tentés de changer notre état contre un autre, on peut douter si cette inclination vient de Dieu ou d'ailleurs. Mais nous pouvons sûrement conclure, qu'elle ne vient point de Dieu, quand le changement que nous voudrions entreprendre, demande des miracles, qui ne se font jamais sans nécessité. Les circonstances ordinaires par lesquelles Dieu détermine l'état d'un chacun, sont la constitution de son corps, sa santé, ses forces, les facultés de son ame, les dons de son esprit, ses pere & mere, ses richesses, sa pauvreté, ses amis & autres choses semblables. On peut ju-

ger vraisemblablement par ces circonstances, si l'inclination que nous avons pour un nouvel état, vient de Dieu, ou si elle est un effet d'un désir déréglé. Si notre corps est trop foible pour s'acquitter de l'emploi, que nous voudrions bien changer contre celui que nous avons; si nous ne sommes pas en état de fournir aux dépenses qu'exige ce nouvel emploi, ou que nous soyons dans l'impuissance d'en remplir toutes les fonctions, on peut facilement penser que cette envie ne vient pas de Dieu. Si donc nos vœux ne sont point accomplis, n'en blâmons pas la volonté divine. Ce seroit une folie & une impiété. Le limon ose-t-il bien demander à l'ouvrier raison de ce qu'il fait?

Tirons de tout cela un point de doctrine, qui servira à tranquilliser une grande partie de nos inquiétudes. Pour être contents de notre état, il faut que nous soyons contents de tout ce qui nous l'a procuré; soit que ce soit une chose hors de nous, comme, par exemple, notre naissance, notre éducation &c. soit que ce soit quelque chose au dedans de nous-mêmes, comme, par exemple, la constitution de notre corps, ou les dons de notre esprit, ou quelque autre chose, qui ait une cause surnatu-

relle. Nous allons montrer par un exemple, comment nous devons nous conduire en pareil cas; & il sera facile d'en faire l'application dans les autres circonstances. Nous rougissons souvent de notre naissance; on croit que, si elle eut été autre, l'on seroit devenu un homme célèbre. Si j'étois né, dit-on, d'autres pere & mere, plus riches, plus civilisés, dont l'état eût été meilleur & dans lequel j'aurois reçu de l'éducation & des talents, je me ferois distingué, je me ferois enrichi; au lieu qu'à présent je suis un ignorant & réduit à la dure nécessité de vivre du travail de mes mains. La considération du passé nous arrache des plaintes infinies; il est rarement tel, que nous en soyons entièrement satisfaits. Le pere de l'un a trop vécu, celui d'un autre est mort trop tôt; l'un se plaint de l'avarice, l'autre de la dissipation de ceux qui lui ont donné le jour. Un désire d'avoir peu d'enfants, un autre en voudroit beaucoup. Et il en est de même pour tous les autres cas.

Mais souvenons-nous, que la souveraine sagesse en a ainsi ordonné, & que l'ayant reconnu pour le meilleur, elle a voulu, que nous eussions, par exemple,

ces pere & mere-là ; & point d'autres. Dieu (& nous l'avons démontré dans la réflexion précédente,) nous met toujours dans l'état, qui est le meilleur pour nous. Si cela est ainsi, & si nous sommes contents de notre état présent, pourquoi n'approuvons-nous donc pas les voies & les moyens, dont ce Dieu infiniment sage s'est servi pour nous y mettre d'une manière aisée ? Si vous êtes laboureur, croyez fermement, que Dieu a vu de toute éternité, que par cet état sa gloire & votre bien seroient le mieux avancés : c'est pour cette raison qu'il vous a fait naître de pere & mere pauvres & de basse condition. Si au contraire il vous avoit fait naître de parents riches & de haute condition, comment seriez-vous devenu laboureur, & comment seriez-vous entré dans l'état qui étoit le meilleur pour vous ? Combien de malheurs auroit-il fallu que Dieu vous eût envoyés, pour vous humilier ? C'est pourquoi il a choisi de toute éternité des pere & mere de basse condition, comme le moyen le plus commode de vous mettre dans le même état. Effet admirable de l'amour divin à votre égard ! quelles seroient vos inquiétudes, si né de parents opulents & de haute con-

dition, vous étiez obligé de gagner votre pain à la sueur de votre front, de labourer pour pouvoir moissonner? Faites donc cesser vos plaintes, louez Dieu & rendez lui grace de ce qu'il a fait pour vous. Ce que nous venons de dire de l'état de laboureur, peut être appliqué à la foiblesse de notre corps, à la perte de nos parents, & à d'autres semblables circonstances. C'est ainsi que nous devons penser sur toutes nos circonstances extérieures, dès le moment qu'elles veulent nous inquiéter & troubler notre tranquillité.

Nous devons penser la même chose de nos dons intérieurs de l'esprit, dont Dieu se sert comme d'un moyen pour déterminer notre état. Nous avons déjà prouvé dans la huitième section de ce traité, que Dieu a distribué à un chacun pour cette vie un certain degré d'esprit & de différentes inclinations. Voyons maintenant, comment nous devons nous conduire, & ce que nous avons à faire, pour être contents des facultés de notre ame, quelles qu'elles soient, & pour n'en souhaiter ni plus ni moins, que nous n'en avons. Je ne crois pas que quelqu'un veuille se plaindre d'avoir trop peu de génie ou d'esprit. L'amour propre tient

les hommes si fortement enchaînés, que presqu'un chacun se croit le plus sage & le plus prudent des hommes. Qui seroit bien celui, qui diroit avec sincérité qu'il n'a gueres d'esprit & trop peu de génie? S'il arrive à quelqu'un de tenir ce langage, il cherche dans cette feinte humilité les louanges de ceux, à qui il parle. Qu'un autre le méprise seulement, ou qu'il juge de lui comme il fait semblant d'en juger, alors sa sensibilité montrera, qu'il pense de lui différemment qu'il n'en parle. Toutes les fois que j'ai considéré en moi-même, pourquoi l'homme, qui est rarement content de ce qu'il a, ne se plaint pas cependant beaucoup de ces choses-là, j'en ai découvert une double cause. La première est l'orgueil, qui naît avec la plupart des hommes; il fait, que chaque homme en son particulier veut être considérable dans les parties attachées particulièrement à son humanité. L'autre est la foiblesse, l'aveuglement de notre esprit, & l'impuissance, où nous sommes de juger des dons de l'esprit & des facultés de l'âme des autres.

Nous n'avons rien à dire à ces gens, qui considèrent leur esprit à travers un microscope. Mais nous nous adressons à

ceux, qui, quelque petit qu'en soit le nombre, jugeant d'eux-mêmes avec modestie, reconnoissent fort bien que les facultés de leur ame ne sont pas supérieures, & qu'elles sont même fort bornées en comparaison de celles des autres; cette comparaison blesse leur amour propre, excite leur mécontentement & leur inquiétude de la petite portion, qu'ils ont reçue, & ils se chagrinent de ce que d'autres ont un avantage par dessus eux.

Revenons à nos réflexions précédentes. Considérez, que vous tenez vos facultés de l'ame du Seigneur, qui en a donné à chacun autant qu'il lui en faut. Si nous avons ce qui nous est nécessaire, soyons-en contents. De quoi nous plaignons-nous, quand rien ne nous manque? D'autres ont plus de génie, un esprit plus étendu, un jugement plus sain, s'ensuit-il que votre esprit seroit meilleur si tous ces avantages se trouvoient en vous? Une épée est meilleure qu'une aiguille, l'épée est-elle pour cela aussi avantageuse au tailleur qu'une aiguille? Vous avez l'esprit qu'il vous faut; soyez-en donc content.

L'envie nous tourmente, nous voyons des gens mieux partagés que nous, nous
murmurons

murmurons & nous nous plaignons. Pour conserver notre tranquillité, ne comparons pas notre état à celui des autres; & s'ils sont dans de meilleures circonstances, ne leur portons pas envie. On convient qu'on peut être content de son état, qu'on a tout ce qu'on peut prétendre de Dieu; mais quand nous voyons que d'autres sont plus favorisés que nous, & qu'ils sont dans un état plus brillant, cela nous fait de la peine. Nous sommes souvent tranquilles, & notre état nous plait jusqu'à ce que nous le comparions aux autres, que nous croyons meilleurs, alors notre tranquillité s'évanouit, & nous devenons inquiets & mécontents. O plaintes insensées des hommes! sur quoi fondent-ils leur droit de vouloir être mieux qu'ils ne sont? Prétention injuste! vous voulez, que Dieu change votre état, que sa souveraine sagesse a jugé être le plus utile pour vous & pour tout le monde. Vous a-t-il privé de quelque chose, en donnant à d'autres une mesure plus abondante? Pourquoi voulez-vous être meilleur que ceux-ci? Dieu vous a-t-il promis davantage? En avez-vous plus mérité? Pourquoi voulez-vous avoir cet avantage sur votre prochain? Vous ne

vous connoissez pas, & Dieu vous connoit bien. S'il avoit vu, que de plus grands dons vous eussent été avantageux & plus conformes à l'ordre de ce monde, il vous les auroit sûrement accordés. Cessez seulement de vous comparer aux autres, à moins que vous n'y trouviez un avantage, & pour y réussir écoutez les regles, que vous devez observer. Si vous vous comparez à votre prochain dans la considération de vos besoins, ne vous arrêtez pas simplement à ce qu'il a de plus que vous, mais considérez aussi ce qui lui manque, & que vous en avez en abondance. Mais nous oublions ordinairement cette regle. Gardez-vous bien encore de comparer une partie de votre état à une partie de celui du prochain, mais vos deux états en entier. Notre mécontentement nous aveugle, & fait que nous comparons ce qui nous paroît le plus agréable dans notre prochain avec ce qui nous déplaît le plus en nous. Nous oublions de considérer les incommodités des autres, & de les comparer aux avantages, que nous avons reçus. Qu'y a-t-il donc d'étonnant, si la balance est si violemment emportée d'un côté, puisque les choses, que l'on veut peser,

n'y sont pas mises comme il faut, & que l'on ne compare pas les richesses aux richesses, le bonheur au bonheur; mais les richesses à la pauvreté, le bonheur au malheur? Que l'on compare les choses égales, & l'état de notre prochain ne nous fera pas envie. Dieu n'a pas donné toute sa grace à un seul; il l'a distribuée entre plusieurs. Nous avons fait voir dans la huitieme réflexion la raison de cette diversité. Faites donc bien attention aux différentes graces, que Dieu a distribuées à un chacun. Il a donné à celui, dont vous enviez le sort, & que vous croyez vous avoir été préféré, il lui a donné, dis je, beaucoup d'esprit, mais une santé foible, de grands biens, mais peu d'esprit, beaucoup de sagesse, mais une femme infidele & des enfants débauchés, un emploi honorable, mais un travail fatigant, une belle taille, mais une ame stupide : toutes ces choses ont été distribuées à d'autres. Vous avez moins d'esprit, mais plus de repos, peu d'argent, mais une femme sage & économe, votre emploi n'est pas important, mais il est facile à remplir; votre table n'est pas magnifique, mais vous jouissez d'une bonne santé. Prenez tout cela ensemble & com-

parez-le à l'état & aux circonstances d'un autre ; pesez bien tout , & vous verrez , que tout ce que votre prochain a au-dessus de vous , ne vous convient pas , & que tout ce que vous avez au dessus de lui , ne lui convient point , ni au rôle qu'il a à jouer. Dieu donne à chacun autant qu'il lui faut , & ce qu'il n'en a pas reçu , ne vaut rien pour lui. Il faut qu'il y ait des riches & des pauvres , les uns parmi les autres : il faut que l'un obéisse , que l'autre commande , que l'un soit foible , & l'autre robuste , que l'un ait plus de forces du corps , & l'autre plus de forces d'esprit. C'est cette inégalité , qui maintient le lien de la société. La sagesse infinie de Dieu a rendu ce monde si parfait , qu'il y regne l'ordre le plus magnifique ; chacun y a reçu de maniere que la félicité de l'autre n'en souffre point. Soyez donc contents du passé , qui a donné lieu à notre état présent.



DOUZIEME RÉFLEXION.

Pour être content de son état, il faut se tranquilliser sur le bon & le mauvais qui y est attaché, comme, par exemple, sur son honneur, sur son pouvoir, sur ses richesses & sur sa pauvreté.

Nous ferons maintenant convaincus, que nous devons être contents de notre état passé tant intérieur qu'extérieur, parce que c'est Dieu, qui l'a déterminé. Mais l'état présent de l'homme excite souvent ses plaintes. Il dit, qu'il ne veut point s'opposer à la sagesse divine, qu'il ne veut point se plaindre de la médiocrité, où elle l'a mis; mais, ajoutez-il, si j'étois un peu plus riche, je vivrois plus commodément : cela me nuirait-il, si j'étois dans le bien-être, si j'étois d'une meilleure santé, si j'avois un emploi honorable?

Voilà comme vous pensez, ô hommes! vous croyez, que la modération de vos desirs n'accuse pas la justice divine; mais votre mécontentement, quelque léger qu'il vous paroisse, blesse la gloire de

Dieu. Vous ne souhaitez, dites-vous, qu'un peu du superflu des autres. Mais si peu de chose doit-il vous empêcher de jouir du repos & du contentement, qui sont le plus grand bien de l'ame? N'est-il pas injuste, que l'homme se plaigne toujours de la distribution des biens terrestres, que le Seigneur a cependant faite suivant sa justice infinie? L'envie est la source intarissable de toutes ces plaintes. Mais vous, qui vous plaignez, repondez, Dieu vous a-t-il privé de ce qu'il a donné à votre prochain? Allez-vous nud, parce qu'il se pare d'or & d'argent? Souffrez-vous la faim, parce qu'il est dans l'abondance? Homme envieux! vous, que la félicité de votre voisin tourmente, supposez, qu'aucun homme ne vit plus commodément que vous, qu'aucun ne jouit d'une meilleure santé; que tous les hommes enfin mangent ce que vous mangez; est-ce que votre état vous déplairoit alors? Souhaiteriez-vous alors, une table plus exquise, des habits plus magnifiques, une santé plus durable? Ne seriez-vous pas contents, quand vous ne vous nourririez qu'avec du pain & de l'eau, quand vous ne vous habilleriez qu'avec de la grosse toile? Vous ne souhaiteriez rien

de plus ; mais auriez-vous alors plus , que vous n'avez maintenant ? Le pain , que vous mangez actuellement , n'est-il pas aussi fortifiant que si d'autres n'en mangeoient pas du différent ? Ce pain vous donne-t-il moins de forces , parce que d'autres mangent de la viande ? Votre maison ne suffit-elle plus à votre commodité & à votre repos , parce que celle de votre voisin est ornée de riches tapisseries ? Cette différence change-t-elle la vôtre ? Mais d'où vient le changement , qui s'est fait dans votre esprit ? Pourquoi n'êtes-vous pas content de ce que vous avez , puisque les avantages de votre voisin ne rendent pas votre état pire ? Pourquoi le contentement , que vous trouviez dans une parfaite égalité , vous fuit-il , lorsqu'elle n'est plus , puisque les mêmes choses vous restent ? Que voulez-vous donc avoir de plus ? Quand vous avez de quoi vous nourrir & vous vêtir , que cela vous suffise.

En vérité nous agissons plus follement , que les enfants ; assemblez les vôtres , donnez-leur à chacun un morceau de pain bis , ils seront tous contents & satisfaits , ils le mangeront de bon appétit. Mais donnez une fois à l'un un morceau de

à celui de notre prochain, le nôtre nous paroît moindre. Cette comparaison fait naître notre mécontentement & notre stupidité. Nous travaillons jour & nuit à augmenter nos richesses, & nous ruinons notre santé pour égaler les autres, & pour acquérir la réputation d'hommes riches. Tel est le but de nos travaux, c'est pour cela, que nous nous inquiétons, que nous courons ça & là. C'est de-là que naissent les inimitiés, les haines & les envies. Quel motif pour tant de soins! nous nous consumons nous-mêmes, & nous nous faisons de ce monde une vallée de misère.

Plût au ciel, que l'homme reconnût la folie de ses vains désirs : ô homme infatiable! un Dieu bienfaisant vous donne autant qu'il vous faut, & justement ce qui vous est utile. Vous avez à proportion de vos besoins. Ne pouvez-vous pas être content? J'ai le nécessaire, me direz-vous, mais il ne suffit pas pour mon état. Examinez, si vous ne faites pas de dépenses au delà de ce que demande votre condition. Voilà la cause de vos besoins: le payfan veut surpasser son état, le gentilhomme veut imiter l'homme de qualité. Après cela serons-nous raisonnables,

si nous murmurons contre la Divinité de la médiocrité de nos biens. L'Eternel nous a assigné à chacun un rôle, & le payfan ne doit pas se revêtir de pourpre. Chaque homme auroit suffisamment de ce qu'il a, s'il se tenoit dans les bornes de son état, & qu'il en fût content. Soyons raisonnables, & ne souhaitons point ce que nous ne pouvons obtenir.

Soyons contents de ce que nous avons; rendons-en grâces à Dieu, & employons-le à la fin, pour la quelle il nous l'a donné. S'il répand sur moi ses bienfaits, je le bénirai, s'il en comble mon frere, & qu'il me tienne dans la médiocrité, je louerai toujours le nom de mon Dieu, qui fait le mieux ce qui m'est utile.

Par ce moyen la distribution inégale des biens de ce monde ne troublera pas votre tranquillité : considérez seulement, ô homme, que c'est par un grand effet de sa sagesse, que Dieu ne vous donne pas ce que vous n'avez pas; souvenez-vous, que nous avons prouvé dans la dixieme réflexion, que Dieu a mis un chacun dans l'état qui est le meilleur pour lui. Il fait le mieux, ce qui nous est bon & utile; il voit les difficultés, qui sont attachées aux affaires des hommes

il connoit leurs forces , & il ne charge personne au-delà de ce qu'il peut porter. Si la pauvreté vous est à charge , foyez sûr que les richesses vous accableroient. Si vous êtes riche en autorité , & si malgré cela le fardeau vous pèse , ne désirez pas de devenir pauvre. Puisque vous ne pouvez supporter un mal accompagné de tant de bien , comment pourriez-vous supporter la pauvreté , qui est suivie de tant d'incommodités ? Que la grace de l'Eternel votre Dieu vous suffise.

Mais je ne demande , me direz vous , qu'un bien médiocre , afin qu'aidé de mon travail , je puisse avoir soin de mes enfants , & pourvoir à leur éducation ; & ce que je gagne à grande peine , ne me suffit pas pour un soin si important.

C'est ainsi que l'inquiétude prend de nouvelles forces sous l'apparence des soins paternels. Je fais , que la nature a gravé dans le cœur des peres & meres une tendre sollicitude sur le sort des enfants , qu'ils travaillent pour leur procurer leurs besoins. Mais Dieu , qui vous a chargé du soin de vos enfants , & qui vous a établi leurs dispensateurs , a sur ces mêmes enfants , un plus grand droit que vous ; il faut qu'il ait soin d'eux. Et pouvez-

vous nier, que Dieu ne sache mieux que vous, quel est l'état, qui leur est le plus avantageux. Ainsi pourquoi vous plaignez-vous, comme si Dieu ne vous avoit pas donné autant qu'il vous faut pour les élever & pour les conserver? S'il vous a chargé de ce dépôt, il faut que vous ayez autant de moyens, que la souveraine sagesse en a jugé nécessaires pour cet effet. Pourquoi voulez-vous en avoir davantage pour vos enfants, puisque le souverain maître ne veut pas qu'ils soient élevés dans de meilleures circonstances? Pourquoi voulez-vous lui prescrire des règles, comment il doit les faire élever par vos soins? S'ils avoient dû se trouver dans de meilleures circonstances, s'ils avoient dû être élevés plus considérablement, le Seigneur ne leur auroit-il pas donné d'autres pere & mere?

Donnez seulement à vos enfants autant de moyens que vous en avez; employez-en autant que vous pouvez, mais non pas autant que vous souhaitez. Prenez seulement garde de ne leur jamais rien soustraire de vos moyens actuels. Si Dieu ne vous en a donné que fort peu pour les élever, & pour leur laisser après vous, croyez fermement, que c'est la volonté

du Seigneur qu'ils soient pauvres, & qu'il se fere de votre indigence pour en faire des gens de basse extraction. Si Dieu vous a donné beaucoup d'enfants, croyez, qu'il n'en a ainsi ordonné qu'afin que chacun d'eux soit d'autant plus pauvre que vous l'êtes actuellement. Vous aviez trop de moyens, pour qu'il pût les donner à un seul, fans que cela lui nuise. Pourquoi donc vous tourmentez-vous sur la destinée de vos enfants? Vous ignorez ce qui leur est utile, mais Dieu le fait.

Je ne désire pas, repliquerez-vous, que Dieu change mon état, mais seulement, qu'il m'y accorde un peu plus d'aisance, j'en serois plus heureux, & je ne fortirois pas de la condition, où le Seigneur m'auroit placé. Mais pouvez-vous m'assurer aussi, que vous ne changerez point de pensée, quand le Seigneur vous aura un peu augmenté votre bien-être?

L'expérience nous apprend, que l'homme ne se fixe jamais dans son état; s'il y a de l'aisance, il prend d'abord un état supérieur. Plus l'homme a, plus il veut avoir, c'est là l'histoire du cœur humain, que plus il possède & plus il veut posséder. Vous ne demandez, à vous entendre, qu'une légère faveur, mais à peine l'aurez-

vous reçue, que votre cœur en désirera une nouvelle. Nous sommes ainsi faits, qu'une grace obtenue, au lieu d'éteindre notre désir, ne fait que l'augmenter. Je ne reprocherai point ici à l'homme cette infatigabilité; je remarquerai seulement, que, si Dieu vous a mis dans un état, qui est le meilleur pour vous, tout ce que vous demandez au-delà, est un mal.

Ne murmurez pas contre Dieu, s'il refuse à vos vœux de vous donner plus que vous n'avez. Ne dites pas, qu'il est impitoyable & sans miséricorde; mais louez plutôt sa bonté. Il ne refuse de vous donner ce que vous souhaitez, que parce qu'il vous est nuisible : cela s'appelle-t-il être impitoyable?

Ne me répliquez pas, ô homme mécontent, que, si Dieu vous avoit donné un peu plus de bien, & plus de santé, que vous pourriez alors faire plus de bien aux pauvres, mieux soulager les veuves & les orphelins, être plus charitable envers l'Eglise. Hélas! les riches ne pensent gueres à cela. Toutes ces bonnes œuvres, que le pauvre se proposeroit de faire, s'il étoit riche, ne sont qu'un prétexte, dont il couvre son mécontentement. De combien de moyens l'homme ne se sert-il pas pour

justifier ses demandes & son insatiabilité? Tantôt le soin d'une nombreuse famille, tantôt l'envie de faire du bien, justifie à ses yeux son avarice. Mais pensez-y bien, ô homme, éprouvez bien votre cœur, sondez-le bien : si Dieu vous donnoit les richesses de Crésus, auriez-vous encore les mêmes pensées? Seriez-vous encore dans les mêmes intentions? Ou plutôt ne feriez-vous pas comme les autres riches, qui croient, qu'ils ne sont riches que pour flatter leur vanité, pour mieux soigner leur corps, & satisfaire leurs désirs? Ils ressemblent à ces montagnes, qui cachent l'or dans leur sein, d'où on ne peut le tirer qu'à force de travail. Votre pauvreté excite votre cœur à la charité; la misère, qui vous presse, vous apprend à connoître les besoins d'autrui, & lorsque vous voyez un indigent, vous en êtes sensiblement touché; ainsi vous vous portez facilement à la pitié, parce que vous avez appris à en connoître les effets par votre propre expérience. Mais si vous étiez riche, sentiriez-vous alors les peines de ceux, qui souffrent la misère, & penseriez-vous à les soulager? Vous croyez pouvoir répondre de vous : mais apprenez par cet exemple à modérer votre confiance, à

connoître, combien les richesses sont dangereuses.

Eulogius étoit pauvre & d'une naissance obscure ; mais il avoit l'esprit élevé, & il étoit riche en vertu. Il servoit Dieu, & s'acquittoit fidèlement de tous les devoirs de la religion. Il avoit peine à gagner pour ses besoins, & malgré cela il partageoit avec les pauvres le fruit de son travail. Un hermite, nommé Daniel, vint loger chez Eulogius. Celui-ci le reçut dans sa cabane, & le traita autant bien, que son indigence le lui permettoit. Daniel admira avec plaisir la vertu d'Eulogius, à laquelle l'indigence ajoutoit un nouvel éclat. Ce sage hermite eut pitié de la misère de son hôte, & du pénible métier, avec lequel il gagnoit son pain. Il ne souhaitoit rien tant, que de voir Eulogius son bienfaiteur dans un état plus heureux ; il croyoit, qu'étant si libéral dans sa pauvreté, il le feroit encore davantage dans l'abondance. Le saint Solitaire se mit à genoux, pria Dieu humblement de récompenser la vertu de son bienfaiteur, & il fut exaucé. Eulogius trouva un trésor dans les montagnes, où il tailloit des pierres, & devint tout-à-coup très-riche. Eulogius changea aussi vite que sa fortune.

ne; il ne pensa plus à Dieu, il oublia les pauvres, & il se transporta à Constantinople, où l'ambition l'occupe tout entier. Son argent le rendit agréable à tous ceux de la Cour, & le mit en grande considération. Que ne peuvent pas les présents & les repas magnifiques sur l'esprit des hommes! Eulogius obtint de l'Empereur plusieurs emplois honorables; & dès qu'il fut dans le sein du bonheur, il ne pensa plus qu'à ses plaisirs, il oublia Dieu & la vertu.

Cet exemple nous fait voir, comment les grandes fortunes pervertissent le cœur des hommes. Vous dites, que vous pourriez faire plus de bien, si vous en aviez plus de moyens. Vous le pourriez, il est vrai, mais l'exemple d'Eulogius me fait craindre, que vous n'oubliiez les pauvres dans votre bien-être. Faites donc maintenant tout ce que vous pouvez, soyez aussi charitable, que votre état vous le permet; ne donnez qu'un petit morceau de pain, si vous ne pouvez pas leur en donner davantage. La volonté de Dieu n'exige de vous que ce que vous pouvez : faites-le donc. Au reste que vous importe, que Dieu ne veuille pas, que vous donniez davantage? Connoissez-vous les décrets de ses conseils? Qui est-ce qui connoit la pensée du Seigneur?

TREIZIEME RÉFLEXION.

Pour être content de son état, il faut aussi se tranquilliser dans les incommodités, qui nous arrivent extérieurement, & qui nous accompagnent toujours.

Nous avons eu soin jusqu'ici de découvrir les sources de l'inquiétude des hommes, qui provient de notre disposition intérieure & extérieure. Nous allons maintenant considérer les obstacles, qu'ils rencontrent hors d'eux-mêmes, & qui troublent leur tranquillité. L'homme croit, que, quand même il seroit content de lui-même, de ses biens, des facultés de son ame, qu'il a reçues de Dieu, il se rencontre encore au dehors beaucoup d'obstacles à sa tranquillité. Nous en avons déjà fait mention. Mais ces peines sont d'une nature difficile à surmonter : tâchons encore une fois de les rendre moins sensibles, & apprenons à l'homme à les surmonter.

Une société remplie de fourberie & d'artifice, où l'ambitieux sacrifie jusqu'à l'amitié pour satisfaire son ambition,

où le vice se décore des dehors de la vertu, où l'envie excite la haine, des amis perfides, une femme jalouse & souvent infidèle, des enfants débauchés & ingrats, des domestiques voleurs; que de justes sujets de douleur & d'inquiétude! les maladies viennent encore nous affliger, un enfant chéri notre unique espérance y succombe; dans ces tristes instants la joie nous seroit odieuse. *Le Corps mortel est à charge à l'ame, & l'habitation terrestre opprime les sens égarés.*

Nous avons déjà entendu ces plaintes au commencement de ces réflexions, & nous avons fait voir, pourquoi elles troublent notre tranquillité. Plût à Dieu que tous les hommes fussent bien persuadés, que ce ne sont pas les choses en elles-mêmes, mais les fausses idées, que nous nous en formons, qui font naître ces inquiétudes. L'exemple d'un homme, qui voyage sur mer, nous a déjà fait voir la folie de ces plaintes. Jettons de nouveau les yeux sur la Providence, pour nous calmer l'esprit, en considérant en même temps, ce que Dieu fait dans ces circonstances.

Souvenez-vous seulement, ô hommes inquiets! que c'est Dieu, qui gouverne.

tout dans le monde, considérez dans vos cœurs, que rien n'y arrive sans la volonté du Seigneur, excepté le péché. Remarquez, que Dieu fait même le permettre, afin que son dernier but, qui est l'avancement de sa gloire, n'en soit point interrompu. Nous rapportons facilement à la Providence les choses indifférentes, mais dès qu'elles sont contraires à nos desirs, nous oublions d'élever nos pensées jusqu'à Dieu.

Quest-ce qui peut tourmenter mon repos? Qu'est-ce qui peut tourmenter mon esprit? Quel orage pourroit me faire perdre courage? Quand je me suis vivement convaincu, que c'est Dieu qui les excite, qui détermine leur force, qui les conduit où il veut, & qui ne les répand sur moi qu'autant qu'il connoit, que cela m'est bon. Si Dieu avance mon bonheur, s'il cherche à me conduire dans le port du repos éternel, pourquoi ne me livré-je pas à son amour? Pourquoi les voies, par lesquelles sa main bienfaisante me conduit, me sont-elles incommodes? Dieu n'est point aveugle, il connoit ces voies: & quelque dures qu'elles nous paroissent, il fait, qu'elles sont les meilleures pour nous. Le Seigneur a déterminé de toute éternité

les voies, dans lesquelles nous devons marcher. Son sage conseil, qui ne se trompe jamais, a reconnu, que cet état, que nous déplorons, étoit le meilleur pour nous, c'est pourquoi il nous y a destinés. Si la personne avec laquelle vous êtes lié par les liens du mariage, vous chagrine & vous tourmente, c'est qu'il prévoyoit, que l'affliction domestique vous seroit utile. Si Dieu vous prive de vos biens, il a vu, que les richesses causeroient votre ruine totale. En un mot, tout ce qui vous trouble, c'est Dieu qui l'a destiné, pour vous préparer à votre salut éternel, & pour vous remettre dans les voies, qui y conduisent & que vous abandonniez. Pourriez-vous être mécontent d'une si sage conduite de Dieu? Il vous charge d'une croix & d'une affliction, mais c'est pour vous conduire au salut éternel. Cela s'appelle-t-il être cruel? Si vous êtes foible & malade, cette foible santé, ce corps valétudinaire doit vous préserver des vices, qui conduiroient votre ame à la damnation éternelle. Il faut que la pauvreté vous détourne de vos voies de perdition, & qu'elle vous défende contre les péchés, qui sont ordinairement attachés à l'abondance. Que nous oublierions facilement

notre Dieu bienfaisant, si quelquefois il n'appesantissoit sa main sur nous, pour nous rappeler à lui ! de plus nous nous trompons souvent nous autres hommes, sur ce que nous appellons bonheur & malheur. Ce n'est pas ce qui nous flatte & qui nous fait plaisir, qui est bon, mais c'est ce qui nous rend véritablement parfaits; de même ce n'est pas ce qui nous déplaît, qui est mauvais, mais c'est ce qui nous rend méchants. Semblables à des enfans, nous regardons le châtiment paternel comme un mal, & nous en avons horreur. Que ne pouvons-nous être bien persuadés, que souvent notre bonheur est le plus avancé, quand nous croyons être les plus malheureux.

Cherchons dans un exemple à nous imprimer cela de plus en plus dans notre esprit, afin de le raffermir contre les tentations, qui naissent d'une simple apparence. Le bonheur des Israélites ne parut jamais plus éloigné, que dans le temps qu'un roi barbare d'Egypte faisoit mourir tous les enfans mâles. (*Exod. I 22. & XI. 3.*) La mere de Moïse cacha son enfant, & pour le soustraire à une mort certaine, elle le mit en danger de périr, en l'exposant dans les roseaux

d'un grand fleuve ; cet enfant fut heureusement sauvé, & le bonheur d'Israël étoit attaché à sa conservation. Le vrai bonheur du peuple ne fut jamais si durable, que dans le temps qu'il sembloit être perdu pour jamais. Sans l'ordre cruel du Roi, Moïse n'auroit pas été élevé à la cour, & il n'auroit pas pu faire ce qu'il fit. Selon l'opinion d'un chacun Israël penchoit à sa ruine, & cette adversité même fut cause de sa conservation.

Nous nous trompons fort nous autres hommes, quand nous prenons pour un bien ce qui est agréable à nos sens. Tous nos vœux & tous nos soins ne tendent qu'à l'obtenir, sans faire attention au motif, que Dieu a, quand il nous envoie ce que nous appellons adversités. *La volonté de Dieu est votre Sanctification* ; la vôtre est vos richesses, vos honneurs, & votre avantage. Tel est le but de vos vœux & de vos actions. Vous nommez malheur ce qui vous en éloigne, & bonheur ce qui vous en approche. Mais fortons de l'erreur, & soyons persuadés, qu'il n'y a rien de bon dans le monde, que ce qui nous sert de moyen à rendre notre ame éternellement heureuse. Ne nous fions point au bonheur apparent du

monde ; il ressemble à la mer , dont le calme même séduit. Un vent frais souffle, il vous pousse dans la haute mer , pour vous y exposer aux tempêtes , lorsque vous y penserez le moins. Mais pourquoi , me direz-vous , la mer de ce monde est-elle si orageuse ? Il est facile de répondre à cette question. Penseriez-vous bien à Dieu , si pendant cette vie vous jouissiez d'un bonheur constant , & si le Seigneur n'y répandoit l'amertume & la douleur. Il faut que les peines & les afflictions nous conduisent au ciel , il faut qu'elles nous fassent soupirer après la céleste patrie. Jettons un coup-d'œil sur ce peuple , qu'il avoit choisi entre toutes les nations. Ce peuple est condamné au travail le plus vil , & traité avec la dernière rigueur. Il semble que le Seigneur l'ait oublié & l'ait livré à ses ennemis. Mais le Seigneur avoit résolu de délivrer son peuple de la servitude d'Egypte , & de le conduire dans un pays , où couloient le miel & le lait , afin que dégagé du joug de l'idolatrie , il servît le Seigneur son Dieu. On ne quitte pas facilement un pays , où l'on a long-temps demeuré. Afin donc qu'Israël quittât volontiers l'Egypte , où il avoit demeuré long-temps , Dieu permit

mit, qu'il fut tourmenté par les Egyptiens. S'ils avoient traité les Israélites avec douceur & charité, ceux-ci auroient refusé de quitter l'Egypte, puisqu'ils la regretterent dans le désert, dans le temps que le Seigneur les combloit de biens.

Admirez les sages voies d'un Dieu, qui nous conduit si merveilleusement. Il veut vous attirer à lui par les peines & les afflictions, afin de vous donner du mépris pour les choses terrestres, & vous engager à rechercher les célestes. C'est pourquoi les hommes sont à charge les uns aux autres, & qu'ils sont tourmentés. Car sans cela il feroit à craindre qu'ils ne préférassent la créature au créateur. „ Le monde, nous dit SAINT GREGOIRE, quelque fois nous détourne de „ Dieu. C'est pourquoi il n'est qu'une „ vallée de misère, afin qu'il nous ramene lui-même au Créateur. „ Votre amour pour une femme trop chérie, votre tendresse aveugle pour des enfants vous faisoit oublier votre Dieu. L'infidélité de cette femme, l'ingratitude de ces enfants vous ramènent à votre créateur, & vous font connoître, qu'il mérite la préférence sur toutes les créatures. Vous

entriez dans le conseil des méchants & dans la voie des pécheurs, c'est pourquoi il faut qu'ils s'élèvent des dissensions & des mécontentements dans cette société, dans laquelle vous croyiez ne trouver que plaisir & tranquillité. O Dieu que tes voies sont saintes, & que tes jugements sont équitables ! l'homme ose y trouver à rédire. Il pense que tu vas le précipiter dans sa perte, quand tu le conduis dans la voie du ciel. Quelle folie ! quelle témérité !

Nous ne saurions entrer dans le royaume de Dieu que par les afflictions. Mais qu'est-ce que toutes les souffrances de ce monde au prix de notre héritage à venir ? Soumettons-nous donc à cette loi. L'homme met des bornes fort étroites à sa patience & à ses souffrances.

Quelques-uns veulent bien souffrir, mais seulement certaines choses, ou en certains temps. Le voluptueux, qui fait son Dieu de son corps, regarde mille accidents avec tranquillité, pourvu qu'ils ne diminuent pas l'aisance de sa vie. L'orgueilleux se soumet facilement à la mortification & à l'abstinence, pourvu qu'on ne le dépouille pas de ses magnifiques habits, & qu'on continue à avoir

pour lui les égards qu'il exige. Il n'y a que son honneur, auquel le ciel ne doit point toucher. D'autres veulent même déterminer le temps, dans lequel ils voudront bien souffrir, & ils rejettent toutes les afflictions, qui leur viennent de personnes cheres.

C'est ainsi que l'homme voudroit éviter toutes les afflictions; aucune ne lui convient, toutes sont trop douloureuses. Mais savez-vous bien d'avance, ô homme, ce que vos épaules peuvent porter? Savez-vous combien de souffrances sont utiles à votre tranquillité? Soumettez-vous au châtement de Dieu, qui fait, comment & jusqu'à quel point il doit vous châtier, pour que vous vous corrigiez. Il est le médecin, vous êtes le malade, laissez-lui prescrire & ordonner le remede. Remettez à sa volonté de le faire aussi doux, ou aussi amer qu'il lui plaira. C'est à lui d'ordonner, & à vous de vous soumettre.

Imprimons bien avant dans nos cœurs qu'il n'y a point de mal, & qu'aucun homme ne nous peut nuire sans l'expresse permission du Seigneur. Tous les malheurs, que les hommes nous suscitent, viennent de leur nature corrompue,

de leurs mauvaises mœurs, ou d'une mauvaise volonté. Convaincons-nous bien, que les maux mêmes, qui nous viennent de la malice des hommes, ne nous arrivent que par le sage conseil du très-haut. Considérons, comment il se conduit à cet égard, pour apprendre par cette considération à bien régler notre conduite. Supposons, que le commerce d'un homme me fatigue & soit désagréable. Ou je peux l'éviter, ou il n'est pas en mon pouvoir de m'y soustraire. Dans le premier cas je fais très-bien de le fuir, je prévois le danger, auquel je m'exposerois dans une telle société, ainsi j'ai raison de l'éviter. Pourquoi sans nécessité s'attirer des désagréments? Mais dans le second cas, si je suis lié avec cette personne de façon, à ne pouvoir rompre tout commerce avec elle, il faut que j'en souffre l'incommodité, & que je pense, que c'est la volonté du Seigneur, qui selon sa sagesse m'a lié à de telles personnes.

Cette morale est excellente, me dira-t-on, mais la pratique en est d'autant plus difficile, que ce sont les personnes, qui nous font les plus chères, qui nous causent les plus grandes peines. Plus la main, qui nous blesse, nous est chère,

& plus la blessure est cruelle & douloureuse; on se laisse aller à la colere: & qu'il est facile d'offenser Dieu dans sa colere! Mais peut-on s'en prendre au Seigneur? L'homme n'est-il pas coupable de son emportement & des transports de colere, auxquels il se livre? Ne doit-il pas se rendre maître de ses passions?

Un homme, qui se fâche, qui s'emporte contre les événements de cette vie, n'est-il pas aussi insensé qu'un enfant, qui se fâche contre la verge, dont il a été châtié, & qui la déchire à belles dents, sans faire attention à la main du pere, qui le corrige par amitié? On pardonne cette faute à des enfants, qui ne peuvent réfléchir. Mais des hommes raisonnables sont-ils excusables de s'emporter contre les instruments, dont Dieu se sert pour les châtier, sans considérer la main, qui les corrige? Elevez vos yeux, Ô homme, toutes les fois que vous avez du chagrin: élevez, dis-je, vos yeux au ciel, considérez la main du Seigneur, qui vous punit, & soumettez-vous à sa sainte volonté. Le Seigneur nous dit: *Faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux, qui vous maudissent.* Vous, qui êtes tourmentés, suivez l'exemple de

Job... Ce saint homme abandonné de tout le monde étoit en butte aux injures d'un chacun. Sa propre femme oubliant l'amour & l'estime, qu'elle lui devoit, le traitoit avec mépris. Job dans ces tristes afflictions jetta la vue sur Dieu, & s'écrioit dans tous les maux, qu'il souffroit : *La main de l'Eternel me châtie.* Il ne s'emporta pas contre tant d'événements fâcheux, qu'il éprouva coup sur coup; mais il reconnut que c'étoient les châtimens de son Dieu. Vous qui dans vos afflictions revenez à Dieu, baïsez la main qui vous frappe, considérez toutes les fois que vous souffrez, que c'est Dieu, qui vous châtie. C'est peut-être pour punir vos crimes, qu'il appésantit sa main sur vous, afin que vous ne soyez pas obligé de les expier à l'avenir : & il se sert souvent de ceux qui ont participé à vos crimes, pour vous punir. Peut-être n'est-ce que pour éprouver votre vertu, votre foi, votre confiance, votre piété; ou pour vous faire connoître votre faiblesse & la nécessité de sa grace. Peut-être que Dieu, qui voit, que vous supportez avec résignation tous les malheurs & tous les accidens, veut vous donner aux autres pour modèle, ou que c'est pour vous retenir dans

les voies saintes, de crainte que vous ne vous lassiez de bien faire. Si vous ne pouvez pas reconnoître d'abord la cause la plus proche de votre mal, que vous fert-il de la savoir ? Il suffit que vous sachiez que le Seigneur châtie ceux qu'il aime, & que ses châtimens n'ont pour but que votre bonheur. Louez donc aussi le Seigneur toutes les fois, que vous êtes dans la souffrance. Qu'il vous donne, ou qu'il vous ôte quelque chose, dites toujours : le nom de l'Eternel soit béni.



QUATORZIEME RÉFLEXION.

Pour vivre tranquille, il faut être content de tout ce qui est attaché à notre état présent, & ne point murmurer des événements, qui y arrivent.

NOtre état présent, soit dans le rapport, qu'il a à la société, soit dans ce qui nous est particulier, est attaché à de certaines affaires, & a ses suites déterminées. Si nous voulons, qu'il ne nous cause aucune inquiétude & aucun déplaisir, nous devons observer ce qui suit. Il faut que nous remplissions volontiers les devoirs de notre état, & que nous ne craignons point ce qui en résulte nécessairement. Voilà deux points importants, dont nous avons déjà parlé en passant, mais nous en traiterons ici dans leur enchaînement, pour les mettre dans tout leur jour.

C'est une chose déplorable, que les hommes soient si peu contents de leurs professions, de leurs charges, de leurs emplois & de leurs devoirs; ils entreprennent souvent des ouvrages, qui ne leur
sont

sont pas permis & qui ne leur conviennent pas ; ils s'imaginent même suivre la volonté du Seigneur ; & s'ils ne réussissent pas, ils se livrent à l'inquiétude ; ils s'égarerent au point, qu'ils croient être contents de ce qu'ils sont. Mais c'est une contradiction manifeste, que de vouloir être ce qu'on est , & ne pas vouloir faire ce qui y est attaché. Un homme paroitra-t-il content de son état, s'il murmure tout le jour des occupations, qui y sont attachées ? Un maréchal ferrant persuadera-t-il, qu'il ne veut être que maréchal, s'il ne se livre que malgré lui à son pénible travail, s'il murmure tout le long du jour, que le fer rouge incommode ses yeux, & que le marteau frappant sur l'enclume est à charge à ses oreilles, s'il dit toujours, qu'on peut plus facilement manier la plume ou l'aiguille, & que le travail d'un savant n'est pas à comparer au sien ? Un tel homme est-il content de son état ! point du tout. Il veut bien être maréchal, mais il ne prend point plaisir aux travaux, qui y sont attachés. Le maniement du marteau lui est trop pénible ; il ne veut pas, que le fer rouge l'aveugle & affoiblisse la vue ; il se plaint de ce que les coups de marteau l'étourdissent ; il aime

mieux manier l'aiguille & il veut pourtant être maréchal. En un mot il veut battre le fer avec la plume. O folie & simplicité des hommes d'autant plus grande, qu'on la remarque peu ! cependant quelles plaintes y a-t-il, qui soient plus communes, que celles-là ? Sempronius est placé à côté de son Prince, il gouverne, il jouit de tous les honneurs, il prend plaisir à être Ministre ; mais il se plaint du grand nombre d'affaires, & du travail, qu'elles entraînent. Un autre veut être pere, mais le soin de l'éducation de ses enfants l'ennuie & l'importune. Ce qui déplaît aux femmes enceintes, c'est l'indisposition, qui accompagne leur grossesse : & elles regrettent la beauté, qu'elles y perdent souvent. C'est ainsi que nous rejettons les occupations de notre état, & que nous murmurons de ne pas ressembler à d'autres, dont les occupations sont plus agréables, quoique notre état soit différent de l'état de ceux, à qui nous nous comparons, & que par conséquent il ne puisse pas avoir les mêmes suites. Celui-là, dit-on, prie Dieu à son aise, tandis qu'il faut que je m'occupe à un travail fatigant ; celui-ci chante les louanges du Seigneur ; tandis qu'il faut

que je sois accablé d'affaires, qui m'empêchent de me livrer à ce saint exercice. Mais n'est-il pas ridicule de se plaindre, de ce qu'on ne peut pas faire les mêmes choses, qu'un autre? Dieu ne demande pas, qu'on pratique d'autres devoirs que ceux, qui sont attachés à notre état, à notre charge; il ne demande d'aucune femme, qu'elle fasse le travail d'un homme: il ne prétend pas qu'un enfant travaille comme un ouvrier robuste. Le petit service du foible lui est aussi agréable, que celui d'un homme vigoureux. Celui qui fait ce qu'il peut faire, satisfait à la volonté du Seigneur, & ses actions lui sont agréables. Si donc vous satisfaites à la volonté de Dieu, en remplissant les devoirs de votre état, pourquoi votre travail vous déplaît-il, & pourquoi l'avez-vous en aversion? Mais direz-vous, qui fait, si le travail, qui est attaché à mon état, est agréable à Dieu? Mais d'où peut vous venir un tel doute? L'état dans lequel je suis, m'a été donné par Dieu; c'est lui, qui nous fait ce que nous sommes, & sans lui nous ne sommes rien. Cet état a ses fonctions, qui en sont inséparables; ainsi si Dieu veut que je sois dans un tel état, il veut aussi que j'en

remplisse les fonctions. De même qu'il ne déplaît point à Dieu, que le soleil échauffe la terre, & qu'il l'éclaire par ses rayons, que le feu consume ce qu'on y jette, ainsi le souverain maître ne peut voir d'un œil mécontent, que l'homme remplisse les devoirs de son état. Il sait quelles entreprises & quelles incommodités sont attachées à chaque ouvrage; & puisqu'il nous le confie, la pratique ne sauroit que lui en être agréable. Quel pere peut raisonnablement prétendre de son fils, à qui il a fait apprendre le métier de maréchal, & qui a été élevé parmi le marteau, le feu & la fournaise, qu'il sache l'art difficile de la peinture? Quel pere peut exiger de son fils, qu'il a accoutumé dès sa jeunesse à mener la charrue, qu'il possède l'art militaire, & qu'il ait la prudence nécessaire dans un Général d'armée? Ne faut-il pas que celui-là soit content de son fils, pourvu qu'il ait bien appris le métier de maréchal? Et celui-ci ne doit-il pas être satisfait de son enfant, pourvu qu'il sache bien conduire la charrue, & qu'il s'entende bien à labourer la terre pour la rendre fertile? Peut-il prétendre de lui, qu'il sache comment on doit attaquer l'ennemi, mettre une

armée à l'abri de toute insulte, assiéger les villes? S'il prétend cela, pourquoi a-t-il fait apprendre autre chose à son fils? Il en est de même de Dieu à notre égard. S'il m'a mis dans un état, où je dois annoncer publiquement sa parole à son peuple, par quelle raison pourroit-il maintenant exiger de moi, que j'apprissse un autre métier? Dieu veut, que vous travailliez de vos mains, & que vous fassiez quelque chose pour entretenir votre famille. Il veut, que vous allaitiez vos enfans; mais s'il veut, qu'au milieu du travail de votre vocation vous tombiez malade, que pourra-t-il prétendre de vous, puisqu'il met lui-même empêchement à votre obéissance? Dieu juge un chacun selon ses œuvres. Il ne demande autre chose, si ce n'est qu'un chacun fasse ce qu'il doit faire, & qu'il s'acquitte de son devoir, & non pas de celui d'un autre.

Il faut donc pour être content de notre état, que nous le foyons des fonctions, qui y sont attachées. Cela étant, nous ne devons pas nous plaindre, si notre travail est rempli de peines & d'incommodités, ni porter envie à ceux, qui jouissent d'une vie plus tranquille & plus agréable. Chaque état a ses incommodités & ses agré-

ments; chaque emploi a ses peines, ses chagrins & ses avantages. Toute la différence, qu'il y a, est que l'un donne moins de peines, moins de chagrins, & de plus grands avantages que l'autre. Mais il faut que tout ce qui est attaché à notre état, nous plaise. Si on est de basse extraction, c'est une suite ordinaire de cet état de souffrir le besoin de beaucoup de choses, & de mener une vie très-incommode. Mais il n'est pas permis pour cela d'envier le sort des grands, de désirer leur table, ni de les estimer particulièrement heureux. Leur état, tout brillant qu'il est, a aussi ses incommodités, & leurs jours sont remplis de peines, aussi bien que ceux du mercenaire, qui travaille pour sa nourriture. Un grand qui est dans un emploi important, qui commande à beaucoup de monde, ne peut se refuser à la compassion & à la pitié, qu'excite une foule d'indigens, qui l'entourent. Il faut qu'il évite les embûches, que lui dressent des ennemis envieux de sa grandeur & de son autorité : car où il y a du soleil, là il y a aussi de l'ombre, & où il y a de l'autorité, là il y a aussi de l'envie. Si on veut l'un, il faut aussi qu'on s'accommode de l'autre, & qu'on n'en marque

aucun déplaisir. Notre Sauveur nous en donne l'exemple. Il étoit Dieu & le principe de la vie : il voulut être le Sauveur des hommes, & il ne méprisa pas leur bassesse; il faisoit le même métier que son pere, & il exerçoit sa patience, quand souvent il n'avoit pas, où reposer sa tête. Il voulut être homme, & il souffrit que les autres le calomniaissent & le persécutassent; il étoit le plus grand d'entre les enfants des hommes, & l'envie se déchaîna contre lui. Que celui qui a une charge, quelle qu'elle puisse être, ne pense pas qu'elle soit exempte de toutes incommodités!

Si ces incommodités nous déplaisent, nous n'avons qu'à renoncer à notre charge, & qu'à changer d'état. Il faut se plaindre de l'état même, si on veut se plaindre, & non des fonctions & des peines, qu'il entraîne; mais si nous voulons le conserver, il faut que nous en souffrions les incommodités. Si quelqu'un croyoit, que le vin d'absinte fortifiât l'estomac foible, ne vous paroitroit-il pas un fol, si en le buvant il prétendoit, qu'il n'eût point le goût amer, & que la bouche ne se ressentît pas de son apreté. Il faut ou ne le point boire, ou s'accommoder de

son amertume. Ainsi si nous rencontrons dans notre état quelque aigreur, ou quelque amertume, considérons, que ces choses y sont attachées & en font une partie, sans laquelle notre état ne peut pas être ce qu'il est. Mais enfin si l'on est content de son travail, si l'on ne s'embarasse pas des incommodités, des peines, & de la fueur qu'il nous cause, il ne faut pas rejeter les suites qui en résultent. Tout ce qui est bien pénible, & rempli de beaucoup de peines, afflige souvent notre esprit. Toutes ces incommodités engendrent bien de la mélancolie, bien des larmes & bien de la tristesse. Elles causent des insomnies ou des songes désagréables : elles affoiblissent le corps, elles épuisent nos forces, & causent enfin la mort.

Voilà les suites naturelles d'une vie incommode, & elles sont d'une nature qu'on ne peut pas les éviter toutes. L'expérience nous le confirme. Mais comment donc avoir toujours l'esprit content d'une nature, à la quelle quelques inquiétudes sont attachées, & il n'y a point d'état, qui ne cause naturellement quelque affliction. Cela étant, comment peut-on apprendre aux hommes à se tranquilliser dans

tous les états de la vie? Ne faut-il pas, dira-t on, que celui, qui entreprend une affaire si importante, commence par nous apprendre, comment on peut changer la nature des choses, & donner au vin d'abfinte le goût agréable du nectar? Cet art heureux d'être toujours content, ne confifte-t-il pas dans la science de changer les fuites naturelles des choses, & de métamorphofer ce qui est aigre & amer en quelque chose de doux & d'agréable? Et cet art est par conféquent une chimere. Nous avons prévu qu'on nous feroit certe objection; elle ne confifte que dans une différente fignification de mots. Nous avons promis de montrer l'art de se tranquilliser dans tous les états de la vie, & non pas l'art de rire, à moins qu'on ne foit, comme dit SENEQUE, de l'opinion ridicule, qu'il n'y a que celui qui rit, qui se réjouiffe. Nous nous fommes engagés à infpirer aux hommes une joie, qui se trouve dans l'ame & dans l'esprit de l'homme, & non une joie qu'on tire de la moleffe du corps. Comment pourrois-je prétendre, que l'on rit en pleurant? Il y auroit de la folie à vouloir ce qui est contre la nature des choses. Quand nous travaillons à infinuer aux hommes

une joie constante & durable qui ne soit jamais interrompue, nous entendons cette joie, dont SAINT PAUL nous parle, quand il nous dit : *Réjouissez-vous toujours.* Cette joie n'éclate point par les ris, elle peut même exister au milieu des larmes les plus ameres, puisqu'elle consiste dans le repos & dans la tranquillité de l'esprit.

Mais que faut-il faire pour conserver cette tranquillité dans les souffrances? Elevons-nous dans ces tristes moments jusqu'à Dieu, & persuadons-nous, que l'état & les circonstances, dans lesquels nous nous trouvons, nous sont toujours les plus avantageux & les plus propres à procurer notre bonheur éternel. Tout ce qui nous arrive, se fait ou par l'ordre ou par la permission de Dieu, & ce qu'il permet, est nécessairement conforme au but qu'il s'est proposé, & il suit toujours les regles de son infinie sagesse, lorsqu'il me met dans cet état & non dans un autre. Si je suis malade, triste ou affligé, c'est que l'Eternel voit que ces incommodités sont utiles à mon bonheur. Mais il fait aussi, jusqu'à quand il m'est avantageux de demeurer dans cet état sans qu'il me nuise. Il fait les accidents, qui

y ont donné lieu; & il a tout disposé de maniere que cette douleur devoit me survenir dans ce temps-ci, & dans le degré & la mesure, quelle se trouve en moi, soit qu'elle affecte le corps ou l'ame. Quand nous serons bien persuadés de ces vérités, ne supporterons-nous pas alors courageusement toutes les peines & toutes les calamités, qui sont naturellement attachées à notre état, soit qu'elles nous viennent de la fortune ou de la malice des hommes? Imitiez David; quand son ame est affligée, il recourt au Tout-puissant, & il dit en s'adressant à lui : „ Que tous „ ceux, qui te cherchent, se réjouissent „ & soient pleins d'allégresse, & que „ ceux, qui aiment ton salut, disent sans „ cesse : le Seigneur soit loué. Car je suis „ pauvre & affligé, mais le Seigneur a „ soin de moi. Tu es mon aide & mon „ libérateur. Recommande au Seigneur „ tes voies & espere en lui, il fera tout „ bien. Jette tes soins sur le Seigneur, „ c'est lui qui te pourvoira, & il ne laissera pas éternellement le juste dans le „ trouble. „

Nous pouvons donc être tranquilles au milieu de l'affliction, quand nous rapportons tout à Dieu & que nous avons

en lui cette ferme confiance, qu'il fera tout bien. Quand nous apprenons à l'homme à jouir d'un repos & d'un contentement inaltérables, nous ne prétendons pas, qu'il ne soit jamais triste & affligé. Ce seroit le dépouiller de l'humanité. Il y a des cas, qui affligent naturellement le cœur de l'homme. Quand la mort nous prive des personnes, qui nous sont les plus chères, quand l'infortune nous poursuit & nous enleve tous nos biens, il est tout naturel d'en ressentir de la douleur, & l'homme le plus féroce y est sensible. Pleurez, pleurez, quand une épouse tendre & chérie sur le bord du tombeau vous tend une main foible pour le dernier gage de son amour, & vous prie d'une voix presque éteinte de vous souvenir d'elle. Laissez couler vos larmes, quand des enfants, votre unique consolation, ramassent ce qui leur reste de vie, pour vous demander votre bénédiction, quand la mort sur les levres ils vous bégaiant des remerciements des soins que vous avez pris de leur enfance. Plaignez-vous, attristez-vous, quand un incendie a réduit votre maison en cendres. Mais ayez toujours soin que votre esprit ne soit point altéré; que votre entendement & votre volonté

soient retenus dans leurs justes bornes, pour ne point tomber dans l'extravagance. Il faut alors que nous élevions notre entendement jusqu'à Dieu, que nous pensions, que c'est lui qui nous a envoyé ce qui nous fait de la peine, & que cette douleur, & la perte même qui la fait naître, nous sont salutaires. Il faut que nous disions avec Job : *Le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a repris.* Il faut que notre entendement considère, que tout ce que nous avons & possédons ne nous appartient pas en propriété, mais que Dieu ne nous en a donné l'administration que pour un temps, & qu'ainsi il est en son pouvoir de nous en priver ; quand sa sagesse ne nous en trouve plus capables, ou qu'elle le juge inutile. Il faut encore que notre volonté se résigne à la volonté de Dieu : *Seigneur que ta volonté soit faite & non pas la mienne*, dit notre Sauveur dans le temps, que les péchés du peuple le pressoient le plus, & qu'il étoit triste jusqu'à la mort.

Elevons donc toujours notre esprit à Dieu, à ce Dieu qui fait tout bien à notre égard. Seigneur, conduis-moi, toi-même ; tu remplis mon cœur d'amertume, je me soumettrai, & je souffrirai avec

patience tes châtimens autant qu'il te plaira. Si tu me charges d'une affliction, tu m'aideras à la supporter. Veux-tu, que je t'immole ce que j'ai de plus cher, Seigneur, c'est un présent, que j'ai reçu de ta main. Pleurez donc dans vos malheurs, mais ne murmurez pas contre Dieu. Si votre douleur vous fait verser des larmes, tranquillisez-vous par la considération que c'est la volonté du Seigneur. Consolerez-vous, puisque la grace qui vous favorise, se manifeste même dans vos larmes. „ Quand même je marche, „ rois dans une vallée obscure, je ne „ craindrois aucun mal, car tu es avec „ moi. „ C'est ainsi que l'ame goûte une vraie tranquillité même au milieu de la souffrance, quand elle se résigne à la volonté de Dieu; & c'est ainsi que la douleur même, qui nous ronge, devient modérée. Une résistance opiniâtre ne fait souvent qu'aigrir notre situation, & la rendre plus douloureuse.

Prévenons une objection, qu'on pourroit nous faire, si je dois être tranquille, dira-t-on, dans toutes les souffrances qui me surviennent, je n'aurai pas besoin d'avoir soin de moi & de mon bonheur, ni de détourner les maux qui pourroient

m'arriver, ou que je ressens déjà, puisqu'il faut que je me résigne à la volonté de Dieu. Si je suis malade, c'est la volonté du Seigneur, & si je me ferois de quelques remèdes, ce seroit m'opposer à sa volonté. Si ma maison brûle, il faut que je la laisse brûler, vouloir en éteindre le feu, ce seroit résister à la volonté du Seigneur. Je dois laisser un libre cours au péché, car personne n'est damné, si Dieu ne le damne.

Tout le spécieux de cette objection s'évanouira, si nous considérons la différence, qu'il y a entre la volonté absolue ou antécédente, & la volonté conditionnelle ou conséquente. La volonté absolue ou antécédente de Dieu est uniquement fondée dans l'essence divine. C'est selon cette volonté que le Tout-puissant a voulu, que ce monde & toutes les créatures existassent, & que l'homme fût mortel. On ne doit point s'opposer à cette volonté, & ce seroit une folie de vouloir se révolter contre elle. Tout ce qui se fait dans la nature, tout ce qui en dépend & qui y est fondé, sont l'objet de cette volonté immuable. La volonté conséquente ou conditionnelle dépend de la liberté des créatures raisonna-

bles, & présuppose une action libre de ces créatures. Il dépend, par exemple, de la volonté antécédente de Dieu, que le feu brûle; mais que je me brûle la main, n'en dépend pas, il le veut selon sa volonté conséquente, lorsque j'ai mis ma main dans le feu.

Il en est de même de la damnation de l'homme. Dieu ne veut pas qu'aucun périsse; il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se repente & qu'il vive. Cette volonté de Dieu est sa volonté antécédente. Ainsi qu'on ne pense pas, que Dieu veuille notre damnation, & qu'il ne faille pas résister au péché, & en arrêter les progrès, de peur de s'opposer à sa volonté. Il ne veut notre damnation que d'une volonté conséquente. Les péchés des hommes déterminent cette volonté de Dieu, c'est pourquoi il faut qu'il condamne au feu ceux, qui se livrent au crime & à l'impiété, qu'il a en horreur. Dieu ne veut punir personne, mais la malice des hommes éloigne de Dieu ces dispositions bienfaisantes, & force la volonté divine à prononcer sur les méchants cette sentence : retirez-vous de moi, & allez au feu éternel.

Si nous ne pouvons pas changer la volonté

lonté antécédente de Dieu, nous devons nous opposer souvent à sa volonté conséquente, & toutes les fois que la condition, dont elle dépend, est criminelle & contraire à la volonté antécédente de Dieu. Il faut que nous ayons le péché en horreur, afin d'empêcher la volonté de Dieu de nous punir pour l'amour de lui. „ Car si nous nous repentons, & „ que nous abandonnions nos voies iniques, Dieu nous fait grace, & remet „ l'épée dans son fourreau, afin que nous „ ne périssions point.

Cette volonté conséquente n'est pas d'une nécessité absolue, elle ne dépend que d'une condition & de la liberté des créatures raisonnables, & elle ne commande rien à l'homme. Si c'est la volonté absolue de Dieu que le feu brûle naturellement, si c'est la volonté de Dieu, qui est fondée, ô homme dans votre liberté, que la flamme consume votre main, quand vous l'y mettez; avez-vous suivi l'ordre ou la volonté de Dieu en mettant votre main dans le feu? Il est très-certain, que le Seigneur veut, que vous mourriez de faim, quand vous ne prenez pas la nourriture qu'il vous donne, ou quand vous négligez de vous ser-

A a

vir dans votre maladie des remèdes qui peuvent opérer votre guérison. Mais ne seroit-ce pas agir follement que de jeter le pain par la fenêtre & de mépriser la médecine, parce que Dieu veut qu'on meure? Il veut que nous devenions pauvres & misérables, quand la paresse nous empêche de nous acquitter du travail de notre état, pour nous procurer le nécessaire. Est-ce que pour cela cette volonté de Dieu nous commande de demeurer oisifs, ou peut-elle excuser notre paresse? Dieu n'a-t-il pas dit que nous mangerions notre pain à la sueur de notre front? Ne nous exhorte-t-il pas à fuir l'oïfivité comme la source de notre perte infaillible? Cette volonté nous met-elle en droit de négliger nos affaires? Dieu ne nous ordonne-t-il pas de prendre un soin convenable de notre vie, de notre nourriture & de notre habillement?

Ne dites pas : il faut cependant que je meure une fois, il faut que notre corps mortel se revête un jour de pourriture. C'est la volonté du Seigneur, que toute chair périsse comme du foin. Il est vrai, que Dieu veut, que nous mourions, & c'est une loi, à laquelle aucun mortel ne peut s'opposer. Mais considérez aussi,

que le temps & le genre de notre mort dépendent de beaucoup de causes. Quoi-que nous devons mourir un jour, sommes-nous pour cela en droit d'avancer notre mort? Nos vices, qui l'avancent, en font-ils moins criminels? Notre séjour dans un lieu où notre vie est en danger, & que nous pouvons changer, devient-il par-là légitime? S'ensuit-il, que pour cela il faille rejeter la médecine? Le temps & le genre de mort dont nous devons mourir, dépendent de la volonté conséquente de Dieu. Nous pouvons nous y opposer sagement, quand nous voyons encore des moyens de conserver notre vie. Tant que nous vivons, Dieu veut, que nous ayons soin de conserver nos jours, & que nous nous servions des moyens, que la nature & la raison nous offrent. Si nos maisons brûlent, nous pouvons chercher à éteindre l'incendie, sans offenser la volonté du Seigneur. Tant que nous avons des richesses, nous pouvons nous en servir pour vivre honnêtement & convenablement, & nous nous conformerons à la volonté du Seigneur qui nous les a données. Mais quand nos maisons s'en sont allées en fumée, quand nos richesses sont dissipées, & que la mort

a privé nos membres de la vie ; alors Dieu veut selon sa volonté antécédente que la chose soit comme elle est.

On nous objectera encore, que c'est cependant un péché, que de se servir de médicaments dans le temps que l'on est déjà malade, puisque pour lors Dieu selon sa volonté antécédente, veut qu'on soit malade. Si je suis pauvre, je n'oserois travailler à acquérir des richesses, car Dieu veut que je sois alors pauvre. Répondons à ces difficultés, qui ne nous sont proposées que parce qu'on ne nous a pas bien compris, de façon qu'on puisse facilement conclure de ces deux cas à tous les autres. Si j'ai la fièvre, ou quelque autre maladie, il faut que j'avoue que c'est la volonté du Seigneur, que je sois aujourd'hui malade, & que j'aye la fièvre. Je n'oserois donc murmurer contre Dieu, & ma bouche n'oseroit dire : Seigneur pourquoi me châties-tu ? Il faut que je me résigne à sa volonté. Mais fais-je aussi, s'il veut que je sois encore malade demain ? Peut-être le veut-il, peut-être ne le veut-il pas. Cela dépend beaucoup des conditions ; l'homme peut les présupposer telles qu'il lui plaira. Car si je me fers de bons médicaments pro-

pres à mon mal, le Seigneur voudra que je sois un peu mieux. Si je suis aujourd'hui pauvre & méprisé d'un chacun, je ne fais pas ce que le Tout-puissant a résolu sur moi l'année prochaine, car cela dépend encore de plusieurs conditions, qui en partie sont en notre pouvoir.

Cela suffit donc pour nous tranquilliser toujours dans les tristes circonstances, où nous nous trouvons, pour que nous soyons contents de la volonté antécédente de Dieu, & que nous ne murmurions pas de ce que nous avons à supporter aujourd'hui. Mais le Seigneur nous permet de faire tous nos efforts pour nous en affranchir dans la suite. Si je suis malade aujourd'hui, je tâcherai d'être mieux demain; & si demain je ne me trouve pas mieux, je ne murmurerai pas contre mon Dieu, mais je reconnoîtrai par-là, que c'est sa volonté que je sois malade demain; & comme j'ignore ce que le Seigneur veut faire de moi après-demain, je ne perdrai pas courage, & je continuerai à me servir de remèdes. Le mal présent ne révoltera point ma volonté contre le Seigneur, mais je me préparerai contre le mal à venir, & si mes peines

font vaines, alors je me résignerai encore à la volonté de mon Dieu.

De tout cela on pourra facilement se faire des regles & discerner, comment on peut légitimement travailler à rendre sa situation meilleure, à augmenter son autorité, à multiplier ses revenus. Quand on se trouve content de son état, il est permis de travailler à le rendre plus agréable. Si Dieu bénit notre travail, louons son saint nom ; si au contraire il altere notre bonheur, ne murmurons point & rendons lui gloire dans le malheur & dans le bonheur, parce qu'il gouverne tout sagement. Si la mort même se présente à nous, & que nous ne puissions pas alors la repousser, soyons contents & disons : Pere, je remets mon esprit entre tes mains. Et c'est de quoi nous parlerons dans la réflexion suivante.



QUINZIEME RÉFLEXION.

Pour être content de son état, il ne faut pas être mécontent de ce qu'il nous faut mourir, ni de l'heure & du genre de mort, qui nous attend, mais y acquiescer.

LA dernière chose, qui nous arrive en ce monde, c'est la mort. Rien n'est plus cher à l'homme que la vie; & la pensée, qu'il nous faut mourir & que chaque instant nous approche de la mort, afflige la plupart des hommes, & les accable de tristesse. Elle jette par-tout l'épouvante & l'horreur. Pourquoi la mort excite-t-elle en nous tant de troubles & d'inquiétude? Pourquoi nous paroît-elle si épouvantable? Elle nous paroît telle en premier lieu, parce qu'elle paroît contraire à notre nature; elle nous prive de la vie notre bien le plus doux & le plus agréable; elle nous sépare des personnes, qui nous sont les plus chères. Elle nous force de quitter tout ce à quoi la nature nous lioit le plus fortement, pour devenir la pâture des vers. C'en est fait alors pour nous des honneurs & des richesses

de ce monde; tout est passé comme une ombre. Qui est-ce qui a assez de courage pour ne point ressentir d'altération, quand de semblables idées se présentent à l'esprit? La mort nous paroît épouvantable en second lieu, parce que nous ignorons l'heure, à laquelle elle se présentera. Encore si nous savions le moment, auquel nous devons quitter cette vie terrestre, pour nous y préparer, mettre ordre à nos affaires, & munir notre cœur contre son approche effroyable : mais elle arrive souvent plutôt, que nous ne pensons; elle n'épargne pas la fleur de la jeunesse, elle s'embarrasse peu des conseils nécessaires des vieillards, ni du mérite & des occupations de l'âge viril. Il faut que nous nous y attendions à tout moment. N'est-il pas bien affligeant de ne pouvoir pendant toute sa vie être un moment en sûreté contre cette ennemie? La mort est terrible, en troisième lieu, par le genre cruel que nous éprouvons. Combien de maladies, combien d'incommodités, combien de douleurs aiguës n'essuyons nous pas souvent, uniquement pour être plus en état de mourir ! plusieurs sont enlevés subitement du nombre des vivants. Mais ce qui rend, en quatrième lieu, la mort plus

plus épouventable, c'est l'incertitude, où nous sommes, si nous jouirons après cette mort de la félicité éternelle, ou si nous serons précipités en enfer; c'est le moment, du quel dépend notre bonheur ou notre malheur éternel. Qui peut penser sans trouble à cette éternité. Si nous étions assurés de notre salut, la mort nous feroit moins terrible; mais abandonner tout ce qui nous rendoit heureux, sans savoir, si nous ne serons pas éternellement malheureux, cette idée doit exciter en nous une horreur de la mort.

Mais considérez, vous, que la mort effraye & fait trembler, si vous êtes des hommes ou des anges. Si vous êtes des hommes, pouvez-vous vous affliger de ce que vous êtes mortels? Si vous étiez immortels, vous auriez quelque sujet de vous plaindre de la mort; mais puisque vous ne naîsez que pour mourir une fois, comment pouvez-vous vous plaindre de ce qui est absolument nécessaire?

L'homme qui se plaint d'être sujet à la loi commune, qui nous condamne à la mort, croit sans doute, qu'il pourroit être immortel. La charité me fait espérer, qu'on ne prétendra pas, que Dieu auroit dû nous accorder l'immortalité. Ne se-

roit-ce pas vouloir encore trouver à redire aux ouvrages du Créateur, & s'opposer à sa sainte volonté? Nous avons démontré toute l'impiété d'une si téméraire présomption. Il est évident, que Dieu n'a pas dû rendre l'homme immortel. Cette terre, que la sagesse divine a destinée à servir d'habitation aux hommes, seroit trop petite, s'ils étoient immortels, & ne pourroit contenir une aussi grande multitude d'habitants. Si l'homme devoit être immortel, n'auroit-il pas fallu que Dieu lui donnât un autre corps, une autre figure, d'autres membres, d'autres sens, qui ne se fussent pas gâtés si aisément? Le Créateur tout-puissant n'auroit-il pas aussi manqué à cela? Mais quel est l'impie, qui oseroit avancer un tel paradoxe? Dieu peut-il s'être trompé, lui dont l'esprit est infini?

Louons plutôt la bonté & la Providence du Seigneur, de ce que nous sommes des hommes mortels. Combien cela ne nous est-il pas avantageux, pour nous soumettre à la volonté divine, à la quelle nous serions peut-être peu soumis, si nous étions immortels?

Nous sommes des hommes sujets à la mort. Les afflictions & la misère nous

suivent par-tout. Pourquoi nous plaignons-nous de ce que cette misérable vie finit? La mort, que nous redoutons, est la chose la plus agréable, qui puisse arriver à l'homme, puisqu'elle est la fin de toutes nos souffrances & de toutes nos afflictions; elle est l'unique moyen, par lequel nous sommes tout-à-coup délivrés de quantité de miseres; elle met fin aux soucis & aux peines des pauvres, des opprimés & des persécutés. Elle est le port du repos, dans lequel nous entrons après avoir essuyé en ce monde bien des tempêtes & bien des orages. Elle brise les fers des prisonniers, & les met en liberté. Elle essuie les larmes de la veuve & de l'orphelin, & elle prépare une demeure permanente à ceux qui n'en ont point d'assurée. Que d'avantages! par ce bienfait divin Dieu met fin à nos souffrances. Qu'est ce donc que la vie a d'agréable en ce monde? Tant que l'homme en jouit, il se plaint des incommodités qu'il souffre; & quand la mort vient mettre fin à tant de peines, pour lors cette même vie nous paroît agréable. Quelle folie! pourquoi ne sortons-nous pas de prison, ne fuyons-nous pas cette vallée de misere, quand on nous offre de si bons moyens?

Insensés ! nous les rejettons ! vos plaintes sur les misères que vous souffrez , sont bien vaines , si vous répugnez à vous en délivrer. Que l'homme est inconséquent , quand il marque du mécontentement , de ce qu'il doit mourir !

Beaucoup se résignent à la mort , mais ce qui les épouvante , est l'incertitude du moment , où elle viendra terminer leur vie. Elle nous frappe souvent , quand nous nous y attendons le moins. Les enfants , qui ne font que de naître , tombent sous ses coups ; elle nous enleve au moment , que nous sommes le plus nécessaires au monde & à nos enfants. En un mot il faut que nous nous attendions continuellement à la mort. Cette incertitude cause un trouble continuel à beaucoup de personnes : mais pourquoi ne remet-on pas à Dieu la fin de sa vie , à Dieu , dis-je , qui a déterminé nos jours selon sa sagesse ? *Tu m'as , ô Dieu , dit Job , tu m'as prescrit des limites , & je ne passerai pas outre.* Ajoutons à cela , qu'on n'oseroit les outrepasser , parce que c'est la souveraine sagesse , qui les a prescrites. Pourquoi , misérable mortel , vous plaindre & murmurer de ce qu'on ne vous a pas confié la détermination du nombre de vos

jours? Sauriez-vous, combien votre vie doit être longue ou courte, afin que vous fussiez heureux? Ceux, qui ont un peu d'expérience, trouvent, que quantité d'incommodités sont attachées à une longue vie, & en si grand nombre, que je doute qu'elle puisse être agréable. Supposons, que vous puissiez ajouter quelques années à vos jours; qui est-ce qui vous assurera, que dans ces années vous ne ferez point exposé à plus de misères, que vous n'en avez souffertes jusques-là? Peut-être que la longueur du temps vous dépouillera de tous vos biens; peut-être que la médisance ou la calomnie vous dépouillera de votre emploi & de votre honneur. Peut-être que vos enfants vous déshonoreront, ou qu'ils seront dans les afflictions & dans la douleur. Vous me direz, que tous ces malheurs sont incertains. J'en conviens avec vous. Mais croyez-vous, que vous puissiez prudemment souhaiter une plus longue vie, dans l'incertitude des maux, dont elle sera remplie. De tels maux sont pires que la mort. Une vie dans laquelle nous sommes dans l'incertitude du temps que nous mourrons, nous est désagréable, & nous nous souhaitons une longue vie,

quoique nous soyons dans l'incertitude, si elle sera remplie de bonheur, ou d'infortune. Pourquoi ne nous abandonnons-nous pas dans ces circonstances douteuses à celui qui a compté les jours, qui connoît chaque moment, & qui fait très-exactement, combien chaque jour a de peines? Que Dieu prolonge, ou abrège notre vie, il a toujours pour but notre félicité. Pourquoi donc nous chagriner sur l'incertitude de la durée de cette vie?

D'autres paroissent contents de mourir, & ne demandent pas de plus longs jours, que ceux, qui ont été déterminés dans le conseil de Dieu; mais ce qui les fait trembler, c'est que souvent une mort subite enleve les hommes & les prive de la vie, quand elle leur est la plus agréable. Ces sortes de gens veulent bien mourir, ne souhaitent pas une plus longue vie, que celle que le maître suprême leur a déterminée; mais ils se plaignent du temps, où cette vie doit finir. Quelle contradiction!

Puisque le jour de notre mort ne nous est jamais agréable, quoique nous devions tous mourir une fois, l'homme ne peut pas déterminer le moment, où

il la verroit sans effroi & sans murmure. Il ne trouvera aucun jour, où il lui plaise de mourir; l'envie de vivre opposera chaque jour des objections invincibles. L'homme ne désirera pas de mourir dans sa jeunesse, puisqu'alors il ne fera que de commencer à vivre. Il ne souhaitera point la mort dans l'âge viril, puisqu'il commence seulement à agir. Il ne lui plaira pas davantage de quitter la vie dans la vieillesse, par ce qu'il ne fait que de commencer à jouir des commodités de la vie, qu'il a acquises avec tant de peines. Ainsi l'homme n'en viendra jamais à une entière résolution. Mais supposez, qu'il ait fixé un terme à sa vie; ne s'en repentira-t-il pas, quand il en approchera? La mort alors ne viendra pas moins à contre-temps, parce que nous aurons encore à régler beaucoup de choses. Ainsi bénissons la providence, qui s'est réservé de déterminer la durée de notre vie. Mourons volontiers, quand le Seigneur nous rappelle à lui. Si vos enfants ne sont pas encore établis, si le soin paternel sur leur sort vous faisoit désirer une plus longue vie, bannissez de votre cœur ce soin & cette inquiétude. Le Seigneur qui vous dit, vos jours sont passés, vous décharge

en même temps du soin des vôtres, & il en aura soin lui-même. C'est ainsi que nous devons nous comporter à l'égard de nos autres sollicitudes. Celui-là a assez vécu, qui a vécu assez long-temps pour Dieu; & celui-là meurt dans le meilleur temps, qui meurt dans le temps, que Dieu qui gouverne tout avec la plus grande sagesse, a déterminé pour sa mort. Ne murmurons pas de ce que Dieu nous cache l'heure, à laquelle il veut nous recueillir parmi nos peres. Ne demandons pas, pourquoi il nous cache le moment, où nous devons quitter cette demeure terrestre, parce que nous nous disposerions à finir cette vie dans la grace du Seigneur. Mais oserions-nous bien espérer, que, si nous savions le moment de notre mort, nous nous y préparerions mieux, que nous ne le faisons maintenant, que nous ne savons pas, si aujourd'hui ou demain le Seigneur ne nous demandera pas notre ame? Ne nous imaginons pas follement, que, si nous savions le moment, où nous devons cesser de vivre, qu'il en seroit moins effrayant & moins amer, & que cette connoissance nous délivreroit de la crainte que nous en avons. Cette connoissance au contraire

rempliroit tons les jours de notre vie d'amertume. Remercions la sagesse divine de ce qu'elle nous cache un jour, que nous croyons si terrible.

Ce n'est point assez, que nous soyons contents de mourir, il faut que nous ne murmurions pas du genre de mort & des maladies, qui doivent nous priver de la vie. Nous ne devons pas nous plaindre, que de rudes & longues maladies font les avant-coureurs de la mort. Quand l'heure de quitter ce monde viendra, aimerions-nous de mourir avec un corps sain & robuste? Ne faudroit-il pas alors subir une mort violente; & cependant une telle mort répugne à la nature. L'homme dans ces pensées sur la mort est toujours contraire à lui-même: il est mortel, il consent de mourir un jour, mais il désire que ce jour n'arrive jamais.

Considérons un peu, combien nos plaintes sont insensées, quand nous nous plaignons des maladies, qui font les avant-coureurs de la mort. La sagesse divine a disposé notre corps de façon, que les maladies relâchent le lien de nos membres, & les désunissent. Elles font que nos forces s'affoiblissent successive-

ment, & que les fucs radicaux se perdent peu-à-peu. Les esprits vitaux s'évanouissent, le sang s'évapore; & ainsi notre corps devient peu-à-peu caduc, & tombe en ruine suivant les loix de sa nature. Ne nous plaignons donc pas des maladies; les douleurs cuisantes qui les accompagnent, sont souvent la suite de notre intempérance & de notre libertinage.

Nous ne ferons point de dissertation sur la cause la plus prochaine des maladies. Nous nous appliquerons à considérer de nouveau, que c'est Dieu qui détermine la fin de nos jours. Si nous sommes contents du terme qu'il a fixé pour notre vie, soyons contents des moyens qu'il emploie pour la terminer. Comme un homme qui a entrepris un ouvrage pour une telle heure, redouble son travail, & augmente le nombre de ses ouvriers, si à l'approche du moment fixé cet ouvrage n'est pas encore avancé; de même la fin déterminée de vos jours approche, mais vous êtes encore robuste & vigoureux, vos forces n'ont presque point été affoiblies, le travail ne les a pas diminuées, il faut cependant mourir maintenant; c'est pour cela que de violentes maladies détruisent la constitution dura-

ble de votre corps, qu'elles relâchent vos nerfs, & brisent enfin le lien de la vie. Tout cela ne se peut pas faire sans douleur; mais elle est nécessaire, pour que vous mouriez au temps déterminé.

Mais, direz-vous, pourquoi attaquer mon corps avec tant de violence? Pourquoi ne se fert-on pas de moyens plus doux, pour le mettre en état de mourir? Pourquoi faut-il que je rende l'esprit dans les plus violentes douleurs? Dans la réponse que nous avons faite à ces questions, n'a-t-on pas compris, qu'il faut que nous mourions dans le temps, qui nous est déterminé. Il est vrai que vous pourriez mourir d'une manière plus aisée, Mais pour que vous mouriez au temps déterminé, & d'une manière presque imperceptible, il auroit fallu que vos forces eussent été attaquées bien plutôt. Votre corps auroit dû être affoibli, & la constitution en auroit dû être endommagée dix ans auparavant. Une si longue indisposition auroit-elle été de votre goût? Si vous mouriez d'une maladie lente, combien peu les dernières années de votre vie auroient-elles eu de satisfaction? Aucune maladie n'avance plus lentement la mort, qu'une fièvre étiq̃ue. Que la

vie d'un homme, qui en est attaqué, est misérable! l'intervalle qu'il apperçoit jusqu'à la mort, n'est que douleur. Mais maintenant vous avez vécu un plus grand nombre d'années content & à votre aise; n'aimerez-vous pas mieux mourir volontiers avec un peu d'incommodités? Louez la sagesse de Dieu, qui se manifeste même dans nos maladies. Nous allons faire voir encore, combien elles sont utiles.

L'homme se plaint de la foiblesse de son corps, il nous fait la peinture des douleurs qu'il ressent. Il gémit de ce qu'il faut qu'il passe dans un lit la plus grande partie de sa vie. Que l'homme ne peut-il bien peser l'utilité des maladies! cette considération en elle-même adouciroit ses douleurs, finiroit ses plaintes, & feroit tarir ses larmes. Savez-vous bien, quelles sont les sages vues de Dieu à l'égard de toutes ces incommodités que votre corps ressent? C'est qu'il veut vous porter par-là à remettre d'autant plus volontiers votre corps entre ses mains. Il fait en sorte, que l'ame quitte d'autant plus volontiers le corps, dans lequel elle ne ressent que des maux. Quel avantage! c'est une vertu que de mourir avec résignation, & de quitter ce monde sans répugnance.

Notre ame acquerroit-elle cette vertu, si elle étoit toujours heureuse ici-bas? Qui est-ce qui aime à quitter un lieu, où l'on ne moissonne que du plaisir? O homme! Dieu veut cultiver en vous cette vertu. Vous aimez singulièrement votre corps, cet amour charnel fait naître dans votre ame le désir d'y être toujours attachée, & elle ne s'en dépouille qu'à contre-cœur. C'est pourquoi la sagesse & la bonté de Dieu font, que votre corps vous devient à charge, afin que vous appreniez à le mépriser. Nous abandonnons volontiers ce qui nous est à charge. On quitte facilement une société, dont les personnes nous font un mauvais accueil. Qui est-ce qui prendroit plaisir à vivre avec des gens qui nous regarderoient d'un mauvais œil? Nous nous hâterions de quitter de telles personnes. Et notre corps n'est autre chose qu'un ennemi, qui nous persécute, & nous devons le regarder comme une maison étrangère. „
„ Notre corps, dit SENEQUE, n'est pas
„ une maison qui nous appartienne en
„ propriété. Mais c'est une hôtellerie,
„ & même une hôtellerie qu'il faut que
„ nous quittions, aussitôt que nous re-
„ marquons, que nous sommes à charge

„ à l'hôte. „ L'union de notre ame avec le corps est-elle donc si agréable ; pour que nous y soyons si fortement attachés, & que nous ayons tant de peine à la rompre ? Ne voyons-nous pas, continue ce sage payen, combien de mal ce corps nous fait ? Tantôt tous les membres ensemble, tantôt séparément nous tourmentent... Nous avons un corps pourri, & nous croyons néanmoins que notre vie est éternelle ; & nous nous attendons à vivre aussi long-temps que jamais aucun homme puisse vivre.

Il y a certainement lieu de s'étonner de la violence de notre inclination pour un corps si sujet à la pourriture ; mais de combien cette violence seroit-elle plus grande, s'il n'étoit pas sujet à tant d'incommodités & de maladie ? Notre ame est forcée de rompre cette union, & nous nous y opposons. Que ne ferions-nous pas, si notre corps ne faisoit ressentir à notre ame aucun désagrément, & si elle ne goûtoit que du plaisir dans cette union ? Désireroit-elle jamais de s'en séparer ? Ne souhaiteroit-elle pas d'être éternellement unie avec lui ? Nous accommoderions-nous de la nécessité de mourir ? Ne nous affligerions-nous pas d'être des

hommes mortels? Devenez une fois sage & prudent, ô homme, & permettez à votre ame de quitter librement votre corps, qui est sa prison. Les maladies vous en tirent, & vous apprennent à mépriser cette désagréable demeure. Excellent avantage, qu'elles nous procurent! fruit désirable, que nous en retirons!

Les maladies sont encore d'une autre utilité. Elles adoucissent les plus violentes douleurs de la mort, & sont que le moribond n'en ressent point du tout la violence. Remede incomparable, dont la nature se sert, quand elle veut dissoudre les parties du corps! quand la mort nous attaque dans le temps, que nous sommes encore sains, & que nos esprits vitaux sont encore frais, nous mourons d'une mort violente. Quelle douleur ne ressent-on pas, quand l'ame quitte un corps sain & robuste! Saül mourut d'une semblable mort, & dans l'excès de sa douleur il s'écria : *je suis pressé de tous côtés, & mon ame est encore toute entiere en moi.* Dieu a voulu prévenir ce mal. Il charge le corps de maladies, afin que le ressentiment en soit peu-à-peu affoibli. La chair perd sa vigueur, le sentiment s'évanouit, la force de l'imagination est

assoupie, & toute la machine tombe peu-à-peu en ruine ; de façon que le mourant s'en apperçoit à peine. On n'a donc pas sujet de se plaindre de la mort ; & nous pouvons être contents & tranquilles, quoiqu'il nous faille mourir.



SEIZIEME RÉFLEXION.

La conscience excite en nous la plus grande crainte de la mort, & elle trouble la joie des hommes en ce monde.

C E qui cause en nous la plus grande crainte de la mort, & ce qui met le plus grand obstacle à nos plaisirs, c'est la conscience. Elle consiste, cette conscience, dans l'examen de nos actions selon la loi; elle juge si nos actions y sont conformes. Quand elles y sont conformes, nous avons alors une bonne conscience; si elles y sont contraires, nous avons une mauvaise conscience : si nous doutons que nos actions soient conformes à la loi, nous avons alors une conscience triste. Quand on traite de la conscience dans les écoles, on la divise en beaucoup plus d'espèces; mais notre sujet ne demande pas, que nous parlions de toutes. La bonne conscience juge, que nos actions sont conformes à la loi, & ce jugement porte la gaieté & la joie dans notre ame. La mauvaise conscience au contraire juge, que nos actions ne sont pas

C c

conformes à la loi, remplit notre ame de tristesse, la jette dans le trouble, & la pénètre de foudri, de crainte & de douleur. Quand nous ne dirigeons pas nos actions selon la volonté de Dieu, nous sommes ses ennemis, car les enfans de l'Eternel impriment sa loi dans leur cœur; & les ennemis de Dieu vont après leur mort dans l'enfer. Quelle crainte de la mort ne doit pas causer un tel sort? Comment pouvons-nous vivre contents, tant que notre conscience nous déclare pécheurs, ou que nous avons de puissants sujets de douter, si nous avons agi conformément à la loi, & que nous ne sommes pas convaincus, que nous avons vécu selon la volonté de Dieu? Tout cela excite en nous une crainte de la punition divine? L'esprit en cet état peut-il être tranquille? Peut-on dans ces circonstances attendre la mort avec fermeté, aller au devant d'elle sans effroi? Voyons comment nous pourrons contenter l'un & l'autre, afin que notre joie en ce monde n'en soit point troublée.

Une conscience scrupuleuse tourmente souvent les ames fideles & vertueuses. Elles s'efforcent de tout leur cœur de servir Dieu, mais à tout moment elles sont

dans le doute, si elles ont satisfait à la volonté du Seigneur. Elles font tous leurs efforts pour ne jamais l'offenser, & elles croient à tout moment, qu'elles l'ont offensé, & cela jette le trouble dans leur esprit. Etat terrible, que produit une conscience scrupuleuse ! Elle nous condamne, & nous n'avons rien commis, qui puisse nous condamner. DAVID ressentit l'inquiétude d'un tel état, & la tristesse, qu'il cause. *Mon cœur, dit ce Saint Prophète, est navré de tristesse au dedans de moi, & la crainte de la mort m'a saisi.* Mais comment peut-on se délivrer de ces doutes cruels ? Ne croyez pas qu'il faille conserver une semblable conscience. En vain direz-vous, qu'il est bon d'être toujours dans la crainte de pécher, ou d'avoir péché ; que cela empêche de se livrer au crime, & opérera tous les jours un nouveau repentir. C'est aller trop loin. Il faut que la conscience juge ; elle doit porter un jugement raisonnable de nos actions. Une conscience qui est toujours dans le doute, ne juge pas ; elle ne sauroit alléguer aucune loi, qu'elle ait transgressée. La conscience douteuse ne confronte point la loi avec l'action, elle croit seulement avoir mal-fait, sans en être assu-

rée. Elle est seulement à charge à l'esprit, & le remplit d'idées tristes & chagrines, qui font souvent un effet d'une imagination déréglée par le scrupule, ou de l'esprit malin. De-là on peut discerner la conscience scrupuleuse & ses effets, des remords de la mauvaise conscience. Ces remords n'ont lieu que dans les impies, & font des marques bien claires de leur méchanceté & de leur perversité; ils font voir clairement, que ce sont des enfants de la chair, & par conséquent de la colère de Dieu, sur lesquels repose la vengeance divine. Mais les scrupules de conscience consistent simplement dans l'imagination, que l'on n'a pas bien agi, ou que l'on n'agira pas bien.

Une conscience scrupuleuse est une maladie d'esprit, pour laquelle nous tâcherons de trouver un remède. La maladie est à demi guérie, dit on, quand on en connoît la cause. Tâchons donc de la découvrir. On peut admettre une double source, d'où découlent tous les scrupules de la conscience. L'une est hors de l'homme, & l'autre est dans lui-même. Nous parlerons maintenant de cette dernière espèce. Personne ne peut douter, que, quand un homme ressent les inquiétudes

d'une conscience scrupuleuse, la cause ne s'en trouve en lui-même. L'expérience confirme, que les scrupules naissent souvent de la constitution du corps, du cerveau & du sang, ou que du moins ils en tirent leur nourriture & leur accroissement. Nous en parlerons plus au long.

C'est une chose évidente, que le tempéramment mélancolique, par la lente circulation du sang, est fertile en scrupules. Les esprits mélancoliques sont ordinairement pensifs & ingénieux, ils sont soupçonneux, & conservent long-temps les impressions, qu'ils se sont faites. C'est pourquoi ils soupçonnent aisément quelque chose de mauvais, & ils sont opiniâtres dans leurs soupçons. Rarement ils se laissent aider par les autres, & ils ne cherchent pas eux-mêmes à se tranquilliser par de justes raisonnements. Leur imagination frappée les préoccupe, & ils ne s'en laissent dissuader ni par conseils ni par raisonnements bien fondés.

Qu'un orgueil impardonnable ne vous fasse pas vanter d'avoir beaucoup de scrupules, pour vous acquérir la réputation d'avoir beaucoup d'esprit. Pareil à celui, qui se plaignoit par-tout de la migraine, parce qu'il avoit ouï dire, que cette ma-

l'adieu est généralement la marque d'un grand génie & d'un esprit pénétrant; quoiqu'il ne pût jamais résoudre la question; dans quelle partie de la tête il ressentoit le plus de mal. De telle absurdité est quelque fois la conduite de l'homme, qu'il assure souvent avoir des scrupules, pour en acquérir la réputation d'être ingénieux. Mais pour vous guérir d'un tel excès d'amour propre, faites bien attention, que les mélancoliques ne sont pas si sujets aux scrupules, parce qu'ils sont ingénieux. Mais parce qu'ils sont ingénieux, ils sont aussi soupçonneux & fermes dans leurs opinions. Leurs idées s'impriment plus profondément dans leur sang épais, elles y demeurent plus fortement attachées, & ne s'effacent pas facilement. C'est pourquoi quand ils ont des scrupules, ils leur laissent prendre en eux de profondes racines, & ne s'en guérissent pas aisément; mais en s'y attachant trop & en y appliquant leur esprit, ils ont communément un scrupule principal, qu'ils ne perdent pas de vue; & ils s'en occupent si fort, que cela ferme à toute autre idée l'entrée dans leur esprit. Il faut aussi remarquer, que les scrupules, que l'on trouve dans les esprits mélanc-

coliques, sont toujours importants & terribles : toutes les idées, qu'ils se forment sont tristes & chagrinantes.

Les personnes, qui sont d'un tempéramment phlegmatique, sont sujettes à plus de scrupules & de différentes sortes; mais ils ne sont pas si opiniâtres, que les mélancoliques. Une tête phlegmatique est fertile en scrupules. Nous en rapporterons les raisons.

En premier lieu c'est une chose connue, que les hommes phlegmatiques sont ordinairement craintifs & de peu de courage, parce qu'ils sont d'une nature froide. Leur sang est épais, & ainsi il ne donne point au cerveau la nourriture requise pour former des esprits vitaux plus purs & plus pénétrants, qui fortifient singulièrement les nerfs, & animent particulièrement les organes de la sensibilité, d'où cependant vient tout le courage, que nous marquons dans nos actions. Les esprits vitaux sont ordinairement lents & froids; de-là vient, que le cœur est facilement ferré & se représente aisément les choses comme mauvaises, & que tout le corps est paresseux, lent & tardif. Ceux, qui sont ordinairement peureux, se forment à tout moment des idées ef-

frayantes, & ont peur de la moindre chose. Cela se peut dire des esprits phlegmatiques. Quand ils voient une grenouille, une souris, ou un chat noir, ils prennent la fuite, & croient avoir vu un spectre. Pour peu que la fenêtre remue pendant la nuit, qu'une porte fasse du bruit, ils croient pour certain qu'un esprit malin les approche, ou qu'un revenant s'est fait entendre. Quand ces gens-là ont des scrupules de conscience, ils y pensent très-profondément. Tout ce qui peut avoir l'apparence d'un péché, les jette dans la terreur & la tristesse. Leur cœur est susceptible de la plus grande peur, & tous leurs os tremblent.

En second lieu les phlegmatiques joignent à la peur une imagination, qui défigure terriblement les idées qui se présentent à leur esprit; qui prête de vilaines couleurs aux choses, qui les rend peu vraisemblables. Ils ne les considèrent pas comme elles sont, mais dans la force de leur imagination, elles sont toutes plus terribles & plus funestes, de sorte qu'elle les gâte, pour ainsi dire. La crainte qui est déjà naturellement en eux, est augmentée par ces fausses idées, & se perpétue. Ils ont peur, où tout est tranquille

quille & en sûreté. Si quelque chose les effraie, ils la voient par-tout; leur imagination transforme chaque objet, en ce qu'ils craignent. Cette espèce d'hommes en fait de même dans les choses, qui concernent la religion. S'ils aspirent à la vraie piété, c'est avec une crainte continue. Ils s'imaginent toujours qu'ils péchent, & ils prennent pour des péchés mortels les moindres foiblesses humaines. Ils s'imaginent sans cesse, qu'ils sont prêts de tomber en enfer, dans le temps qu'ils devroient jouir de la plus profonde paix.

Nous en venons à la troisieme cause intérieure qui donne lieu aux scrupules. Nous la trouvons principalement dans la foiblesse du cerveau. On fait, que le cerveau peut être fort affoibli, ou même entièrement gâté par divers accidents, tels que sont les maladies, les blessures, le froid &c. L'expérience le confirme. Une trop forte attention, un trop long jeûne peut entièrement affoiblir le cerveau; & l'ame qui est dans une étroite liaison avec le corps, devient par-la incapable de penser justement & de juger sagement des choses. C'est de-là que les personnes qui ont le cerveau gâté, se

forment les idées les plus extravagantes.

Ces gens-là tombent particulièrement dans une certaine folie, dont on peut rarement les délivrer. L'un, par exemple, s'imaginera, qu'il est Roi, & il n'a que des idées royales. Tantôt il pense être environné de Ministres, avec lesquels il délibère sur ce qui peut avancer la prospérité du pays. Tantôt il fait des loix, il distribue des graces, ou il condamne à mort; d'autres fois il fait grace de la vie. Son imagination échauffée lui fait voir les ennemis, qui ravagent son pays; il croit monter à cheval, se mettre à la tête des siens : il attaque l'ennemi, le bat & gagne des canons, des drapeaux & des timbales, qui sont les marques de son triomphe. Voilà comment s'égare l'imagination de ceux, dont le cerveau n'est pas bien timbré.

Passons à la seconde source des scrupules; elle se trouve hors des scrupuleux, & elle cause dans leur esprit de nouveaux scrupules, ou augmente ceux qui y sont déjà, & grossit extraordinairement ceux qui n'étoient auparavant que fort légers.

La première source de cette espece est le commerce, que l'on a avec des gens scrupuleux. Les scrupules sont une ma-

l'adie contagieuse. Ceux qui fréquentent les scrupuleux, se mettent en danger d'être attaqués eux-mêmes de ce poison.... Ceux qui sont déjà sujets aux scrupules, n'ont qu'à fréquenter des gens scrupuleux, qu'à lire leurs ouvrages, pour devenir semblables à eux; & l'autorité d'un homme pieux ou d'une femme touchée gagnera si fort leur approbation, qu'ils ne sauront qu'erarement qu'ils ont des doutes.

Un tel homme voit, que celui sur l'autorité du quel il se fonde, est plein de soupçons & de conjectures, qu'il doute en tout point, qu'en toutes choses il est incertain; son imagination met d'abord son esprit en mouvement, il sent naître en lui des doutes; il a peur des choses, qui font pâlir l'autre, & un peureux en engendre un autre. Quand dans une mer orageuse un vaisseau est en danger de faire naufrage, si un homme commence à craindre, tous les autres craindront; notre crainte devient toujours plus grande, quand quelqu'un la partage. La seconde source extérieure, qui est une des principales causes des scrupules, c'est Satan. Les esprits en ce monde sont en une certaine liaison; ils operent les uns sur les autres; quoique nous ne nous apper-

cevions pas toujours de cette influence. Ainsi il n'est pas impossible, que le Diable échauffe notre imagination, & qu'il la remplisse d'idées extravagantes & épouvantables. Puisqu'il est l'ennemi déclaré de la vertu & de la piété, a-t-on bien lieu de s'étonner, qu'il cherche à troubler les fideles dans leur foi, & à les faire douter de leur salut?

Voilà les principales causes des scrupules de la conscience, qui ne croit jamais bien faire. Nous allons maintenant chercher les moyens, par lesquels nous pouvons nous en préserver.

Il est très-difficile de guérir une conscience de ses scrupules. Cette difficulté vient de ce que, premièrement, un homme scrupuleux avoue rarement ses scrupules; il en a honte. En second lieu, de ce que ceux, qui savent qu'ils en sont atteints, en ont une idée fautive, & ne croient pas, que ce soit un si grand mal, qu'il l'est en effet; mais ils s'imaginent plutôt que les scrupules sont des marques singulieres de sainteté, ou des moyens sûrs d'y parvenir, & des mouvements d'une conscience délicate, qui les animent extraordinairement à s'exercer & à s'avancer de plus en plus dans la vertu.

On prend les scrupules pour une vertu singulière, & ceux qui ont coutume de douter avec tristesse de la perfection & de la justice de leurs actions, croient bien souvent, que l'on n'est pas dans le bon chemin, à moins que d'être continuellement dans l'incertitude. Si on y est, ils croient, que notre esprit doit trembler & s'épouvanter dans toutes les occasions, qui se présentent. Fausse idée, que l'on se fait de la voie du salut, qui nous arrêtent dans notre course, & la ralentissent! celui qui regarde à tout moment en arrière, qui s'arrête souvent, & qui examine, s'il est dans le bon chemin, peut-il arriver aussitôt à un certain but? La crainte continuelle ne ralentit-elle pas la course? Quand on veut la finir avec célérité, il ne faut pas regarder beaucoup en arrière; l'esprit doit être exempt de crainte. DAVID en rend témoignage par son propre exemple. Il avoue, qu'il n'a jamais avancé plus vite, que quand son esprit étoit serein, & qu'il avoit continué son chemin, sans s'arrêter. Quand le cœur de ce saint Roi étoit plein d'allégresse & d'espérance, il couroit, dit-il lui même, & il ne marchoit pas lentement : *lorsque tu remplis mon cœur de consolation, je cours*

dans la voie de tes commandements. Et même qui peut s'imaginer, que la crainte de Dieu soit si onéreuse & accompagnée de tant de dégoût? La conscience ne peut-elle être délicate & timorée, si elle ne tremble à la moindre ombre d'un mal ou d'un péché? Une conscience délicate est accompagnée de la plus douce paix. Celle qui est dominée par le scrupule, est remplie de trouble. Il y a donc une grande différence entre une conscience scrupuleuse & une conscience délicate. DAVID en rend témoignage, quand il dit: *Ceux, qui aiment ta loi, jouissent d'une grande paix, & ils ne chancelleront point.* Voilà comme parle ce grand Prophète. Ceux, qui aiment la loi de l'Eternel, qui ont la conscience délicate, & qui ont un soin très-particulier de ne consentir à aucun péché, ceux, dis-je, qui sont fideles au Seigneur jusques dans les moindres choses ne chancellent point. Ils sont intrépides dans leurs voies; ils marchent avec ardeur dans les sentiers de la loi, & leurs pieds ne rencontrent point de pierre d'achoppement. Mais s'il arrive qu'ils fassent une faute par mégarde, s'ils sont surpris dans quelque faute par leur imprudence, s'il leur arrive de se laisser aller à quel-

que erreur, ils ne s'en allarment pas aussi terriblement, que s'ils avoient commis un péché mortel, ou que s'ils étoient entièrement déchus de la grace, & cela ne les empêche pas de toujours avancer dans le bien, quoiqu'ils se fissent un peu égarés du bon chemin. Ils savent ce qu'ils ont à faire en pareil cas. Ils font ce que des voyageurs empressés ont coutume de faire. Ils se hâtent, & s'ils rencontrent quelque léger obstacle, ils ne s'y arrêtent pas; mais ils poursuivent leur chemin avec la même ardeur. C'est ainsi que se conduisent ceux, qui ont une conscience délicate. Mais ceux, qui ont une conscience scrupuleuse, trouvent des obstacles en leur chemin, qu'ils veulent toujours lever avant que d'aller plus loin; ils sont toujours dans la crainte de pécher. S'ils veulent manger un morceau de pain, ils examinent auparavant s'ils ont véritablement faim; & à peine ont-ils mangé, qu'ils sont déjà dans le doute, s'ils n'ont pas plus mangé, qu'il ne faut pour l'entretien de leur corps; s'ils sont en prières, & que pendant ce temps-là, il s'élève dans leur cœur une pensée étrangère, ils s'interrompent d'abord, & recommencent leurs prières. Ils font d'une

mouche un éléphant, & de la tête d'une épingle une montagne inaccessible. Reconnoitra-t-on à cela la vertu des saints? N'est-ce pas plutôt l'effet d'un cerveau gâté? On voit aisément que ceux, qui ont la conscience scrupuleuse, sont attaqués d'une espèce de folie, car leur procédé est insensé.

Cela étant donc ainsi, il y en aura fort peu de ceux qui sont attaqués de cette maladie, qui veuillent convenir & avouer, qu'ils en sont attaqués. Qui peut assez renoncer à son amour propre pour confesser sa foiblesse? On se met sur la négative, ou l'on cherche à se disculper. Mais on ne sauroit guérir ce mal, que préalablement on ne le reconnoisse. Il faut donc que celui qui a une conscience scrupuleuse, l'avoue. Car personne n'est, comme dit SÉNEQUE, moins facile à guérir, que celui qui est dans la pensée, qu'il se porte bien. Mais l'ignorance de sa maladie n'est si dangereuse dans aucune que dans celle-ci.

Quand on fait les causes d'une maladie, elle devient facile à guérir. Les scrupules viennent de l'épaisseur du sang, du commerce des scrupuleux, ou des affronts du Diable. Il sera donc aisé de

déterminer des regles, pour s'en délivrer.

Si la mauvaise constitution du sang cause des scrupules, il faut le rendre plus fluide par des remedes, qui le rendent naturellement plus subtil. C'est par-là qu'on ôte la nourriture aux scrupules & qu'il faut que la racine s'en dessèche. L'imagination en devient plus active & plus propre à développer les difficultés. Nous n'avons pas besoin de donner ici les remedes, qui sont bons à cela; ce seroit empiéter sur les droits des Médecins. Il nous sera cependant bien permis de dire, que ces gens-là doivent particulièrement s'étudier à la tempérance. Il faut qu'ils se gardent bien de trop jeûner, de trop mortifier leur corps, & de le trop priver du sommeil. Quand on affoiblit trop le corps par le jeûne, ou par les macérations, le sang devient épais & tout ce qu'il y a de subtil s'évanouit. L'estomac vuide cause dans les scrupuleux le même effet, que la bourse vuide dans les autres; il émousse les sens, trouble l'ame, & dérange l'imagination.

Le commerce que l'on entretient avec les personnes, qui ont une conscience scrupuleuse, tient de la contagion. Leurs paroles & leurs gestes sont séduifants,

& s'emparent aisément de l'esprit. Ceux donc qui ressentent déjà quelques atteintes d'une semblable conscience, doivent bien se garder d'un pareil commerce, & se servir particulièrement de la prière, pour se préserver de ces tentations. Ce remède-là est le plus sûr, sur-tout quand l'esprit malin veut nous troubler dans la foi. Ce fut à ce remède, que DAVID eut recours, lorsque Satan troubloit sa conscience. Et le Seigneur, qui nous ordonne de l'invoquer dans notre détresse, & qui nous promet de nous en retirer, viendra au secours de notre foiblesse; il ne nous laissera pas tenter plus que nos forces ne le permettent; il nous a promis, qu'il ne laissera pas éternellement le juste dans le trouble.

Nous avons remarqué jusqu'ici le trouble, que cause une conscience scrupuleuse, qui rend la mort épouvantable à ceux qui y sont sujets, parce qu'ils doutent de la justice de leur état & de leur salut. Nous passons maintenant au tourment qu'une mauvaise conscience cause dans ceux, qui sont ennemis de Dieu, & auxquels la mort donne la plus grande frayeur, parce qu'elle leur ouvre la porte de l'enfer, où les ennemis de Dieu & les trans-

greffeurs de sa loi doivent recevoir leur salaire. *L'affliction & la misere sont le partage de tout ame qui fait le mal*, dit SAINT PAUL. *Il n'y a point de paix pour les méchants*, dit l'Eternel lui-même. (*Esaj. LVII. 21.*) Comment pourroient-ils ressentir de l'allégresse en ce monde?

Etat terrible de l'homme qui est dans l'esclavage du péché, & que sa conscience damne. Quand elle se réveille, le pécheur ne sauroit trouver du repos en aucun lieu. De quelque côté qu'il jette les yeux, il ne trouve que sujet de douleur; le passé le confond, & l'avenir le fait trembler. Il ne voit aucun ami, qui puisse le consoler, une femme, des enfants, qu'il craint de voir hériter de ses crimes, ne font plus que l'attrister. Le pécheur dans cet état ne connoît point d'asile, où il puisse recourir. Il s'écrie : *où prendre mon recours? Où trouver du secours? Etant chargé de crimes, qui poussent aux abîmes.* Il leve les yeux au ciel, & son cœur est frappé de la plus grande terreur; il pense en tremblant au juge, qu'il a offensé. Voilà l'état de l'esprit du pécheur, quand il sent les remords de sa conscience. La considération du passé le jette dans la plus grande tristesse, & son souvenir lui

cause les plus grands soucis. Il soupire & s'écrie : *j'ai quitté le chemin de vérité, & j'ai sur mon compte toute la loi de l'Eternel.* La douleur de son cœur lui fait répandre les larmes les plus amères.

Cette crainte, cette tristesse, cette terreur sont augmentées à la vue de l'éternité, dans laquelle la mort nous introduit; son œil tourné du côté de l'avenir voit les portes de l'enfer ouvertes. Il voit les esprits infernaux, qui par l'ordre de Dieu, sont tous prêts à venger la transgression de la loi. Il voit les flammes, & il entend bruire l'abîme de feu, où les impies reçoivent les peines de leurs crimes. Aspect effroyable! c'est maintenant qu'on aspire après la délivrance. C'est maintenant qu'on désire le salut. *Les chaînes des ténèbres m'ont environné, qui me déliorera de ce mal?*

Il faut donc voir, comment nous devons nous conduire, afin que la mauvaise conscience ne trouble point la joie, dont nous devons jouir en ce monde, & ne remplisse pas notre cœur de la crainte de la mort. La mauvaise conscience condamne l'homme, parce qu'il a mal-fait, & qu'il n'a pas observé la loi de Dieu; il ne peut jouir d'aucun repos. Si l'on

veut se garantir de ces remords, il faut chercher à apaiser le juge, afin qu'il nous pardonne nos péchés. La mauvaise conscience ne cesse point de tourmenter l'homme, qu'il n'ait obtenu la rémission de ses péchés. Ceux donc, qui ressentent les remords d'une mauvaise conscience, ne sauroient mieux faire que de demander pardon à Dieu, & de ne pas attendre, pour le faire, jusqu'au dernier jour de leur vie. Plus nous demeurons séparés de Dieu, plus nous sommes privés de la paix, & plus notre conscience nous condamne. Mais comment obtenir cette rémission? Dieu recevra-t-il en grace le pécheur? Recevra-t-il dans sa communion celui qui par tant de péchés s'est rendu indigne de sa grace? Et comment satisfaire à la justice infinie de Dieu? Levons cette difficulté.

La grace infinie de Dieu a donné son fils pour nous, afin qu'il nous délivrât par son sang; & en le répandant pour nous il a dépouillé la mort de sa puissance. Voilà la divine Majesté offensée satisfaite. Inestimable sang de Jésus, qui a opéré notre réconciliation, & qui nous a acquis la rémission de nos péchés. Mais voici l'ordre, dans lequel nous l'obte-

nons; il faut que nous nous repentions & que nous croyions en Jesus-Christ. *Crois au Seigneur Jesus-Christ, & tu seras sauvé toi & ta famille* : disoit Saint Pierre, qui goûtoit lui-même le repos des fideles. La foi en notre Sauveur apaise le pere irrité & nous justifie. „ Etant donc „ justifiés par la foi, nous avons la paix „ envers Dieu par notre Seigneur Jesus-Christ; par qui aussi nous avons été „ amenés par la foi à cette grace, dans „ laquelle nous nous tenons fermes, & „ nous nous glorifions en l'espérance de „ la gloire de Dieu. „

Celui donc, qui est content des événements de ce monde, qui a une bonne conscience, & qui est par la foi dans une étroite liaison avec Dieu, est toujours plein d'allégresse, & la mort même ne sauroit troubler son repos. Car s'il vit, il vit au Seigneur; s'il meurt, il meurt au Seigneur.

La bonne conscience rend notre joie complete en ce monde, & sans elle, il n'est pas possible de jouir d'un contentement durable. La bonne conscience nous assure, que nous sommes dans l'état de la grace, & les enfants de Dieu. S'il est notre Pere, nous savons pour certain,

que nous sommes ses héritiers. (*Rom. VIII. 16.*) Ainsi la bonne conscience nous délivre de la crainte servile, que nous avons du pere céleste en rendant témoignage à notre esprit, que nous sommes ses enfants, & qu'il nous aime. En voilà le premier fruit. Quel avantage!

Faisons donc tous nos efforts pour avoir une bonne conscience, & considérons tous les avantages, que nous en retirerons dans la société des hommes. Cette considération nous fournira de nouveaux motifs pour nous engager à nous la procurer. Nous vivons en liaison avec plusieurs hommes, & souvent notre repos en est troublé. Tout est calme & tranquille dans notre maison, nous sommes contents de nous & des nôtres; cependant un voisin incommode trouble jusqu'à notre sommeil. Un homme, qui aimeroit une grande tranquillité, en ressentiroit une incommodité d'autant plus fâcheuse, qu'elle vient de mains étrangères.

Les mœurs des hommes sont encore un écueil à notre tranquillité. Une femme tendre & vertueuse, des enfants bien nés, des amis sincères & fideles, nous font goûter une satisfaction pure; une mauvaise langue interrompt cette satis-

faction, trouble notre maison, éloigne nos amis, parce qu'elle attaque notre honneur, & blâme notre vertu. Qui attaque notre honneur & notre vertu, attaque en même temps la tranquillité de notre esprit, qui en est troublé.

Où prendrons-nous des armes pour repousser les assauts, que l'on veut livrer à notre repos, & comment nous défendrons-nous, afin qu'il ne nous soit pas ravi? Mépriserons-nous les crieries des mauvaises langues? Ce seroit le meilleur moyen. Si nous voulions ici travailler à l'invention d'un art pour empêcher un chien d'aboyer, nous travaillerions en vain.

La bonne conscience nous fournit les meilleures armes; c'est un bouclier, qu'on ne sauroit percer. Celui qui en est muni, n'a rien à craindre, quand il est attaqué. Toutes les fleches s'y émoussent & ne font aucun effet. On les méprise, parce qu'on sait, qu'elles ne sauroient nuire. Une bonne conscience bannit la crainte. Mais qu'est-ce. qui la rend si assurée? Qu'est-ce qui fait qu'elle demeure si tranquille au milieu des calomnies de nos ennemis? Où prend-elle sa protection? Elle ne reconnoît aucun secours étranger.

Elle

Elle n'implore l'assistance de personne pour la défendre de la langue menfongere du calomniateur. Son propre jugement, qu'elle n'a point fait de mal, est assez fort pour empêcher, que la langue téméraire du menteur ne trouble la tranquillité de l'esprit.

Mais, dira-t-on, quel avantage me revient-il de me plaire, pendant que je déplaïs à tant d'autres, que tant de gens m'attaquent & que mon honneur est méprisé? Une bonne conscience fait, que vous souffrez tout, sans en être troublé. Elle soutient toujours votre courage, & ne le laisse point tomber. „ Notre consolation, dit Saint Paul, est que nous „ avons une bonne conscience, désirant nous conduire honnêtement par „ mi tout. „ Saint Pierre connoissoit la force de la bonne conscience. Il la recommandoit comme le meilleur moyen contre les accusations des infideles. „ Ayez „ donc, dit cet Apôtre, une bonne conscience, afin que ceux qui blâment „ votre conduite en Christ, soient confus, en ce qu'ils médisent de vous „ comme des malfaiçteurs. „ (*1 Pierre III. 16. 17.*)

Voilà le repos, voilà le contentement
E e

d'esprit, que donne une bonne conscience; repos & contentement qui ne peut pas être troublé, pas même par la mort, parce qu'elle est assurée, qu'elle a été fidele au Seigneur. Voici la voix de Dieu, qu'entendent ceux, qui conservent une bonne conscience jusqu'à l'heure dernière, dans le temps que la mort les avertit de quitter cette vie : „ Cela va bien, bon & „ fidele serviteur : tu as été fidele sur peu „ de choses, je t'établirai sur beaucoup; „ entre dans la joie de ton Seigneur. „ Cette promesse nous encourage, elle nous rend forts & intrépides pour aller au devant de la mort. O mort! où est ton aiguillon! Ô enfer! où est ta victoire! Si la mauvaise conscience est effrayée, les nuages qu'excitoit celui qui avoit la puissance de la mort, se dissipent maintenant. Ces paroles, *entre dans la joie de ton Seigneur*, ravissent le cœur, & y excitent un ardent désir après cet heureux moment, qui doit le combler de la joie de son Seigneur. Quand, dit l'ame tranquille, quand irai-je là, afin de voir la face de Dieu? Elle brise volontiers le lien qui l'unit à un corps terrestre, elle quitte ce monde pour commencer une heureuse éternité. La paix de Dieu, qui surpasse

tout contentement humain, est entrée dans sa conscience, cette paix, par laquelle elle a été vivifiée, la fait participer à la gloire de son Sauveur. La vie terrestre est un obstacle à la jouissance de tant de bienfaits : c'est pourquoi elle désire d'être séparée de son corps, & s'écrie : *viens bientôt, Seigneur Jesus, viens.* Voilà comme une bonne conscience entretient & maintient la tranquillité & le repos dans notre esprit, quand nous pensons à la mort, & comme elle bannit de notre cœur la crainte de notre fin dernière.

F I N.



E c 2

T A B L E

D E S C H A P I T R E S.

PREMIERE PARTIE.

Contenant une démonstration de la Providence divine.

PREMIERE RÉFLEXION.

IL est possible de jouir en ce monde d'une tranquillité constante & durable. Cet art consiste principalement à se soumettre aux affaires d'ici bas, sans prétendre qu'elles se reglent suivant notre volonté. page 1

II. RÉFLEXION. *Pour jouir en ce monde d'un contentement constant & durable, il faut se faire une idée sublime de Dieu & de sa sage Providence.* 27

III. RÉFLEXION. *L'idée de la Providence divine devient plus grande, quand on considère, qu'elle s'étend aussi sur les choses, qui nous paroissent petites, de peu de valeur & méprisables.* 51

IV. RÉFLEXION. *Dieu gouverne non seulement toutes choses, mais il les gouverne avec sagesse. C'est de quoi il faut se con-*

DES CHAPITRES.

vaincre, pour parvenir en ce monde au repos
& à la tranquillité de l'esprit. 75

V. RÉFLEXION. Il n'arrive rien par hazard, mais Dieu dirige le cours du monde selon sa connoissance & selon sa sagesse, que nous ne pouvons ni blâmer ni rejeter. C'est ce que l'on prouve ultérieurement 92

SECONDE PARTIE.

Contenant une réponse à quelques doutes sur la Providence divine.

SIXIEME RÉFLEXION.

Dieu permet le péché selon sa sagesse, & pour cela on ne peut pas combattre la Providence & la direction de Dieu. 110

VII. RÉFLEXION. On ne peut pas non plus combattre la Providence de Dieu par la raison que les méchants prospèrent, & que les bons sont dans la misère & dans l'affliction. 134

VIII. RÉFLEXION. Il faut aussi, que les bons & les méchants habitent ensemble, & que les dons de la fortune, les forces du corps & les facultés de l'ame soient différentes.

T A B L E

C'est pourquoi ni nos propres défauts, ni ceux des autres ne doivent nous inquiéter. 157

TROISIEME PARTIE.

Contenant le moyen de se tranquilliser dans toutes les révolutions de ce monde par la considération de la Providence divine.

NEUVIEME RÉFLEXION.

*R*ésolution de la question : comment nous devons nous conduire dans les troubles & calamités publiques, afin que notre tranquillité n'en soit point altérée. 183

X. RÉFLEXION. Pour vivre tranquille, il faut toujours être content & satisfait de son état, & ne pas prétendre, qu'il soit autre, qu'il n'est. 201

XI. RÉFLEXION. Pour être content de son état présent, il faut que l'homme soit content de son état passé, sur lequel son état présent est fondé. 218

XII. RÉFLEXION. Pour être content de son état, il faut se tranquilliser sur le bon & le mauvais qui y est attaché, comme,

DES CHAPITRES.

par exemple, sur son honneur, sur son pouvoir, sur ses richesses & sur sa pauvreté. 237

XIII. RÉFLEXION. *Pour être content de son état, il faut aussi se tranquilliser dans les incommodités, qui nous arrivent extérieurement, & qui nous accompagnent toujours.* 250

XIV. RÉFLEXION. *Pour vivre tranquille, il faut être content de tout ce qui est attaché à notre état présent, & ne point murmurer des événements, qui y arrivent* 264

XV. RÉFLEXION. *Pour être content de son état, il ne faut pas être mécontent de ce qu'il nous faut mourir, ni de l'heure & du genre de mort, qui nous attend, mais y acquiescer.* 287

XVI. RÉFLEXION. *La conscience excite en nous la plus grande crainte de la mort, & elle trouble la joie des hommes en ce monde.* 305

1. The first part of the book is devoted to a general survey of the history of the subject.

2. The second part is devoted to a detailed study of the various theories.

3. The third part is devoted to a detailed study of the various theories.

4. The fourth part is devoted to a detailed study of the various theories.

5. The fifth part is devoted to a detailed study of the various theories.

6. The sixth part is devoted to a detailed study of the various theories.

7. The seventh part is devoted to a detailed study of the various theories.

8. The eighth part is devoted to a detailed study of the various theories.

9. The ninth part is devoted to a detailed study of the various theories.

10. The tenth part is devoted to a detailed study of the various theories.

11. The eleventh part is devoted to a detailed study of the various theories.

12. The twelfth part is devoted to a detailed study of the various theories.

13. The thirteenth part is devoted to a detailed study of the various theories.

14. The fourteenth part is devoted to a detailed study of the various theories.

15. The fifteenth part is devoted to a detailed study of the various theories.

16. The sixteenth part is devoted to a detailed study of the various theories.

17. The seventeenth part is devoted to a detailed study of the various theories.

18. The eighteenth part is devoted to a detailed study of the various theories.

19. The nineteenth part is devoted to a detailed study of the various theories.

20. The twentieth part is devoted to a detailed study of the various theories.

21. The twenty-first part is devoted to a detailed study of the various theories.

22. The twenty-second part is devoted to a detailed study of the various theories.

23. The twenty-third part is devoted to a detailed study of the various theories.

24. The twenty-fourth part is devoted to a detailed study of the various theories.

25. The twenty-fifth part is devoted to a detailed study of the various theories.

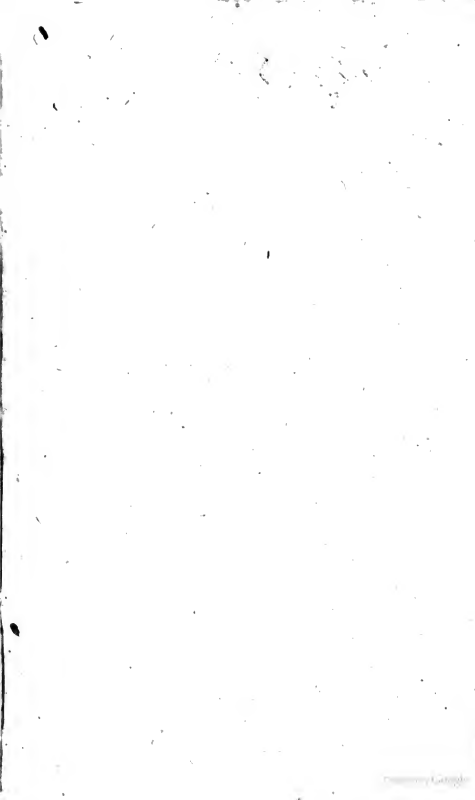
26. The twenty-sixth part is devoted to a detailed study of the various theories.

27. The twenty-seventh part is devoted to a detailed study of the various theories.

28. The twenty-eighth part is devoted to a detailed study of the various theories.

29. The twenty-ninth part is devoted to a detailed study of the various theories.

30. The thirtieth part is devoted to a detailed study of the various theories.



523680



